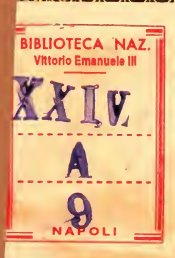







XXIV. a 9

DE
LA RAISON
DANS L'HOMME.

TOME QUATRIEME.



DE
LA RAISON
DANS L'HOMME.

PREMIERE RÉGION
DE L'ESPRIT.

SUITE DU PREMIER TRAITÉ.

De la Raison instruite des divers états de notre Ame, par le Sens intime.

Par M. l'Abbé BRÉMONT, Licencié de la Faculté de Théologie, & Chanoine de l'Eglise de Paris, de l'Académie des Arcades.

Disciplinâ intellectûs replevit illos. Eccli. 17.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez { la Veuve HERISSANT, Imprimeur-Libraire, rue neuve Notre-Dame ;
LESCLAPART, Libraire de MONSIEUR, rue du Roule, N° 11.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DE
LA RAISON
DANS L'HOMME.



PREMIERE RÉGION
DE L'ESPRIT.

SUITE
DU PREMIER TRAITÉ.

De la Raison instruite des divers états de notre Ame, par le Sens intime.

DANS une région ci-devant inconnue, une foule de vérités se sont présentées à nous, & nous ont arrêté

long-temps. Pour tracer les bornes qui terminent ces connoiſſances, & pour découvrir la vraie ſource de ces forces qui, dans cette contrée, nous mettent à l'abri de tout doute, & nous inſpirent la plus parfaite ſécurité, nous avons encore à parcourir une carriere d'une auſſi grande étendue. Nous prions le Lecteur de ranimer ſon zele pour la vérité, & de ſoutenir ſon attention : les principes que nous allons établir & développer ici, feront les mêmes dans toutes les autres régions ; nous n'aurons plus qu'à en faire l'application, & le Lecteur pourra les ſaiſir du premier coup-d'œil.

CHAPITRE SECOND.

Bornes du Sens intime.

L'ORGUEIL du Philoſophe eſt humilié, lorſqu'on lui montre un terme où il ne peut pas atteindre. Il ſe perſuade que, dans ſes recherches, il peut embraſſer généralement toutes les parties de l'Univers, & parvenir à comprendre tout ce qui eſt intelligible.

Il eſt vrai que le Monde entier nous a été livré pour être l'objet de nos diſputes; mais ces diſputes ſuppoſent pluſieurs objets qui reſteront ignorés: dans cette chaîne que forme l'univerſalité des êtres, nous pouvons appercevoir quelques-uns des anneaux les plus brillans; mais nous n'en

pénétrerons jamais la contiguité : ils laisseront entre eux des intervalles plus ou moins grands, qui échapperont à nos lumieres, & qui ne seront jamais connus.

Nous ne parlons point ici de ces bornes que le hasard, les soins de la vie, l'inégalité des talens ont établies entre plusieurs sujets. Qui peut ignorer que la mauvaise éducation, les préjugés, le défaut d'étude & de culture, une instruction vicieuse, la négligence, la paresse, mettent une grande différence entre nous ; & que, dans les uns, la Raison est foible ; dans les autres, elle est extrêmement bornée ; dans plusieurs, elle est presque nulle ?

Nous considérons la Raison dans les ames les plus élevées, les plus ardentes ; dans les esprits les mieux cultivés, les plus réfléchis, les plus pénétrans ; & nous disons que, malgré l'éminence de leurs talens, ils

ſont tous reſtreints à un certain nombre d'objets, qui ſont les ſeuls que l'Auteur de la Nature a ſoumis à leurs recherches.

Il en eſt des puiſſances de notre ame, comme des facultés de notre corps les mieux conſtituées : la vue la plus perçante, la plus étendue ne peut pas appercevoir, entre les ſubſtances corporelles, celles qui n'ont point d'action ſur nos yeux, telles que ſont l'air, la matiere ſubtile, la matiere électrique, magnétique, &c. Parmi les ſubſtances qui lui renvoient la lumiere, elle n'apperçoit que la premiere ſurface ; un côté lui cache l'autre : dans les ſurfaces même qu'elle apperçoit, il eſt des points pour elle impénétrables, des paſſages, des nuances qui lui échappent.

Il en eſt de même à l'égard de nos facultés intellectuelles : pluſieurs objets ſont hors de leur portée, & n'ont point d'action ſur elles : parmi

les objets à leur portée, & qui paroiffent permis à leurs regards, plufieurs faces fe dérobent à nos recherches, plufieurs côtés, voifins de ceux qui font apperçus, font impénétrables : dans les côtés même que nous appercevons, la petiteffe, l'exilité des objets les éloigne de nous; & ces points, ces nuances qui les féparent, font, même pour les plus grands génies, des objets imperceptibles.

Dans tous les genres de nos connoiffances, ces bornes font les mêmes : toute la Nature nous offre des myfteres auffi impénétrables que ceux de la Religion; &, dans l'examen de notre propre être, nous allons nous trouver arrêtés par cette ligne, que la main de Dieu a tracée, pour borner la puiffance & l'activité de notre efprit.

Il importe fouverainement au progrès des Sciences, que ces bornes foient découvertes : c'eft pour les

avoir méconnues que l'homme s'eſt ſi ſouvent égaré : les uns, trop audacieux, ont voulu tout embraſſer, tout approfondir ; & ils nous ont donné pour des découvertes utiles, des myſteres, des contradictions, des abſurdités ; les autres trop timides, ont refuſé d'eſſayer leurs forces, parce que, ſur quelques objets, ils avoient ſenti qu'elles étoient bornées.

Ciceron avoit compris la néceſſité de diſtinguer ces queſtions, qu'il nous eſt facile de réſoudre, d'avec celles qu'il ne nous eſt pas donné de pénétrer. Une des premieres regles qu'il établit pour le ſuccès de nos études, *c'eſt de ne jamais nous arrêter, comme ont fait pluſieurs Philoſophes, à des matieres obſcures, difficiles, dont la connoiſſance ne nous eſt nullement néceſſaire* (1).

(1) Alterum eſt vitium, quod quidam nimis magnum ſtudium multamque operam, in res

Dans les trois Articles de ce Chapitre, nous allons indiquer ces objets hors de notre portée, ces côtés impénétrables, ces points imperceptibles.

---

obſcuras atque difficiles eaſque non neceſſarias, conferunt. *De Officiis*, *lib. 1*, *cap. 6*.



ARTICLE PREMIER.

Premieres Bornes du Sens intime.

Objets hors de ſa portée.

L'ENTENDEMENT de l'homme n'a pas droit d'appeler à lui tous les êtres pour les examiner : il ne peut connoître que ceux que l'Auteur de la Nature lui fait pénétrer; & il ne peut les comprendre que par les moyens qui lui ont été donnés pour les atteindre : en ſorte, qu'outre la ſphere générale qui comprend tous les objets à la portée de l'homme, chacun des motifs qui le guident eſt renfermé dans une enceinte, au-delà de laquelle il ne peut rien ; & il n'a plus d'action.

Donnons un coup-d'œil ſur cette

ſphere & ſur cette enceinte particuliere où le ſentiment de nous-mêmes ſe trouve renfermé.

PARAGRAPHE PREMIER.

Bornes générales de l'Entendement humain.

LES facultés de notre ame ſe ſentent de l'imperfection de notre être : elles ont des limites aſſorties à notre état, & proportionnées à nos beſoins ; nous ſentons nous-mêmes qu'elles ſont bornées dans leur force & leur énergie : elles ne le ſont pas moins dans le nombre des objets qu'elles peuvent atteindre.

L'exiſtence de notre ame ne lui donne pas droit d'être à-la-fois dans tous les temps, dans tous les lieux : ſa facilité de ſentir & d'appercevoir doit donc être bornée comme ſon

existence, & ne lui donne pas le droit d'embrasser & de comprendre à-la-fois tous les êtres; nous n'avons pas plus de sujet de nous plaindre des obstacles, qui arrêtent les efforts de notre raison, que des termes fixés pour la conservation de notre vie !

Bien loin de reprocher à l'Auteur de la nature les ténebres, dont nous sommes environnés, nous devons au contraire aimer & respecter la main sage & bienfaisante qui nous a renfermés dans des bornes aussi étroites : elles étoient nécessaires même pour les progrès de notre Raison : l'entendement humain étant fini & borné dans sa durée, dans son énergie, dans la mesure d'attention qu'il peut donner, il falloit que son Auteur éloignât de sa vue une foule d'objets trop relevés qui l'auroient accablé, un nombre de connoissances inutiles qui l'auroient occupé sans aucun

fruit, une multitude de ſentimens qui l'auroient rempli, & lui auroient ôté le loiſir & la facilité de méditer & d'approfondir aucune vérité.

Malgré ces bornes, le nombre des objets permis à nos regards eſt encore trop grand : ſi nous n'avions pas reçus de la Nature le pouvoir d'éloigner de notre eſprit ceux qu'il nous plaît, l'imagination continuellement frappée d'un ſi grand nombre d'impreſſions diſparates n'auroit pas laiſſé à l'homme le temps de réfléchir : nous n'aurions pas pu nous occuper des rapports d'une ſi grande multitude d'idées, nous aſſurer de leur progreſſion & de leur ſuite ; & nous n'aurions eu aucun moyen de nous élever même au premier degré de la Science. Ainſi le Philoſophe eſt obligé de ſe renfermer dans des bornes encore plus étroites que celles que la Nature a tracées.

§. I I.

bjets hors de la portée de notre Esprit.

:miere Classe. *Les Esprits d'un ordre ʻupérieur, avec qui nous n'avons aucun :ommerce.*

ᴉNTRE ces objets qui se trouvent auſſus de notre intelligence, nous comp-ʻons au premier rang tous les esprits ſérens du nôtre, avec lesquels nous ıvons aucun commerce, aucune lation, aucune ressemblance. . . . :s Poëtes, les Philosophes ont imaʻné un nombre prodigieux de ces telligences supérieures à la nôtre : :ux-ci ont créé une multitude de vinités secondaires & subalternes ui partageoient l'administration & : gouvernement de cet univers : eux-là ont admis deux principes ; s ont donné l'Histoire de leurs al-

liances, de leurs générations : les defcendans de ces principes perdoient de leur crédit, de leur puiffance, à proportion qu'ils s'éloignoient de leur fouche commune : les autres enfin ont découvert des génies mal-faifans, avec qui ils ambitionnoient d'entretenir un commerce, de faire des conventions & des pactes.

La Religion Chrétienne a diffipé tous ces fantômes ; & dans l'unité d'un Dieu qu'elle adore, elle a trouvé un moyen de décréditer ces fictions, & d'expliquer tous ces paradoxes.

Quand tous ces prétendus efprits feroient exiftans, la Raifon n'auroit aucun moyen pour les connoître, & juger de leur intelligence, de leur nature, de leurs états, dès qu'ils ne peuvent ni frapper aucun de nos fens, ni fe manifefter directement à nous pour nous faire connoître leurs penfées.

Il eſt impoſſible que nous nous élevions à leur connoiſſance : nous n'avons pas même de quoi former des conjectures ſur leur état, puiſque nous n'avons aucun fondement pour établir entre eux & nous la moindre comparaiſon : nous ignorerions abſolument l'exiſtence de ces ſortes d'êtres, ſi, pour ſuppléer à l'impuiſſance de la Raiſon, Dieu ne nous avoit pas donné l'autorité de la Révélation. Elle ſeule peut nous faire connoître ſur ces objets la vérité, & nous aider à diſſiper nos doutes & à éclairer les autres.



§. III.

Objets hors la portée de notre Esprit.

Seconde Classe. *Les Esprits d'un ordre inférieur, avec qui nous n'avons aucun commerce.*

Nous mettons au second rang des objets inaccessibles à notre Raison, ces ames intelligentes & raisonnables, qu'il a plu à quelques Philosophes d'attribuer aux animaux. Plusieurs Savans ont montré le plus vif intérêt pour l'honneur des bêtes. Cette affaire a été portée au Tribunal d'un Chancelier de France : *Ils se sont plaints de ce que la Philosophie vulgaire a été assez imprudente pour établir la Raison, comme une différence essentielle de l'homme avec les animaux ; & , pour fonder sur cette prérogative, sa prééminence & sa souveraineté sur eux ;*

ils regardoient comme une impiété de vouloir, en conteſtant la Raiſon aux animaux, ſupprimer une ſi glorieuſe marque de la ſageſſe & de la puiſſance divine.

Pour accréditer leur ſyſtême, ils ont publié divers Ouvrages : mais, en voulant prouver que les brutes étoient doués de la Raiſon, ils montroient que l'homme n'en a pas toujours fait un bon uſage ; à la vérité, nos ſenſations journalieres nous font connoître l'adreſſe des animaux pour fournir à leurs beſoins & veiller à leur conſervation ; leur induſtrie, leurs facultés pour exercer les fonctions auxquelles la Nature les a deſtnıés : leur docilité, l'éducation, l'attachement dont ils ſont ſuſceptibles à force de careſſes, de coups, de menaces, &c.

Dans quelques circonſtances, nous nous ſentons portés à leur attribuer quelques degrés d'intelligence : dans

mille autres, ils nous fourniſſent des preuves qu'ils en ſont entiérement privés.

Tous ces dehors ſpécieux ſuppoſent que le méchaniſme de leurs opérations eſt dirigé par une cauſe intelligente : mais ſi nous voulons réfléchir ſur nous-mêmes, nous trouverons que le même inſtinct qui, chez eux, opere tant de merveilles, en produit dans notre propre corps d'auſſi étonnantes, auxquelles notre Raiſon, notre intelligence, n'a aucune part. Pour expliquer tous ces prodiges, il ſuffit de ſavoir que leurs organes ont été formés, arrangés par un Être ſouverainement ſage & puiſſant ; que les Loix qui en reglent tous les mouvemens ont été portées & ſont encore exécutées par une ſuite de ſes décrets : il n'eſt point néceſſaire, pour cette méchanique, que l'intelligence réſide dans ces machines, & leur ſoit propre. La reſſemblance de quelques-

unes de leurs actions avec les nôtres peut nous faire soupçonner qu'ils sont capables de quelques idées, de quelques sentimens; mais nous n'avons aucun moyen pour nous en convaincre pleinement; & quand la Nature leur auroit accordé cet avantage, elle a voulu qu'il restât ignoré, puisque ni le sens intime, ni le sens moral, ni nos sensations, ni celles des autres, ni les monumens de l'histoire, ni la révélation ne nous dictent rien de précis, ni sur la nature de leur ame, ni sur l'espece & l'étendue de leurs lumieres.



§. IV.

Objets hors la portée de notre Esprit.

Troisieme Classe. *Objets corporels qui n'ont point d'action sur nos Sens.*

Les bornes, dans ce monde matériel, sont placées aux mêmes distances que dans le monde spirituel. Les corps les plus capables d'actions, les masses les plus énormes, dès qu'elles ne peuvent pas toucher nos sens, sont pour nous des êtres inintelligibles : combien d'astres qui ne se levent jamais sur nos têtes ? Combien de centres de lumieres qui dominent sur nôtre horison, & qui n'ont point d'action sur nous, ou dont les rayons sont si foibles, que nous ne pouvons pas les distinguer, ni juger de leurs dimensions, de leurs positions respectives, de leurs distan-

ces ? Ceux qui nous éclairent le plus & qui nous font voir tous les objets de leur ſphere, ſe font-ils connoître eux-mêmes à nous ?

La Philoſophie de ce ſiecle en veut faire, comme de toutes les parties de la matiere, des êtres vivans & animés : elle nous parle de leurs germes, de leur fécondité, de leurs générations, de leurs habitans, &c. lorſqu'ils ſont devenus planetes ; mais ſur quels fondemens peuvent porter des aſſertions auſſi chimériques ? Ces hypotheſes philoſophiques peuvent-elles produire en nous la moindre aſſurance ? Si ces aſtres ſont organiſés & vivans ; ſi ces planettes ſont habitées ou habitables, ce ne pourroit être que par une ſuite des deſſeins & des volontés de l'Auteur de toute la Nature, & le ſilence de la Révélation devroit ſuffire pour nous rendre ſuſpectes toutes ces conjectures, & pour nous

déterminer à ne jamais nous occuper d'objets auſſi impénétrables à l'homme.

---

§. V.

Bornes particulieres du Sens intime. Objets hors de ſa portée.

Premiere Claſſe. *Sa nature, ſon eſſence.*

IL en eſt du ſens intime comme de la lumiere. Deſtiné à nous montrer tout ce qui ſe paſſe dans notre ame, il ne ſe montre pas lui-même. Il ne nous eſt connu que par ſes effets. Il ne nous découvre point ce qu'il eſt, d'où il vient, quel eſt le principe de cette force qui agit ſur nous & dans nous : nous ne pouvons pas douter de ſon exiſtence, révoquer en doute les rapports qu'il nous fait, ni réſiſter à ſes impreſſions :

nous les sentons vivement, & nous ne pouvons pas les rendre sensibles aux autres. Nous le connoissons, & nous avons peine à le définir & à communiquer les notions qu'il nous a laissées de lui-même. Nous l'appelons *un instinct*, il nous pousse, il nous dirige ; mais c'est par des sentiers obscurs, où il n'est point apperçu. Nous le nommons *un tact intérieur ;* mais nous ne connoissons pas cette main invisible, qui nous fait sentir nous-mêmes à nous-mêmes. Nous nous le représentons sous l'image d'une voix qui part de notre conscience, & qui nous instruit de tout ce qui se passe chez nous ; mais nous ignorons quel est cet organe qui forme cette voix, & le méchanisme qui nous la fait entendre. Elle n'en est pas moins claire & distincte : elle n'en a pas moins d'autorité pour nous faire adhérer à tous les jugemens qu'elle nous dicte. Ces ténebres qui

paroiſſent la couvrir, ne diminuent rien de la force du ſentiment qu'elle nous inſpire, & qui eſt le principe de toutes les connoiſſances que nous avons de nous-mêmes, & le canal des connoiſſances que nous pouvons avoir de tous les êtres diſtingués de nous.

---

§. VI.

Objets hors de la portée du Sens intime.

Seconde Claſſe. *Tous les êtres diſtingués de nous.*

SI l'entendement humain avoit été créé ſeul, ou ſans aucune relation avec les êtres diſtingués de lui, les rapports du ſens intime auroient été bornés aux ſeules impreſſions de nos diverſes ſituations actives ou paſſives: ces divers états n'ayant point d'au-

tres

tres causes hors de lui : le sentiment auroit toujours été intime, non-seulement par l'objet qu'il nous auroit fait connoître, mais par rapport à la source des impressions qu'il auroit reçues. Voilà le seul district qu'il tire de son propre fonds, & l'unique fonction dans laquelle il fait l'office de force déterminante & de motif véritable.

Dans la position actuelle où il se trouve, tous les objets qui frappent nos sens, changent la situation de notre ame ; c'est le sens intime qui nous avertit de toutes les variations qu'elle éprouve ; mais ce n'est point lui qui nous fait connoître ni l'objet qui frappe nos sens, ni la nature des impressions qui les ébranlent : ce sont nos sensations actuelles qui nous forcent de rapporter nos sentimens ou nos idées aux objets existans hors de nous : le sens intime ne seroit plus le sen-

timent de nous-mêmes, s'il nous faiſoit connoître les êtres diſtingués de nous; or, nous croyons ſur ces divers rapports devoir entrer dans un plus grand détail, afin qu'on apperçoive tout-à-la-fois, & les connoiſſances que nous pouvons puiſer dans le ſens intime, & celles qu'il ne peut pas nous procurer.

---

§. VII.

Objets hors la portée du Sens intime.

Troiſieme Claſſe. *La moralité de nos Actes.*

PENDANT que, toute notre attention tournée ſur nous-mêmes, nous conſidérons l'exiſtence & les divers caracteres de ces ſentimens qui nous attirent ou nous repouſſent, qui nous ſont agréables ou déſagréables : ce ſentiment réfléchi alors n'a pour

objet que ce qui nous eſt intimement uni, que ce qui eſt nous-mêmes: voilà la fonction du ſens intime; mais ſi nous tournons notre attention ſur l'objet d'où partent ces impreſſions; ſi nous entreprenons de juger de ſa moralité, c'eſt-à-dire, de l'honnêteté, de la juſtice, de la décence de l'action, ce n'eſt plus le ſens intime qui nous détermine à juger; c'eſt le ſentiment moral, c'eſt-à-dire, ces divers ſentimens d'amour & d'averſion, &c., dont le ſentiment de nous-mêmes nous a fait connoître la préſence & les caracteres: ces ſentimens ont pour objet le bien ou le mal moral: ce ſont eux qui s'élevent dans notre ame, pour nous les faire haïr ou aimer.

En vain on nous objecteroit que, dans notre ame, tous ces ſentimens ſe confondent & ne forment qu'un ſeul & même ſentiment; nous ſavons que, dans un être auſſi ſimple, il ne

peut y avoir deux ſentimens réellement diſtingués l'un de l'autre ; mais ils ſont réellement différens, par les divers objets qu'ils atteignent, par les divers effets qu'ils produiſent : il eſt donc néceſſaire de leur donner diverſes dénominations, pour diſcerner les fonctions de l'un & de l'autre, & pour établir un ordre entre les diverſes connoiſſances que tous les deux nous procurent. D'après ces obſervations, il eſt certain qu'on a dû diſtinguer le ſens intime d'avec le ſens moral, & que le ſens intime ne peut jamais nous faire connoître la moralité des actions, comme le ſens moral ne peut nous faire connoître la préſence & les caracteres des diverſes ſituations de notre ame.

§. VIII.

Objets hors la portée du Sens intime.

Quatrieme Classe. *Les qualités sensibles de la Matiere.*

ON me demande de quelle idée e suis frappé ? quel sentiment 'éprouve ? Je réfléchis sur moi, & e réponds que j'ai l'idée d'un cercle ; que j'ai un sentiment de douceur.

Pour répondre à cette question ; e n'ai besoin de voir ni de considérer l'objet qui frappe mes yeux, ou le mets qu'on m'a présenté : c'est le sens intime qui m'instruit de ce qui se passe dans mon ame ; & voilà où se bornent ses fonctions. On change l'état de la question, & l'on m'interroge sur la nature de la figure qu'on me présente. Je réponds : c'est un cercle : sur la

qualité du mets que j'ai goûté, je réponds : c'est du miel. Ces deux jugemens sont dictés par les sensations que j'éprouve : sans les impressions faites sur mes organes, je ne pourrois pas répondre : Ce sont ces impressions qui me forcent de rapporter mes idées & mes sentimens à l'objet qui les a causés : voilà les fonctions propres de mes sensations : soit que ces sensations que j'éprouve soient un sentiment réellement différent du sens intime ; soit que ce soit un seul & même sentiment, considéré sous deux aspects différens, on a dû leur donner deux diverses dénominations, pour expliquer plus clairement les effets qu'ils produisent, & pour établir un ordre plus sensible entre les diverses connoissances qu'ils nous présentent. Il est certain qu'ils peuvent être séparés l'un de l'autre : puisque je peux réfléchir sur l'état de mon ame, sans porter

ıon attention fur l'objet qui l'affecte, ls different donc au moins par leur ıbjet.

D'après ces réflexions, il eft certain ue le fens intime ne peut me faire onnoître l'exiftence & les états des orps qui m'environnent, comme les ɜnfations ne peuvent me faire conoître les diverfes fituations de mon me.

---

§. I X.

Objets hors la portée du Sens intime.

Cinquieme Claffe. *La Certitude des Faits.*

DEUX perfonnes connues m'ont aconté une cataftrophe récente, dont :lles ont été témoins oculaires : on ne queftionne fur l'impreffion que n'a fait leur rapport : je me rappele a fuite des idées qu'ils m'ont com-

muniquées : les sentimens d'étonnement, de douleur, de compassion que j'ai éprouvés ; l'assurance qui a résulté de leur témoignage sur la vérité du fait. C'est un compte que je rends de l'état de mon ame : je n'ai besoin, pour cela, que du retour du sens intime que j'ai éprouvé, en écoutant les témoins : voilà le district propre du sens intime, & l'enceinte où il se trouve renfermé : mais l'on me fait une nouvelle question, & l'on me demande si cette catastrophe est réelle, si elle est bien prouvée, si on doit la regarder comme constante. Je n'ai plus à consulter le sens intime : je tourne mes réflexions sur la probité des témoins qui m'ont instruit, sur le saisissement & la douleur qu'ils ont fait paroître, sur l'uniformité de leurs dépositions, sur l'accord de leur témoignage avec les bruits publics qui commencent à se répandre : j'avois été convaincu par

toutes ces circonstances qui donnent un nouveau poids à leur témoignage : je me sers des mêmes moyens pour persuader les autres. Telle est la fonction propre de ce cinquieme motif de nos connoissances, que nous appelons *la Révélation de nos semblables.* D'après ces réflexions, il est aisé de comprendre que le sens intime ne peut nous informer par lui-même des faits arrivés hors de notre présence ; comme la révélation de nos semblables ne peut nous instruire de ce qui se passe dans le fond de notre cœur.

---

§. X.

Objets hors la portée du Sens intime.

Sixieme Classe. *Les Vérités de la Révélation.*

C'EST principalement dans les vérités de la Religion révélée que les limites

de l'eſprit humain ſont ſenſibles. Bacon, qui a paru ne mettre aucune borne à notre intelligence, pour les connoiſſances naturelles, a formellement excepté tous les myſteres de la Religion Chrétienne. « Si nous vou-
» lions, *diſoit-il*, continuer à parler
» de Dieu, il nous faudroit ſortir de
» la nacelle de la Raiſon, pour entrer
» dans le vaiſſeau de l'Egliſe : elle
» ſeule a reçu cette précieuſe ai-
» guille, qui peut diriger notre
» courſe dans la ſcience qu'on appele
» la *Théologie*.... Si quelqu'un s'ima-
» gine trouver dans lui-même ou dans
» la contemplation de cet Univers,
» aſſez de lumieres pour découvrir
» la nature de Dieu & ſes volontés,
» il eſt du nombre de ces eſprits
» téméraires qui ſe laiſſent abuſer
» par une fauſſe Philoſophie ».

Cependant le ſens intime exerce les mêmes fonctions que dans les connoiſſances naturelles : c'eſt lui qui

nous inſtruit de toutes les impreſſions que font ſur notre ame les preuves de la Révélation, l'autorité du témoignage de Dieu : ſi l'on nous interroge ſur notre foi, c'eſt lui qui nous dictera la vérité, la ſincérité, la fermeté de notre croyance & de notre confiance dans la Révélation. Voilà ſon enceinte : mais ſi l'on nous demande raiſon de notre foi, nous ſortirons hors de nous-mêmes : nous aurons recours aux ſenſations que nous aurons éprouvées ; nous porterons notre attention ſur les preuves qui établiſſent l'éxiſtence de la Révélation, ſur l'obéiſſance que nous devons à Dieu, ſur l'infaillibilité de ſon témoignage, &c. ; &, pour perſuader les autres, nous nous ſervirons des mêmes motifs qui nous ont convaincus nous-mêmes. D'après ces obſervations, il eſt démontré que le ſens intime ne peut être le fondement des connoiſſances que nous

puisons dans la Révélation, comme la Révélation ne peut être le motif des connoissances que nous avons de l'état de notre ame.



ARTICLE SECOND.

Bornes du Sens intime.

Dans les objets propres au Sens intime, côtés impénétrables.

LES bornes que nous venons de reconnoître, sortent, ou de la nature de l'homme, ou de la qualité de ses opérations, ou de la destination du sens intime. Nous sommes forcés d'admettre un nouvel ordre de limites, qui le circonscrivent dans sa propre sphere, sans pouvoir en assigner d'autre cause que la volonté libre de l'Auteur de la Nature, qui a voulu que les lumieres qu'il a accordées à l'homme fussent toujours accompagnées de ténebres, & qui, pour

humilier ſa raiſon, lui a marqué, comme à la mer, un terme juſques dans ſon ame, qu'il ne peut pas paſſer, & où doivent ſe briſer tous les flots de ſon orgueil.

Ainſi l'homme ſe connoît, & il ne ſe connoît pas. Comme ſon corps, ſon ame préſente diverſes faces, les unes ſont ſous ſes yeux, les autres échappent à ſa vue. Son eſprit, ſemblable à ces montagnes que le ſoleil éclaire toujours du même côté, offre, d'une part, des aſpects brillans; de l'autre, d'épaiſſes ténebres : ſur ce petit theâtre, nous appercevons un nombre d'objets qui ſuffiſent pour nous occuper agréablement; mais le rideau n'eſt pas entiérement levé, & nous ſommes placés trop déſavantageuſement pour eſpérer de jouir de tout le ſpectacle.

Il eſt bien important à l'homme de connoître ces nouvelles bornes, & de ne les jamais paſſer; afin de

consacrer au progrès de sa Raison le temps qu'il perdroit dans des recherches inutiles.

PARAGRAPHE PREMIER.

Premier côté impénétrable.

La substance & l'essence de notre Ame.

L'OBJET propre du sens intime, c'est nous-mêmes, c'est notre ame. Son existence est le premier côté qui s'offre à nous. C'est la vérité que l'on apperçoit avec plus de facilité & avec le plus de certitude : mais dès ce premier pas nous rencontrons un abîme impénétrable : quelle est la nature de cette ame dont l'existence nous est si parfaitement connue ? De quel ordre est sa substance ? Tous nos sentimens ne sont-ils donc que des manieres d'exister ? La pensée

eſt-elle la propriété qui conſtitue ſon être, ou ſeulement une ſuite de ſon eſſence, ou l'un de ſes états accidentels ? Ces premieres queſtions nous arrêtent : pour les décider, nous n'avons aucun ſentiment qui nous guide, aucune image qui nous éclaire ſur des objets qui nous ſont ſi intimes : tous les efforts que les Philoſophes ont faits pour pénétrer ce myſtere, ont été inutiles. Le raiſonnement nous apprend ce qu'elle n'eſt point, & ne nous montre pas ce qu'elle eſt. Quand nous démontrons qu'elle eſt une ſubſtance ſpirituelle, nous nous appuyons ſur ce que la Raiſon nous démontre, qu'elle ne peut pas être une ſubſtance compoſée de parties diſtinguées réellement l'une de l'autre, & encore moins de parties étendues ; ſi nous connoiſſons avec quelque aſſurance la grandeur de ſon origine, l'excellence de ſon être, ſa deſtina-

tion, c'eſt à la Révélation ſeule que nous devons cet avantage.

Nous ne ſommes pas les premiers qui aient reconnu ce premier côté impénétrable : un célebre Académicien, dans ſon *Eſſai Analytique*, en a parlé dans les mêmes termes que nous : les Journaliſtes qui nous ont donné l'Extrait de ſon Ouvrage s'expliquent ainſi : « M. Bonnet (de la » Société Royale d'Angleterre, de » Suede, de Pologne, &c.) qui » veut connoître ce que c'eſt que » l'homme, l'examine dans cet Ou- » vrage comme il a fait les inſectes » & les plantes : il ne prétend pas » découvrir *l'eſſence réelle des deux* » *ſubſtances dont nous ſommes compo-* » *ſés*, *ni le ſecret de leur union*, *ni* » *le myſtere de leurs influences récipro-* » *ques* : mais il croit pouvoir dé- » finir les facultés de l'ame, étu- » dier leurs liaiſons, leur dévelop- » pement, leurs opérations, la ma-

» niere de les diriger, & tirer de » tout cela des conféquences d'un » but plus fûr, qu'il aura même » obfervé les faits (1) ».

---

§. II.

Second Côté impénétrable.

La figure de notre Ame, & le lieu où elle habite.

Dès que nous ne pouvons pas connoître l'effence & la fubftance de notre ame, on n'auroit pas dû s'occuper à chercher quelle eft fa forme & fa figure ; ces deux qualités étant ignorées, il étoit impoffible de définir l'efpace qu'elle devoit occuper & le lieu précis où elle habite. Cependant une vaine curio-

---

(1) Journal Encyclopédique, du premier Avril 1762, p. 4.

ſité a porté une troupe de Philoſophes à vouloir, malgré ces difficultés, pénétrer ces abîmes. Les uns ont cru que notre ame, toute ſpirituelle qu'elle eſt, devoit avoir la forme humaine ; les autres ont penſé qu'elle devoit, comme Dieu lui-même, avoir une forme ronde, parce qu'elle eſt la figure la plus parfaite.

Les uns ont placé ſon ſiege dans le cerveau, les autres dans le cœur, &c.

Les nouveaux Philoſophes ont voulu tirer avantage de ces ténebres qui nous cachent nous-mêmes à nous-mêmes, pour ſe perſuader & enſeigner aux autres que l'exiſtence & la réalité d'une ſubſtance inétendue & dépourvue de toute forme étoit un être de Raiſon. Ciceron va répondre pour nous à toutes ces difficultés.

« Il eſt vrai que notre eſprit n'a » pas aſſez d'énergie pour ſe voir

» lui-même : en cela il ressemble
» à notre œil, qui ne peut pas se
» voir; mais cette impuissance l'em-
» pêche-t-elle de voir les autres
» objets ? Notre esprit ne connoît
» pas quelle est sa forme, sa figure :
» mais cette connoissance de toutes
» celles qui nous manquent est celle
» qui nous importe le moins. Nous
» en convenons, notre esprit ignore
» quelle face il présente : mais ne
» connoît-il pas certainement sa
» force, son énergie, sa sagacité,
» sa mémoire, les mouvemens qu'il
» se donne, la vivacité dont il est
» doué ? C'est par tous ces côtés
» qu'il nous étoit le plus intéressant
» de le connoître, parce qu'ils l'ap-
» prochent de plus près de la Divi-
» nité, de l'immortalité. A l'égard
» de sa figure, du lieu qu'il habite,
» nous ne devons pas même nous
» occuper de ces questions inutiles :
» ne nous doit-il pas suffire de savoir

» certainement qu'il existe & qu'il » agit dans nous ? Parce que, pour » étendre mes connoissances, je n'ai » pas tous les moyens que je pour» rois desirer, voudriez-vous me » défendre de me servir de ceux » que j'ai à la main, & m'empê» cher d'ajouter foi à tout ce que » je sens, à tout ce que je vois?

---

§. III.

Troisieme Côté impénétrable.

Le Méchanisme de sa sensibilité.

LORSQU'IL s'agit des différentes formes de la matiere, on croiroit ne rien savoir si l'on ignoroit par quel méchanisme un corps agit sur un autre, & change son état. On forme les mêmes prétentions sur ce qui concerne les divers états de notre ame ; mais il nous est impossible

de nous procurer cette ſatisfaction.

Nous connoiſſons avec la plus grande certitude l'exiſtence de nos ſituations paſſives : nous ſaiſiſſons avec la plus grande facilité les différences qui les caractériſent : quel eſt l'homme d'aſſez mauvaiſe foi, pour dire qu'il ne ſent pas la douleur ; qu'il ne la diſtingue pas avec aſſez de certitude du plaiſir qu'il a éprouvé : voilà les côtés frappans, qui ſont apperçus par le ſens intime, & ſur leſquels il nous a été donné de pouvoir réfléchir & juger avec la plus grande aſſurance.

Mais comment notre ame, ſubſtance ſi ſimple, peut-elle comporter tout-à-la-fois tant de ſituations différentes ? Quelle eſt le ſceau aſſez efficace pour imprimer tant de formes diverſes, ſans les atténuer, ſans les confondre enſemble ? Par quel reſſort la vue, la penſée ſeule d'un objet fait-elle dans notre ame des

impressions si profondes ? Voilà les côtés impénétrables, sur lesquels il est impossible, inutile de disputer, de raisonner, d'examiner, &c. Qu'on lise tous les Ouvrages où ces matieres ont été traitées, & l'on sentira l'impuissance où nous sommes d'y porter la lumiere.

---

§. IV.

Quatrieme Côté de l'Ame impénétrable.

Le Méchanisme de son activité.

NOTRE ame agit, nous sentons ntinuellement l'usage & l'exercice toutes ses facultés : nous avons la nscience de cette force qu'elle a ur vouloir & opérer. Voilà les faces sensibles par où nous nous nnoissons nous-mêmes : mais il nous est pas donné de les approdir & de les pénétrer ; au-delà

tout eſt énigme, tout eſt myſtere : en quoi conſiſte ce changement réel qui s'opere dans notre ame, lorſqu'elle paſſe de l'inaction à l'action ? Agit-elle ſeule ? eſt-elle ſubordonnée à une cauſe ſupérieure ? eſt-elle mue par elle, ou ſeulement concourante avec elle ? Ce changement réel dans ſa maniere d'exiſter, ſuppoſe-t-il la production d'un nouvel être ? Les Théologiens ont trouvé des raiſons pour établir là-deſſus leurs ſyſtêmes ; mais le ſens intime, qui paroîtroit chargé de nous faire connoître des objets ſi étroitement unis & identifiés avec notre ame, ſe tait ; il ne nous dit rien ſur ce méchaniſme ; & ceux des Métaphyſiciens qui ont eſſayé de nous en inſtruire, ont répandu ſur ces objets les plus épaiſſes ténebres,



§. V,

§. V.

Cinquieme Côté de notre Ame impénétrable.

Le Méchanisme de sa Mémoire.

SOIT que la mémoire soit une faculté distinguée de l'entendement & de la volonté, soit qu'elle soit seulement une partie de l'énergie commune à l'une & à l'autre faculté, nous sentons, à n'en pouvoir douter, le pouvoir qu'a notre ame de rendre persévérantes ses connoissances récentes, ou de se rappeler les anciennes qu'elle avoit entiérement oubliées : ce talent étoit nécessaire à la Raison.

Si elle s'étoit trouvée bornée aux impressions du moment, elle ne pouvoit comparer, lier, assortir ses connoissances, ni prétendre même au premier degré de la science, encore moins en conserver la possession & la jouissance. Le sentiment de nous-mêmes

nous diĉte à chaque moment ces vérités ; & nous en avons une expérience qui n'eſt jamais interrompue : mais il s'arrête là : comment notre ame peut-elle conſerver ſi long-temps des ſentimens dont les impreſſions & les cauſes ſouvent n'ont été que momentanées? Dans quel magaſin peut-elle raſſembler un ſi grand nombre d'images, ſans aucune confuſion ? Par quelle vertu fait-elle revivre des ſentimens éteints depuis ſi long-temps, & des idées ſi anciennement effacées? Comment reparoiſſent-elles aujourd'hui dans notre ame, ſans éprouver, en aucune maniere, le trouble & la chaleur qu'elles avoient premierement cauſés? ce n'eſt là qu'une petite partie de ces prodigieux effets de la mémoire, qui jetoient Ciceron dans une ſi grande admiration, & qui lui faiſoient dire que, par ce ſeul endroit, l'eſprit de l'homme approchoit de la Divinité. Il nous eſt auſſi impoſſible de douter

de l'exiſtence de tous ces prodiges, que d'en comprendre les cauſes & le méchaniſme : la perſévérance, le renouvellement des traces gravées autrefois dans notre cerveau, préſentent un myſtere encore plus inintelligible; & quand on toucheroit au doigt ce qui ſe paſſe à cette occaſion dans nos organes, ce ſeroit connoître l'occaſion de nos ſouvenirs, ce ne ſeroit pas en connoître les reſſorts ni en expliquer les véritables cauſes.

---

§. VI.

Sixieme Côté de l'Ame impénétrable.

Le Méchaniſme de nos habitudes.

L'AME connoît ſes goûts, ſes inclinations, ſes penchans : elle n'ignore point la facilité qu'elle emprunte de la fréquence de ſes actes & de la force de ſes habitudes. Mais ſur ces

dispositions de son ame, comme sur toutes les autres, elle doit s'en tenir aux sentimens qu'elle éprouve. Si elle veut pénétrer plus avant, & découvrir ce qui forme son goût, d'où vient cette force qui l'incline, qui la fait pencher, qui l'entraîne avec tant de rapidité, quel est précisément le principe de ces situations heureuses qui rendent ses mouvemens si faciles & ses actions si peu pénibles; ses efforts seront inutiles & ses desirs superflus.

Dans ses facultés corporelles, nous voyons que ses nerfs, ses muscles, ses fibres, à force de se mouvoir toujours dans le même sens, deviennent plus souples, plus forts, plus flexibles; mais ce qui jete de la lumiere sur l'action des corps, répand des ténebres sur les opérations de l'esprit, parce que nous n'appercevons point, dans les habitudes de notre esprit, des organes qui acquie-

rent de nouvelles forces, des muſcles qui s'aſſoupliſſent par la fréquence de leurs mouvemens, & que nous connoiſſons pluſieurs habitudes dont les facultés corporelles ne peuvent être ni la cauſe ni les occaſions.

---

§. VII.

Septieme Côté de l'Ame impénétrable.

La nature & l'origine de ſes Idées.

L'EXISTENCE de nos idées, leurs objets, leurs différens caracteres nous ſont parfaitement connus : c'eſt par elles ſeules que nous connoiſſons tous les êtres viſibles qui nous environnent : mais quelle eſt l'origine de toutes ces images ſpirituelles qui ſe préſentent en ſi grand nombre ? Eſt ce l'eſprit qui les forme, ou qui les reçoit toutes formées ? partent-elles des corps ? ſont-elles exiſtantes dans

l'immensité de Dieu ? Quelle peut être leur nature ? Sont-elles des êtres distingués des objets qui les occasionnent, de l'ame qui les voit, de l'action par laquelle elles sont apperçues ? Comment sont-elles transmises à notre esprit dans un instant par des objets si éloignés de nous ? Ne peuvent-elles arriver à notre esprit que par l'organe de la vue ? Quelle peut être la cause qui rassemble un si grand nombre d'images pour en former un seul tableau ? Comment se présentent-elles si souvent à nous sur le simple desir de l'ame, sans qu'il existe aucune impression sur le corps ? Comment l'imagination peut-elle les composer, les décomposer, pour en former des êtres nouveaux, dont elle n'a jamais vu le modele ? C'est ce qu'il n'est point donné au sens intime, ni à aucune de nos facultés de pénétrer ; & c'est pour avoir voulu le tenter, que la Méta-

physique se trouve remplie d'un tas de questions absolument inintelligibles.

---

§. VIII.

Huitieme Côté de l'Ame impénétrable.

La nature & le méchanisme de l'Evidence.

LA clarté de nos idées nous offre un mystere aussi impénétrable que leur nature & leur origine. Nous n'éprouvons point de sentimens plus vifs que ceux que produit en nous leur évidence. Les Philosophes ont paru la regarder comme le fondement unique de toutes nos connoissances certaines : mais cette lumiere intérieure, si puissante sur nous, qu'elle ravit notre consentement, malgré nous, & à qui nous devons la connoissance de tous les objets visibles,

ne se fait pas connoître elle-même; elle ne jete aucun de ses rayons sur le centre où elle est reçue : nous ignorons ce qu'elle est. Part-elle des images présentées à notre esprit, ou ne fait-elle que les accompagner? & d'où peuvent venir à ces images la force de lancer sur nous des rayons, ou la vertu de s'en faire toujours accompagner? Nous ne connoissons la présence de cette lumiere que par un sentiment sans lumiere, qui ne nous la représente point. Il nous est aussi impossible de faire l'analyse de cette lumiere intérieure, qui porte le jour dans notre esprit, que d'expliquer le méchanisme de cette lumiere extérieure qui frappe nos sens. Ici l'identité des bornes de notre esprit dans ses diverses Régions est palpable.

Nous sentons des faisceaux de lumiere partir des corps lumineux : malgré la vivacité de leurs impressions, ils sont invisibles pour nous :

la Philosophie n'a pu lever encore le voile qui nous cache leur jeu : à force d'étude & d'observation, on a mis dans le plus grand jour les loix de leurs mouvemens, leurs radiations, leurs réflexions, leurs réfractions ; mais on n'a pas essayé de nous montrer les premiers élémens qui composent ses rayons, la teinte qui les colore, la force qui les réfléchit sur nous en tant de sens différens ; le méchanisme de tant de divers corps, qui, sans brûler eux-mêmes, nous éclairent, ou qui, d'une nature toute opposée au feu, ne laissent pas de répandre la lumiere. Bacon se plaignoit de cette négligence affreuse des Philosophes, qui avoient dédaigné de s'occuper d'une matiere aussi importante : pour nous, nous osons les approuver. Toutes leurs recherches auroient été inutiles : dans ce qui concerne, & la lumiere de notre esprit, & la lumiere qui vient frapper

nos ſens, l'homme doit ſe contenter d'en ſentir les effets, d'en connoître les radiations, & de voir les objets que l'une & l'autre nous préſente.

---

§. IX.

Neuvieme Côté de l'Ame impénétrable.

La maniere de réunir toutes ſes connoiſſances, pour n'en former qu'un ſeul & même tableau.

LE ſens intime nous rapporte l'ordre & l'enſemble que forment toutes les vérités qui ſe préſentent à nous.

L'application que nous apportons pour connoître cet ordre, eſt récompenſée par ce ſentiment délicieux qui réſulte du concert & de l'harmonie de toutes ces connoiſſances ſubordonnées, qui ſe ſuivent, s'éclairent & s'appuient les unes les autres. Ce ſentiment nous eſt intimement

connu; il eſt lui-même le fondement de la plus haute certitude à laquelle nous puiſſions nous élever. Voilà ce que nous dicte le ſens intime : mais ſi nous voulions tourner notre attention ſur les moyens que la Nature nous fournit pour nous procurer ce ſentiment exquis; ſi nous voulions juger comment & par quels reſſorts toutes ces vérités viennent ſe montrer à nous, dans le rang où la Nature les a placées, & former, par la ſuite de leurs rapports, un ſeul & unique tableau, quel eſt l'auteur véritable de la préſence ſimultanée de tous ces objets, & de la douce impreſſion qui réſulte de leur enſemble; ſi nous voulions ſavoir d'où nous vient cette force qui les fait paroître à notre gré, & cette énergie qui nous fait embraſſer un nombre ſi prodigieux de vérités, & qui nous les fait faiſir enſemble par une ſeule & même perception : c'eſt ce que le ſens

intime, ni aucun motif de nos connoiſſances naturelles ne pourront jamais nous faire comprendre.

---

§. X.

Dixieme Côté de l'Ame impénétrable.

L'intenſité ou la quantité de ſes Modifications.

L'AME connoît parfaitement de quelle augmentation ſont ſuſceptibles la plupart des ſentimens qu'elle éprouve ou des actes qu'elle exerce: Elle ſent tous les jours croître ou diminuer la meſure de ſon application, l'ardeur de ſes deſirs, la vivacité de ſa douleur, les tranſports de ſa joie, l'amertume de ſes regrets, l'aſſurance & l'imperturbabilité de ſa ſcience, &c.; mais une barriere impénétrable l'empêche d'aller plus loin & de connoître le véritable reſſort

qui déploie l'énergie de ses facultés, & qui donne plus ou moins de force à ses passions. Il lui est impossible de comprendre comment les actes d'un être aussi simple sont capables d'accroissement, comment un point indivisible & inétendu peut s'étendre ou se rétrécir, & comment une substance spirituelle peut donner matiere à appercevoir dans elle différentes quantités : elle ignorera toujours ce qui se passe dans elle, ce qu'elle fait elle-même, comment elle peut toujours ajouter à son attention de nouveaux degrés ; comment elle peut la détourner de tous les objets qui lui sont présens, pour la fixer sur un seul ; & elle ne pourra jamais dire par quels ressorts les degrés d'attention qu'elle apporte augmentent dans la même proportion les degrés d'impression qu'elle reçoit de l'objet qu'elle considere. Un voile épais lui couvre, dans les objets qu'elle connoît

le mieux, la part que l'Auteur de la Nature s'y réſerve, & les fonctions qu'il exerce dans les opérations même que notre volonté produit.

Ces conſidérations nous conduiſent naturellement à admirer la profondeur des conſeils de Dieu, & nous font ſentir combien les connoiſſances qu'il a de notre ame ſont pour nous incompréhenſibles.



ARTICLE TROISIEME.

Troisiemes Bornes du Sens intime.

Dans les côtés de l'Ame apperçus, points, passages imperceptibles.

LES bornes dont nous allons parler, n'ont point d'autre cause que la petitesse, l'exilité des objets, d'une part, & l'imperfection de nos facultés, de l'autre. Nous nous y arrêtons principalement pour faire observer la marche uniforme de la Nature, qui a mis à l'exercice de toutes nos facultés corporelles & spirituelles les mêmes obstacles, les mêmes entraves.



PARAGRAPHE PREMIER.

Analogie entre le Sens intime & les facultés corporelles, dans ce qui concerne leurs bornes réciproques.

LES corps les plus ſolides, les plus apparens par la grandeur de leurs maſſes, à force de multiplier les diviſions de leurs parties, ſe réſolvent enfin en des élémens inviſibles, dont les uns ne réfléchiſſent point la lumiere, & n'ont point d'action ſur nos ſens: les autres ne font ſur nous qu'une légere impreſſion, difficile à ſaiſir: d'autres, quoique ſenſibles, ſont ſi voiſins, ſi reſſemblans, que ni le tact ni la vue ne peuvent s'aſſurer des diſtances qui les ſéparent, & des légeres nuances qui les diſtinguent.

Il en eſt des divers ſentimens de notre ame, comme des parties de la

matiere. Quand on veut les divifer à un certain excès, quand on veut en porter l'analyfe à un certain degré, elles s'éloignent de nous, elles fe volatilifent, elles nous échappent : nous tombons dans le petit, dans le minutieux, dans l'inutile, dans l'inintelligible.

La Raifon, comme les fens, ne nous ont pas été donnés pour connoître des objets qui, par leur fubtilité, leur exilité, font fortis de notre fphere.

---

§. I I.

Dans les Objets connus. Parties trop fubtiles, trop déliées.

PLUSIEURS Philofophes étudient la nature & la forme des atômes, des élémens de la matiere fubtile, de l'air, du fluide nerveux, magnétique, électrique, &c.; les autres

veulent creuſer dans la génération des êtres, dans la conſtruction des germes des animaux, des plantes, des pierres, des minéraux, &c. : ceux-ci nous donnent l'anatomie & l'hiſtoire de ces animalcules, qu'à l'aide de quelque nouvel inſtrument, ils apperçoivent par millions, ſur un point imperceptible de l'eſpace, dans une goutte de liqueur preſque inſenſible : ceux-là, à la faveur de quelques ſuppoſitions haſardées, ſe perdent dans l'infini, & s'épuiſent pour nous montrer, par leurs talens, un ordre infini d'infiniment grands ou d'infiniment petits : ſpéculations vaines & ſtériles, qui, ſéparées de ce que nos ſens nous rapportent directement, ne peuvent jamais nous élever à la certitude de la ſcience.

On rencontre également des Métaphyſiciens ſubtils, inépuiſables en diſtinctions, qui, à force de définir, de diviſer en mille manieres diffé-

rentes un ſeul terme, une même idée, nous font perdre de vue les objets les plus palpables, & nous conduiſent dans des détails minutieux, où ni le ſentiment, ni la lumiere ne peuvent leur ſervir de guides : de-là le jargon inintelligible de tant d'Auteurs qui ont traité des matieres trop abſtraites. Si on ne les entend pas aujourd'hui, c'eſt qu'ils ne ſe ſont pas entendus eux-mêmes. Les nouveaux Ouvrages de Métaphyſique ſur l'Ame, les nouveaux Eſſais ſur la Raiſon, ſur l'Entendement humain, ne ſont pas plus à l'abri de ce reproche, que les Traités des anciens Philoſophes : la Philoſophie y gagneroit beaucoup, ſi elle vouloit bien établir toutes ces ſpéculations ſur ſes connoiſſances phyſiques, & abandonner tous les objets qui échappent également & à nos ſens & à notre eſprit.

§. III.

Dans les Objets connus. Parties trop éloignées de nous.

DANS tous les objets matériels, leurs parties les plus ſenſibles ceſſent de l'être dans une certaine diſtance. A proportion qu'ils ſont plus éloignés, leur volume diminue, leurs points diſparoiſſent, leurs couleurs ſe dégradent, leurs contours ſe perdent, leurs angles s'effacent : nous pouvons juger de leur poſition, de leur exiſtence; mais nous n'avons aucun moyen de prononcer ſur leurs teintes, ſur leur figure, ſur la matiere dont ils ſont compoſés.

Il en eſt de même des divers états de notre ame, lorſque nous les appercevons dans le lointain, par le retour des impreſſions anciennes qu'ils nous ont fait éprouver, le ſens intime

ne nous rappele plus que les traits les plus frappans, & les principales circonſtances qui les ont accompagnés. Nous ne ſommes plus en état d'entrer dans le détail des impreſſions légeres qu'ils nous ont faites : lors même que nous pourrions former des conjectures ſur ces mêmes objets, nous ne ſentons plus cette conviction néceſſaire pour ſervir de fondement à nos connoiſſances ſcientifiques. La prudence nous oblige de négliger ces minuties, & de ne nous appuyer que ſur ce que le retour de nos ſentimens nous rapporte avec aſſez d'énergie pour nous en convaincre.

---

§. IV.

Dans les Objets connus. Parties trop éloignées les unes des autres.

QUAND même les impreſſions faites ſur nos ſens ſeroient récentes, ſi les

objets qui les ont causés sont trop éloignés pour être rapprochés les uns des autres, nous ne pouvons pas juger avec précision de leurs rapports, ni des traits légers par lesquels ils different.

Nous venons de voir deux arbres à une certaine distance l'un de l'autre : l'idée que nous en avons, nous représente, dans chacun d'eux, l'élévation de leurs tiges, la grosseur de leur tronc, l'étendue de leurs branches ; mais s'il falloit prononcer sur leur parfaite égalité, sur leur exacte ressemblance, il nous seroit impossible de porter un jugement certain.

Il en est de même des sentimens de notre ame : quelque vifs qu'ils aient été dans leur origine, s'ils sont dans une certaine distance ; si nous ne pouvons pas les rapprocher l'un de l'autre, leurs justes proportions nous échappent ; nous ne pouvons plus comparer leurs diverses nuances ;

leurs petits appendices ; nous ne ſentons plus aſſez les parties de quantité par leſquelles ils ont pu différer ; & nous ne pouvons plus juger avec certitude que de leurs traits les plus frappans & de leurs principaux caracteres.

---

§. V.

Dans les Objets connus. Parties trop voiſines, trop reſſemblantes.

LE voiſinage d'un point avec l'autre, fait diſparoître la diſtance réelle qui les ſépare : leur reſſemblance ne permet pas toujours d'appercevoir ces traits fins qui les diſtinguent ; ainſi, dans la ſuite des couleurs, des ſons, nous pouvons facilement les diſtinguer les uns des autres à une certaine diſtance ; mais s'il falloit juger d'un quart de ton, du demi-

quart d'une nuance, nous n'aurions aucun moyen pour appuyer nos jugemens. Les mêmes difficultés se rencontrent dans les divers degrés & la progression des sentimens de notre ame : à force de croître ou de diminuer, ils se rapprochent, se confondent, & le passage de l'un à l'autre devient imperceptible : ainsi, les sentimens d'estime, de confiance peuvent être portés à un certain degré, où ils commencent à devenir un sentiment d'attachement, d'amitié, d'amour même, sans que notre ame s'en apperçoive & puisse l'affirmer ; l'amour, la haine peuvent diminuer à un point, qu'ils ressemblent si fort à l'indifférence, que nous pourrions nous-mêmes nous y tromper. Toute notre attention ne suffiroit pas pour nous convaincre : de-là ces situations équivoques que l'ame elle-même auroit peine à définir ; souvent elle n'oseroit pas dire si elle aime,

aime, si elle hait; si elle est triste, si elle est joyeuse, si elle est contente ou fâchée, &c.

---

§. VI.

Dans les Objets connus. Points, parties dont l'impression est trop rapide.

Les parties les plus sensibles des corps nous échappent dans tous les objets qui ne font que passer un instant devant nos yeux : les impressions qu'ils font sur nos sens sont si légeres, si peu durables, que nous ne pouvons pas saisir les parties qui composent leurs substances, les nuances qui les colorent, &c. : à plus forte raison, par le retour de ces sortes de sensations, il nous est impossible de connoître les détails des élémens qui les composent, des qualités accidentelles qui les font différer les uns des autres.

Notre ame, sans sortir d'elle-même, pour ce qui regarde son état intérieur, éprouve quelquefois des sentimens aussi vifs, aussi rapides, qui ne lui laissent pas le temps d'y donner une attention sérieuse : ce sont ordinairement des momens d'étonnement, de crainte ou de surprise, dans lesquels elle n'est pas maîtresse d'elle-même : dans l'instant même qu'elle éprouve ces impressions subites, elle ne pourroit pas toujours dire ce qu'elle sent : à plus forte raison, dans le retour de ces sentimens passagers, elle ne trouveroit pas de quoi se rendre compte à elle-même des divers états par où elle a passé avec tant de vîtesse, encore moins de quoi les exposer aux autres. Toutes ces sortes de perceptions si passageres ne doivent donc pas être mises au nombre des moyens qui nous ont été donnés pour étendre nos connoissances & pour avancer dans les Sciences.

§. VII.

Dans les Objets connus. Points ; Parties en trop grand nombre.

DANS le ſpectacle que nous préſente l'Univers, nous ne connoiſſons avec aſſurance que les objets ſur leſquels nous fixons nos regards pendant quelque temps : nous n'avons de tous les autres qu'une idée générale, un ſentiment confus. Pourquoi ? Parce que notre eſprit eſt trop borné pour embraſſer à la fois ce nombre prodigieux d'êtres ſi différens qui viennent frapper nos ſens.

Dans tout ce qui regarde l'intérieur de notre ame, lorſqu'elle eſt aſſaillie par une foule de ſentimens, la difficulté eſt encore plus grande : nous n'avons pas le ſecours des impreſſions extérieures pour fixer notre attention & guider notre eſprit :

l'agitation, le trouble s'emparent de lui ; un ſentiment paroît effacer l'autre, parce qu'il en détourne notre attention : nous ne pouvons ſaiſir avec quelque aſſurance les divers caracteres de ces impreſſions intimes, ni juger des rapports qu'elles ont les unes avec les autres, que lorſque le calme nous eſt rendu ; lorſque nous réfléchiſſons ſucceſſivement ſur tous les états par où notre ame a paſſé, & que nous les avons comparés les uns avec les autres. L'expérience nous apprend tous les jours que nous ne parvenons à cette conviction qui nous attache à la vérité, que lorſque l'ame, maîtreſſe d'elle-même, borne ſes recherches à un petit nombre d'objets ; lorſqu'elle réfléchit ſur les révolutions qu'elle éprouve ſucceſſivement, & qu'elle conſidere avec beaucoup d'attention, & les impreſſions qu'elle reçoit, & les points d'où partent les impreſſions qu'ils nous envoient.

§. VIII.

Toutes ces Bornes s'accordent parfaitement avec la Regle de Vérité.

TOUTES ces aſſertions confirment la regle de vérité que nous avons établie. Elle ne met au nombre des perceptions qui peuvent nous aſſurer de la préſence de la vérité, que celles dont les impreſſions ſont ſi fortes, qu'elles raviſſent notre conſentement malgré nous; celles dont la force augmente à proportion de l'attention que nous y donnons; en un mot, celles auxquelles il eſt impoſſible à l'ame de refuſer ſon conſentement. Or les impreſſions parties de ces objets trop ſubtils ou trop déliés, trop voiſins ou trop éloignés, trop confus ou trop nombreux, ne ſont jamais telles qu'elles puiſſent enlever notre conſentement, malgré nous, & nous

mettre dans l'impuiſſance de leur réſiſter : par conſéquent elles ne peuvent être regardées comme des moyens capables de fonder nos jugemens & d'étendre nos connoiſſances. L'eſprit doit donc négliger toutes ces ſortes d'impreſſions, regarder les objets qu'elles lui préſentent comme étant au-deſſus de ſa portée, & tourner ſon attention ſur ceux qui nous frappent avec toute l'énergie de la vérité, & qui nous convainquent de ſa préſence.

---

§. IX.

Ces Bornes ne ſont point obſtacle à la certitude de nos Connoiſſances.

LES nouveaux Philoſophes ont voulu tirer avantage de ces bornes que nous venons de reconnoître, pour répandre des doutes ſur la ſpiritualité de notre ame, ſur l'exiſtence de Dieu, ſur

toutes les vérités de la Religion & de la Morale ; mais ces bornes, au contraire, nous donnent le plus grand avantage pour montrer & leur mauvaise foi & leur ignorance.

1°. Ces bornes sont exactement les mêmes dans toutes les régions de l'esprit : elles ne font point obstacle à la certitude des connoissances que nous avons de l'existence & des qualités visibles ou même invisibles des corps ; elles ne peuvent donc pas faire obstacle à la certitude des connoissances que nous avons de l'existence & des qualités des esprits, dont nous sentons & les modifications & les opérations.

2°. Ces bornes nous découvrent un nombre de ces vérités fondamentales, que les Philosophes paroissent avoir ignorées. La vue de ces limites, que tous nos efforts ne peuvent reculer, nous fait sentir notre foiblesse & notre dépendance : elle nous apprend

que nous ne sommes rien moins que des astres qui brillent par leur propre clarté; que nous ne voyons qu'à la faveur de lumieres empruntées; que l'Être supérieur qui nous les a départies avec poids & mesure, en est sans doute la cause & le premier principe : elles nous expliquent cette vérité de l'Ecriture, que *Dieu a livré le Monde entier aux recherches de l'homme, & que néanmoins jamais celui-ci ne connoîtra tous ses ouvrages depuis le commencement jusqu'à la fin.* (1).

Ces ténebres, qui nous arrêtent à chaque pas que nous faisons dans l'étude de la vérité, nous servent à rendre raison de l'inutilité des efforts d'un si grand nombre de Philosophes qui veulent juger de tout, parler de tout; de l'obscurité, de la futilité de

(1) Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo quod operatus est Deus ab initio usque ad finem. *Eccles. c. 3, v. 11.*

leurs Ouvrages & des erreurs monstrueuses dans lesquelles leur vaine curiosité les a précipités : elles nous démontrent que la véritable sagesse ne consiste pas à vouloir tout pénétrer ; mais à étudier & approfondir seulement les objets qui nous renvoient la lumiere, & que l'Auteur de notre intelligence a mis à notre portée. La connoissance de ces bornes facilite donc les progrès de nos études, puisqu'elles nous indiquent & les objets qui doivent nous occuper, & ceux que nous devons négliger & abandonner.

3°. Enfin, ces ombres épaisses qui couvrent les objets placés hors des limites que nous venons d'assigner, n'empêchent point la lumiere de frapper dans l'enceinte qu'elles forment : la certitude des connoissances que cette enceinte nous offre, ne dépend point des objets qui échappent à nos regards ; elle n'exige point

de notre part une science infinie; elle est fondée uniquement sur la vivacité des sentimens que nous éprouvons, dans la position où nous sommes, sur la clarté des idées que nous y recevons : sur la perception de la progression, de l'ordre, du concert & de l'accord des vérités qui nous sont présentes. Or le sentiment de ce concert, de cet accord, prend naissance dans les impressions que nous recevons; il est indépendant de celles que nous ne recevons pas. Pour connoître avec une parfaite assurance cette chaîne immense que forment tous les êtres que nous connoissons, est-il donc nécessaire que nous appercevions les rapports de ceux que nous ne connoissons pas? Ne suffit-il pas d'en voir les principaux anneaux? L'Astronomie est-elle donc une science incertaine, parce qu'en nous démontrant le cours, la position & la distance des étoiles &

des planetes qui frappent nos yeux, elle nous laiſſe ignorer le cours, la poſition & les diſtances de celles que leur éloignement de nous rend inviſibles ?

---

§. X.

Ces Bornes, une fois reconnues, ne préjudicient point au bonheur de l'homme.

Quoique très-bornés dans nos connoiſſances, il ne tient qu'à nous de jouir de tous les avantages que nous pouvions attendre de l'Auteur de notre être.

Il eſt vrai que tous les hommes n'ont pas été également favoriſés: les uns ont reçu plus de vivacité; les autres plus de pénétration : ceux-ci plus de fineſſe dans le tact; ceux-là plus de délicateſſe dans le ſentiment, plus de préciſion dans leurs idées:

mais tous les hommes ont reçu une portion de lumieres suffisante pour se garantir de l'erreur, pour s'attacher inviolablement aux vérités qui leur sont montrées. Malgré le nombre de celles qu'ils sont forcés d'ignorer, ils sont tous doués des connoissances nécessaires pour veiller à la conservation de leur être, pour connoître leurs devoirs & les remplir; pour pourvoir à leurs besoins & à leurs plaisirs, pour étendre leurs vues, & arriver à leur fin; le nombre de ceux qui ont su perfectionner leur raison, & se procurer un état de bonheur, suffit pour démontrer que tous ces avantages ne sont point au-dessus de nos forces.

A ces traits, nous devons reconnoître la bonté de l'Être qui nous a donné l'existence. Il n'a pas refusé aux ouvrages de ses mains, le degré d'excellence & de mérite dont il les avoit rendus susceptibles; sa sagesse,

ſa bienfaiſance éclatent autant dans les refus qu'il nous a faits, que dans les faveurs qu'il nous a accordées : nous ne pouvons pas douter que c'eſt ſa main toute-puiſſante, qui a poſé ces bornes qui nous arrêtent : en ôtant à l'homme le pouvoir de s'occuper d'un ſi grand nombre d'objets, de vérités inutiles, de connoiſſances frivoles, il l'a obligé de ſe contenir dans la ſphere de ſon activité, & de s'adonner ſeulement à ces recherches qui pourroient ſervir à ſon bonheur & à celui de la ſociété.

C'eſt ſur-tout dans ces bornes que l'Auteur de la Nature a poſées pour fixer la communication des mouvemens du corps & de l'ame que nous devons reconnoître ſa main bienfaiſante. Si ces bornes étoient une ſuite de la nature de ces deux ſubſtances ou de leur dépendance réciproque, tous les mouvemens qui s'élevent

dans les différentes parties de notre corps produiroient dans notre ame des ſentimens ; & tous les ſentimens qui s'élevent dans notre ame produiroient des mouvemens ſenſibles dans notre corps : or l'expérience de tous les jours démontre le contraire : l'ame n'apperçoit, dans ſon propre corps, que les mouvemens qui nous avertiſſent de ſes beſoins, du dérangement de ſes organes, de la corruption de ſes humeurs. Ceux qui ſont néceſſaires pour les fonctions ordinaires & habituelles de notre corps ne font aucune ſenſation ſur notre eſprit : ainſi, dans l'état de ſanté, nous n'appercevons ni cette fournaiſe ardente que nous portons dans notre cœur, & où nous trouvons le principe de notre vie, ni le méchaniſme des digeſtions, des ſécrétions ſi néceſſaires à notre conſervation, ni la circulation du ſang, ni le développement & l'agitation

des fibres, des mufcles, des nerfs qui nous mettent fi fouvent en action ; ni le cours de ce fluide nerveux, de ces efprits vitaux qui font la premiere caufe de tous nos mouvemens. Si toutes ces révolutions avoient excité dans notre ame des fentimens proportionnés au nombre, à la violence, à la vivacité de ces mouvemens, l'homme toujours occupé de lui-même, n'auroit pas eu le loifir de réfléchir fur les autres objets : de même tous les fentimens de notre ame n'excitent point dans notre corps des mouvemens qui fe faffent fentir, ils auroient partagé notre attention : toujours occupés de l'état de notre ame & de notre corps, nous n'aurions jamais pu connoître parfaitement ni l'un ni l'autre.

Les regles de la communication & des mouvemens du corps à l'ame, & des mouvemens de l'ame au corps ; & les loix de leur dépendance mu-

tuelle ne sont donc pas une suite de la nature de ses mouvemens & de cette dépendance : ils sont l'effet d'une volonté libre & éclairée, qui a su choisir entre les mouvemens de l'une & l'autre substance, ceux qui devoient se perdre & ceux qui devoient se communiquer, arranger & disposer des organes pour porter à l'ame les impressions utiles ; & en établir d'autres, pour intercepter toute correspondance, & empêcher la communication des impressions superflues ou nuisibles, & qui, dans le choix de ces bornes qu'il a placées pour diminuer & restreindre le commerce entre l'ame & le corps, n'a eu en vue que nos propres avantages. Comme dans le corps humain on connoît des émotions dans ses organes qui n'excitent aucun sentiment dans l'ame ; il est possible également qu'il existe dans l'ame certaines dispositions, affec-

tions qui ne soient pas senties. Il se peut donc que le sens intime ne nous fasse pas appercevoir généralement tous les états de notre ame ; mais tous ces états qui sont apperçus ne peuvent l'être que par le sens intime. Voilà quelle est son enceinte : en y ajoutant les limites que nous venons d'indiquer, on aura une parfaite connoissance de l'étendue de sa sphere.



CHAPITRE TROISIEME.

De la force du Sens intime pour opérer notre conviction.

Dans toutes les régions de l'eſprit, le guide qui nous conduit ne nous eſt connu que par les ſentimens qu'il nous inſpire, par les mouvemens qu'il nous communique, par les effets qu'il produit dans nous ; mais cette connoiſſance n'en eſt pas moins certaine : nous ne pouvons douter ni de ſa préſence, ni de ſon action, ni de ſon énergie : on peut voir, dans le quatrieme Paragraphe de notre Introduction, ce que nous avons dit des forces motrices, de leur maniere d'agir ſur notre ame, des divers objets dont elle nous donne

la connoiſſance. Il s'agit ici de donner plus d'étendue à ce que nous avons avancé ſur l'inéluctabilité de leurs impreſſions, & ſur le degré d'aſſurance qu'elles ſont capables d'opérer en nous.

Dans ce premier motif de nos connoiſſances, comme dans tous les autres, nous diſtinguerons trois divers degrés de force avec leſquels ils peuvent agir. Le premier, il le tire de ſon propre fond; le ſecond, il le tire de l'accord de la vérité qu'il nous préſente, avec tous les autres jugemens qu'il nous a fait porter; le troiſieme, il le tire de l'accord & du concours des vérités qu'il dicte, avec les jugemens, que les autres motifs de nos connoiſſances nous ont fait porter. Nous allons expoſer & ſuivre pas à pas ces divers degrés d'accroiſſemens, dans la conviction que le ſens intime eſt capable d'opérer.

ARTICLE PREMIER.

De la force primitive & intrinseque du Sens intime pour opérer notre conviction.

CONFORMÉMENT à notre méthode, nous nous bornerons à raconter des faits notoires, à donner des exemples : nous insisterons uniquement sur les impressions que nous éprouvons, sur les conséquences qu'il est facile d'en tirer ; chacun de nos Lecteurs pourra répéter dans lui-même les expériences que nous avons faites. Le moindre degré d'attention suffira pour en saisir l'accord & l'ensemble.



PARAGRAPHE PREMIER.

Des Forces motrices en général.

Tous les êtres capables d'action ont reçu de la Nature, avec le pouvoir d'agir, des moyens intérieurs ou extérieurs, qui les déterminent à l'action : tout ce qui peut contribuer à perfectionner leur exiſtence, les attire : tout ce qui peut l'altérer, la dégrader, les repouſſe : on obſerve tous les jours ce méchaniſme dans les plantes, dans les animaux, dans les êtres intelligens, avec cette différence que, dans les êtres privés d'intelligence, cette impulſion, ou attraction, n'eſt point ſentie, ni apperçue ; dans les êtres doués ſeulement de quelques degrés d'intelligence, ces mouvemens ſeroient accompagnés d'idées, de ſentimens, dont

ils ne pourroient appercevoir ni les caracteres, ni les causes, ni leurs progressions : dans les êtres qui ont reçu le don de la Raison, comme ils sont capables de réfléchir sur tous les mouvemens qu'ils ressentent, ils peuvent appercevoir leurs divers caracteres, leur énergie, leurs rapports; remonter aux premieres causes d'où ils partent, & découvrir une partie de ces ressorts cachés qui les font agir.

Cependant les êtres raisonnables ne font pas toujours usage de leur raison : souvent ils sont attirés ou repoussés, comme les brutes, par des impressions directes, qui précedent toute espece d'examen. Les esprits les plus réfléchis ne le sont pas toujours : souvent ils s'oublient eux-mêmes, & cedent aux premiers mouvemens qu'ils éprouvent, toutes les fois qu'il s'agit d'éviter un danger imminent, de satisfaire un besoin

pressant ; la Nature semble avoir voulu prévoir leur légereté, & suppléer à leur inconsidération : non-seulement le corps se porte à des mouvemens indélibérés, qui sont la suite de son organisation ; mais l'ame elle-même se laisse entraîner à des actions involontaires ; plus le danger est grand, le besoin urgent ; plus elle souffre de violence ; toute son attention est ravie, sa liberté perdue. Dans ces crises subites que nous éprouvons si souvent, pouvons-nous méconnoître l'empire qu'exerçent sur nous toutes les forces de la Nature, & le pouvoir de tous ces motifs pour nous tirer de notre apathie & nous déterminer à l'action ?



§. II.

La force de ces Motifs vient d'eux-mêmes, & elle eſt indépendante de notre conſentement.

DE ces faits que nous venons d'établir, il ſuit que le pouvoir qu'exercent ſur nous ces motifs, vient d'eux-mêmes, & qu'il n'eſt l'effet ni d'un pacte volontaire, ni d'une diſpoſition paſſagere de notre eſprit. Cette force ſort, d'une part, de la nature de la vérité qui nous frappe; de l'autre, de la nature de notre ame qui eſt frappée : c'eſt un rapport de l'objet avec notre ame, qui détermine le caractere de ces impreſſions : s'il fait ſon bien, il cauſe le mouvement d'attraction; s'il fait ſon mal, il cauſe le mouvement de répulſion : or il n'eſt pas dans notre pouvoir de changer la nature & la qualité

qualité de ce rapport : nous ne pouvons donc pas enlever à tous ces motifs le pouvoir qu'ils ont d'agir ſur nous.

---

§. III.

Leurs premieres impreſſions ſont indépendantes de nos réflexions & de la connoiſſance que nous avons de leurs forces.

La préſence de ces forces motrices ne nous eſt connue que par leurs impreſſions ; leurs impreſſions précedent donc notre connoiſſance ; puiſqu'elles en ſont les cauſes, elles en ſont donc indépendantes : ces forces nous ont été données pour tirer l'ame de ſon repos, & mettre en mouvement ou l'entendement ou la volonté. Elles précedent donc l'acte qu'elles produiſent, le mouvement qu'elles communiquent : elles ſont deſtinées

à élever l'homme à la plus haute certitude. Nos réflexions ſur la marche qu'elles nous font tenir pour y arriver, ſur la route par où elles nous conduiſent, ſuppoſent donc que déja nous avons ſuivi cette marche, que nous avons paſſé pluſieurs fois par cette route. Quelles obſervations pourrions-nous faire dans un pays qui nous ſeroit abſolument inconnu? Voilà pourquoi tant de Philoſophes dociles à la voix de la Raiſon, ſe ſont élevés aux plus hautes connoiſſances, par la ſeule attention qu'ils ont apportée à recueillir les impreſſions de tous ces motifs, ſans avoir jamais tourné leurs réflexions ſur le méchaniſme des forces qui les pouſſoient, & ſur la liaiſon intime & néceſſaire qu'elles ont avec les vérités qu'elles nous dictent.

§. IV.

La persévérance de leurs impressions, leur efficacité, leur énergie dépendent ordinairement de l'attention que l'homme apporte pour les considérer.

SI nous exceptons quelques cas particuliers où les impressions subites de ces forces sont si vives, si puissantes sur nous, qu'elles s'emparent de notre ame, & ravissent toute notre attention malgré nous ; dans tous les autres cas, où nous conservons la liberté de notre esprit, nous n'en sommes frappés qu'à proportion de la maniere dont nous nous présentons pour recevoir leurs impressions. Si, dès les premiers coups, nous portons ailleurs toute notre attention, ces premieres impressions s'effacent & deviennent

nulles : si nous partageons notre attention entre plusieurs objets, leurs forces diminuent à proportion du partage : si, au contraire, nous tournons toute notre attention sur ces impressions, sur les objets qui en sont la cause, elles augmentent : si nous persévérons quelque temps dans notre recueillement & nos réflexions, leurs impressions persévèrent : un degré d'attention occasionne un degré de force dans le motif ; deux degrés d'attention en occasionnent deux, &c.

Par ce moyen, ordinairement l'homme est le maître d'augmenter l'effet de tous ces motifs ou de l'affoiblir, de se soustraire à leurs impressions ou de se laisser convaincre, d'en suspendre ou d'en accélérer l'action : telle est la premiere source de la liberté qui lui est propre, de tout le mérite où il peut s'élever, de tous les écarts dont il est capable. Tous les Philosophes, Théologiens, &c,

conviennent que, dans un état où ſon application ſeroit involontaire, & la meſure de ſon attention forcée, ſoit qu'il faſſe le bien, ſoit qu'il commette le mal, il n'eſt plus capable de mérite ni de démérite, & il n'a plus de liberté.

Ce principe exprime une des vérités fondamentales de la premiere Philoſophie. C'eſt lui qui nous rend raiſon de toutes nos erreurs, de tous nos vices, de toutes nos paſſions & nos égaremens. Il démontre que tous nos doutes, nos folies, nos incertitudes ne peuvent préjudicier à l'imperturbabilité de notre ſcience, ni aux forces de la vérité : il eſt bien étonnant que, pour répondre aux difficultés des Pyrrhoniens, & pour expliquer tous les phénomenes de la nature humaine, on n'ait pas eu plus ſouvent recours à une maxime qui énonce un fait auſſi univerſellement reconnu & auſſi notoire. Ciceron

l'avoit entrevu plusieurs fois; &, pour expliquer ses propres doutes, il n'en a fait aucun usage. Il avoit remarqué que la joie & la douleur augmentoient à proportion de notre attention : comment n'avoit-il pas observé que notre certitude devoit également augmenter ou diminuer, à proportion de l'attention que nous donnions à la présence de la vérité (1)?

---

§. V.

L'Homme peut abuser des impressions de ces forces motrices.

Puisque l'efficacité, l'énergie de l'action de ces motifs dépend de l'attention que l'homme apporte à les

---

(1) Cùm ea quæ præterierunt acri animo & attento intuemur, tunc fit ut ægritudo sequatur, si illa mala sint; lætitia, si bona. *De Fin. lib. 1.*

considérer, il peut donc en abuser dans toutes les occasions où il se trouve le maître de disposer de son attention : tantôt il refuse le degré d'attention nécessaire pour éprouver la force de leurs impressions, pour discerner les objets d'où elles partent, pour appercevoir leur suite & la place qu'elles occupent l'une à l'égard de l'autre ; tantôt il porte toute son attention sur les nuages qui les environnent, sur les difficultés qui les combattent, & les doutes qui s'élevent au-dedans de lui : il trouve par-tout des germes de défiance, des prétextes, des soupçons, des principes d'incertitude qui troublent la Raison ; & quoique, dans les occasions & les momens où il tourne son attention du côté de la vérité, il ne puisse éluder l'action des motifs qui le déterminent malgré lui ; balancé successivement par des motifs tout contraires, il juge, il se

déjuge, & paſſe tout ſon temps dans des alternatives continuelles.

---

§. VI.

Il eſt facile à l'homme de faire un bon uſage de ces Forces.

En donnant à l'homme ces forces attractives, répulſives, la nature lui en a rendu le bon uſage très-facile. Pour en ſentir tout l'effet & goûter l'aſſurance qu'elles doivent nous procurer, il ne s'agit que de les laiſſer agir, de ſe préſenter à tous les coups qu'elles frappent, d'écarter les obſtacles qui pourroient affoiblir ou arrêter leurs impreſſions : doit-il en coûter beaucoup pour conſidérer ce qui ſe paſſe dans notre ame, pour écouter la voix qui nous parle, ou l'inſtinct qui nous pouſſe, pour reconnoître les caracteres qui diſtinguent cette

voix, cet inſtinct, pour réfléchir ſur les rapports qu'ils nous font & les objets qu'ils nous préſentent ? C'eſt par ces moyens ſi faciles, que l'homme arrive au plus haut degré de la ſcience ; & c'eſt en réfléchiſſant ſur les précautions qu'il a priſes, ſur le ſentier qu'il a ſuivi, s'il a l'eſprit juſte & le tact ſûr, qu'il approfondit & pénetre juſques dans les premiers fondemens, qu'il ſait eſtimer & priſer le fonds inépuiſable de toutes ces ſources où il puiſe ſes connoiſſances : c'eſt dans ces ſortes d'eſprits que nous devons conſidérer l'action de tous ces motifs, lorſque nous voulons connoître l'énergie & l'étendue de toutes ces forces.



§. VII.

Le Sens intime présente ces caracteres communs à toutes les forces motrices.

LE ſens intime eſt un des premiers mobiles qui agiſſent ſur notre ame : c'eſt lui qui nous fait connoître la vérité de ſes diverſes ſituations. Sa force directe eſt analogue avec celle de tous les autres motifs généraux de nos connoiſſances. Il tire de lui-même l'empire qu'il exerce ſur nous : ſon pouvoir ne dépend point de notre volonté ; il prévient toutes nos réflexions : ſes premieres impreſſions ſouvent raviſſent notre conſentement, & ne laiſſent pas le temps à la moindre délibération : il nous perſuade, il nous convainc ; il nous fait regarder tout examen comme inutile, dès les premiers mouvemens qu'il excite : c'eſt

ce qu'il eſt facile de remarquer, ſur-tout dans les grands ſentimens, dans les tranſports d'une joie vive, dans les élancemens d'une douleur accablante. Ces mouvemens s'élevent dans notre ame, & nous perſuadent auſſi de ſon état, malgré nous, & indépendamment de nos réflexions.

Quoique le ſens intime ſoit la plus puiſſante de ces forces & la plus difficile à éluder, ſous ces impreſſions l'homme eſt capable d'abſtraction, de diſtraction : ſi ſon attention eſt éloignée, partagée, ſon action eſt affoiblie, ſes impreſſions nulles ou preſque nulles ; ſi, au contraire, l'attention eſt réunie, concentrée ſur ſes impreſſions, elles augmentent à proportion, & ſa force devient irréſiſtible, tandis que l'attention ſera ſoutenue, &c.

Si ces réflexions ſe portent ſur la ſuite, la progreſſion & l'enſemble des ſentimens que le ſens intime

excite en nous, nous pénétrons jusqu'aux premiers ressorts de ce motif, & nous ne pouvons plus douter de l'infaillible union de ces rapports avec les vérités qu'ils nous montrent.

---

§. VIII.

Caracteres particuliers du Sens intime.

CE premier mobile agit d'autant plus facilement, plus fortement sur nous, que son objet étant l'ame elle-même, elle n'a point à sortir hors d'elle pour chercher des images factices & se remplir d'objets étrangers : elle n'a à redouter ni un génie intermédiaire qui puisse la tromper, ni des organes séduisans, des ressorts contrefaits & postiches, qui puissent lui donner le change : le sentiment, l'objet senti ou apperçu, sont l'ame elle-même : un sentiment aussi immédiat a toute la force & la certitude

d'une viſion qui ſeroit intuitive : il eſt abſolument impoſſible que l'ame ne ſente pas la douleur, qu'elle n'éprouve pas la joie dont elle a le ſentiment, & qu'elle n'exiſte pas, lorſqu'elle s'occupe elle-même & de ſon exiſtence & de ſes manieres d'exiſter.

---

§. IX.

La conviction que le Sens intime opere, étoit néceſſaire à l'homme.

SANS cette conviction que le ſens intime opere, l'homme ne pourroit mettre aucun ordre, ni dans les ſentimens qu'il a de lui-même, ni dans les connoiſſances qu'il a des êtres diſtingués de lui : ſur ce premier des motifs donnés à l'homme, porte la certitude de tous les autres : c'eſt par lui que nous ſommes avertis de la

préſence, des caractères & de la force de leurs impreſſions ; en ſorte que ſi vous ſuppoſez ce motif incertain & chancelant, vous ébranlez toutes les connoiſſances humaines, vous renverſez la diſtance immenſe qui ſépare le doute de la ſcience, la folie d'avec la raiſon ; & vous mettez au même niveau & le plus ſage & le plus inſenſé des hommes.

La néceſſité de cette conviction eſt telle, que la Providence n'a pas voulu abandonner à notre prudence l'uſage des moyens auſſi indiſpenſables pour la conſervation & la perfection de notre être : elle s'eſt chargée elle-même de nous contraindre & de nous forcer à ſuivre ce guide qu'elle nous a donné : ſi elle nous a laiſſé la liberté de nous en écarter de temps en temps, c'eſt dans ces circonſtances où le beſoin, le danger ne ſont pas preſſans, & où nous avons le temps & la facilité de corriger notre erreur.

§. X.

Cette conviction étoit nécessaire à la Société.

CETTE conviction est si nécessaire à la Société, que, sans elle, elle ne pourroit pas subsister. Il ne regne des désordres dans le monde, que parce que plusieurs de ses membres s'écartent à tout moment des principes de la Raison : si vous jetez des doutes sur le premier fondement de toutes nos connoissances, il n'y a plus de principes, plus de regles qu'on soit obligé de suivre. Il n'y a plus de distinction certaine entre le bien & le mal, plus de vices ni de vertus, plus d'autorité pour réprimer le crime; plus de récompense pour le mérite. Ce monde rentre dans son premiers chaos; & la compagnie des hommes sera plus à craindre que celle des bêtes féroces.

S'il ſubſiſte encore quelques liens qui nous uniſſent les uns aux autres ; s'il eſt encore quelques devoirs qu'on ſe faſſe un honneur de remplir, c'eſt parce que l'Auteur de la Nature a donné à tous ces motifs la force qu'ils exercent ſur nous, indépendamment de nous, & qu'il nous a mis dans l'impuiſſance de nous ſouſtraire toujours à leur conduite : l'univers entier n'a été tranquille & bien ordonné, qu'à proportion que la voix de la Raiſon, qui nous parle par tous ces motifs, a été reſpectée ; en ſorte que ſi l'homme venoit à cet excès de malice, où il ceſſe de l'écouter & de la ſuivre, le bien ſeul de l'humanité exigeroit qu'on l'obligeât à s'y ſoumettre & à agir en conformité avec ce qu'elle nous preſcrit.



§. XI.

Cette conviction est universellement avouée & reconnue.

LA force que nous attribuons ici au sens intime, s'étend universellement sur tous les esprits; la conviction qu'elle y produit est générale chez toutes les Nations, dans tous les lieux, dans tous les temps; son empire a toujours été le même: ceux qui connoissent ce que c'est que le sens intime, comme ceux qui l'ignorent, & qui n'ont jamais réfléchi, y sont également soumis; il a toujours servi de regle & de fondement à tous ceux qui ont voulu connoître ou exposer aux autres l'état de leur ame, & de moyen à tous ceux qui ont voulu prendre connoissance & juger des vérités qu'il leur découvre.

Cette conviction que le ſens intime opere eſt ſi ſolidement fondée, que les plus extravagans Pyrrhoniens n'ont jamais oſé révoquer en doute ſon témoignage : ils doutoient ſi l'encre étoit noire, ſi la neige étoit blanche ; mais ils n'oſoient pas dire qu'ils doutoient ſi l'encre leur paroiſſoit noire, ſi la neige leur paroiſſoit blanche : ils doutoient s'il exiſtoit un bâton, ſi quelqu'un leur avoit porté des coups : mais ils avouoient qu'ils ne pouvoient pas douter s'ils ſentoient de la douleur. Ils doutoient ſi le cercle étoit rond, ſi le triangle avoit trois angles ; mais, ſelon eux-mêmes, ils ne pouvoient pas douter qu'ils avoient l'idée d'un rond, d'un quarré, d'un triangle ; & dans tous les principes généraux qu'ils avançoient pour établir le doute univerſel, ils étoient forcés d'admettre une exception en faveur des propoſitions qui n'expri-

moient que les rapports du ſens intime.

Cette conviction eſt ſi ancienne & ſi généralement reconnue, qu'il y auroit de la folie de vouloir entreprendre de changer là-deſſus l'opinion, les jugemens & la conduite des hommes. Perſonne n'a jamais oſé tenter de leur perſuader que le témoignage du ſens intime devoit être ſuſpect. Tous les efforts que les incrédules, les impies pourroient faire à cet égard, ſeroient regardés par tout le genre humain comme le comble de l'extravagance & de l'abſurdité.

Telle eſt la force que le ſens intime exerce ſur nous, & qu'il tire de lui-même : voyons à préſent celle qu'il emprunte des autres vérités, avec leſquelles nous pouvons le rapprocher & le comparer.

ARTICLE SECOND.

De la force qu'ajoute à celle du Sens intime, l'accord de la Vérité qu'il présente, avec les autres Jugemens qu'il nous a fait porter.

L'AUTEUR de la Nature a donné à l'homme des moyens surabondans de se persuader, de se convaincre de plus en plus des vérités qui sont à sa portée. Dans tous les genres de ses connoissances, il a mille ressources pour s'assurer du bon usage qu'il fait de sa Raison : de quelque côté qu'il se tourne, il trouve des points d'appuis solides sur lesquels il peut se reposer, & qui lui servent à se confirmer lui-même dans ses senti-

mens, & à convaincre les autres de la ſageſſe de ſes jugemens.

Le ſens intime eſt celui de tous les motifs de nos connoiſſances qui a le moins beſoin de ſes ſecours étrangers : cependant il a les mêmes avantages que toutes les autres forces motrices, comme nous allons voir dans les Paragraphes ſuivans.

PARAGRAPHE PREMIER.

Deux Vérités qu'on rapproche, peuvent s'éclairer & s'appuyer l'une & l'autre.

LES vérités à notre portée ont entr'elles un ſi grand nombre de rapports, qu'elles ſe font connoître les unes par les autres. La premiere nous en indique une ſeconde ; les deux enſemble nous approchent d'une troiſieme : dès que leurs liaiſons, leur correſpondance ſont connues,

elles servent de preuves mutuelles les unes aux autres.

On exigeoit autrefois que la vérité probante fût plus certaine, plus notoire que la vérité à prouver : il étoit défendu de procéder du moins connu au plus connu. Mais ces précautions ne sont point nécessaires : pour s'appuier les unes les autres, il suffit qu'elles aient une force égale : nous ne pouvons pas partir de ce qui nous est absolument inconnu ; mais ce qui nous est le moins connu, en commençant notre examen, devient souvent le plus connu : par l'attention que nous y donnons, il fait sur nous une impression égale, ou une impression plus vive ; par cela seul il ajoute à notre certitude : notre ame ainsi ébranlée par le second motif, l'action du premier se déploie de nouveau, & ces deux forces réunies & dirigées du même côté, produisent un plus grand effet.

Voilà ce que l'expérience de tous les jours apprend à tous ceux qui réfléchiſſent, & qui font de leur Raiſon un uſage régulier & légitime.

---

§. II.

Dans la comparaiſon de la Vérité avec l'Erreur, l'oppoſition des deux ſe tourne en preuve, & ajoute une nouvelle certitude à la premiere.

LA vérité & l'erreur ne peuvent jamais s'accorder, s'unir, s'appuyer l'une & l'autre : au contraire, elles ſe combattent, elles ſe font obſtacle toutes les deux. Il regne entre elles une contradiction qui fait qu'elles s'entre-détruiſent ; & comme il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas, l'ame ne peut pas s'attacher à l'une ſans s'éloigner de l'au-

tre; affirmer, adopter l'une, ce feroit nier & rejeter l'autre. Tandis qu'elle ne faifira pas les caracteres qui diftinguent la vérité de l'erreur, elle fe trouvera inquiete & vivra dans des alternatives continuelles : mais auffi-tôt que la vérité fe fera montrée, & que l'erreur aura été reconnue, l'oppofition de la premiere avec la feconde devient un nouveau moyen de conviction : la thefe devient d'autant plus certaine, qu'elle condamne & combat une objection évidemment fauffe : & c'eft principalement en étudiant tous les principes de cette oppofition entre l'erreur & la vérité qu'on éprouve toutes les forces de celle-ci, & qu'on la voit triompher.



§. III.

§. III.

Dans la comparaifon d'une Vérité avec une autre Vérité, leur concert, leur accord augmente notre conviction.

Si dans les diverfes connoiffances que nous comparons les unes avec les autres, au lieu de fentir la moindre diffonnance, nous appercevons un accord parfait ; c'eft une nouvelle preuve que tous les objets préfens à notre efprit nous offrent un enfemble de vérités qui fe foutiennent. En portant notre attention fur les rapports mutuels fur lefquels ce concert eft fondé, il s'éleve dans notre ame une foule de fentimens qui s'étaient, qui s'appuient & qui donnent à notre Science une nouvelle confiftance. Toutes ces forces réunies agiffent dans la même direction, &

nous pouſſent du même côté ; l'impreſſion qu'elles nous font, en devient plus vive & plus puiſſante, C'eſt cet avantage que nous tirons de ces comparaiſons, qui nous anime dans nos recherches, & qui nous en fait d'autant plus aimer le travail, que nous y trouvons toujours plus de lumieres, plus d'aſſurance.

---

§. I V.

Plus les comparaiſons ſont étendues, plus notre certitude devient inébranlable.

PLUS l'eſprit augmente ſes connoiſſances, & multiplie ſes comparaiſons ; plus il approche de la perfection de la Science. Chaque comparaiſon fournit un nouveau rapport ; chaque rapport excite un nouveau ſentiment ; de tous ces ſentimens que l'eſprit éprouve, & dont

il contemple l'enfemble, il réfulte de nouvelles impreffions qui fe réuniffent à nos premieres découvertes: ils augmentent la force, ils multiplient l'action du premier motif qui nous avoit mis en mouvement. C'eft dans la facilité d'appercevoir, & de parcourir tous ces rapports, d'en faifir l'enfemble que confifte tout le méchanifme du raifonnement, & que nous trouvons les moyens de nous élever au plus haut degré de la Science.

---

§. V.

Sans fortir de la fphère du Sens intime, il eft facile d'étendre fes comparaifons & d'ajouter à fa force premiere.

Nous l'avons déja dit: la Nature a établi un ordre entre l'univerfalité de tous les êtres, de toutes les ma-

nieres d'être : de cet ordre il résulte des rapports d'opposition, de conformité, de ressemblance, de progression, de suite & de dépendance, &c. Le même ordre se remarque dans toutes les diverses régions de l'esprit ; & les divers objets qui s'y présentent sont classés & ordonnés entre eux dans les unes comme dans les autres : il est donc facile, sans sortir de la sphere du sens intime, d'appercevoir entre les divers états de l'ame, la chaîne qui lie les différens sentimens qu'elle éprouve, & de reconnoître dans la chaîne de ses affections, la place que doit occuper celle qu'elle examine, & sur laquelle elle veut réfléchir ; l'esprit peut dont établir entre ces diverses situations, le même nombre de comparaisons, de rapprochemens ; en retirer le même avantage ; ajouter à la force primitive de ce motif de nouveaux ressorts, & en tirer le

même degré de conviction que dans toutes les autres régions. Pour démontrer la vérité de cette affertion, il fuffira de donner ici quelques exemples de cette maniere de procéder.

---

§. VI.

Premier Exemple.

J'EXISTE. Un fentiment habituel de cette vérité produit chez moi la plus forte conviction, la certitude la plus inébranlable : je n'avois pas befoin d'autres moyens pour m'affermir dans ce jugement. Mais la Nature à été prodigue à cet égard, & elle me fournit une multitude de moyens furabondans pour me fixer dans cette croyance. Je peux faire abftraction de ce fentiment habituel, &, fi je veux recourir au raifonnement, je trouverai dans moi-même une foule de

preuves qui ajouteront à ma conviction de nouveaux degrés. Alors je puis dire, comme Descartes, non-seulement *je pense;* mais j'agis, je veux, je réfléchis, je doute, je juge, j'examine, &c. Or chacune de ces actions ne peut se trouver que dans un être qui existe. L'action suppose nécessairement l'existence, donc j'existe : tout ce que je fais, tout ce que je sens, tout ce que j'apperçois, tout ce que je suis, me confirme dans le sentiment de mon existence : cet accord de mes raisonnemens avec le sentiment habituel que j'éprouve lui donne un nouveau poids, & écarte tous les doutes qui pourroient s'élever dans mon ame contre la vérité du témoignage du sens intime.



§. VII.

Second Exemple.

JE RAISONNE. Ce jugement que le ſens intime me dicte, équivaut à ces deux jugemens : j'agis ; & le caractere propre de l'action que je fais, eſt un raiſonnement : l'une & l'autre vérité me ſont auſſi parfaitement connues que mon exiſtence : elles ſont dictées par un ſeul & même ſentiment ; mais ſi je veux faire abſtraction de ce premier ſentiment, & raiſonner ſur l'état préſent de mon ame, je n'ai qu'à comparer mon action préſente avec celles qui l'ont précédée & qui peuvent la ſuivre, & me dire à moi-même : Mon eſprit s'occupe de tels & tels objets : je les ai comparés les uns avec les autres ; je les ai unis : je

fuis actuellement occupé du rapport qu'ont enfemble les jugemens que j'en ai portés : je cherche ceux qui font renfermés dans les autres ; je vois la conféquence qui les lie enfemble ; je l'affirme : de cette nouvelle découverte vont fuivre encore plufieurs vérités que je cherchois, & que je commence à appercevoir : l'acte que je fais actuellement eft donc un raifonnement. Une foule de fentimens qui fe fuivent, fe réuniffent pour me convaincre de la vérité du premier rapport que m'avoit fait le fens intime : c'eft lui-même qui prend différentes formes pour réitérer & multiplier fon témoignage. Cet accord dans les faits nombreux qu'il me rappele, lui donne un nouveau poids, & ne me permet plus aucune inquiétude fur le premier jugement qu'il m'avoit fait porter.

§. VIII.

Troisieme Exemple.

J'AI *un ſentiment d'eſtime.* Ce jugement affirme & l'exiſtence & la nature d'un ſentiment particulier que j'éprouve. C'eſt le ſens moral qui me l'inſpire pour le mérite & la vertu; mais c'eſt le ſentiment de moi-même qui m'inſtruit de ſa préſence & des divers caracteres qui le diſtinguent. Ce motif ſuffit bien pour me convaincre du jugement que je porte ſur l'état de mon ame : mais ſi je voulois chercher de nouvelles conſidérations pour augmenter ma certitude, je n'aurois qu'à comparer ce ſentiment avec tous ceux que j'éprouve à l'occaſion du mérite, & dire : Le ſentiment qui m'occupe n'eſt point un ſentiment de mépris; il en eſt

tout l'opposé : il n'est point un sentiment d'indifférence; il me fait sortir de cet état ; il est au-dessus de la considération & de l'intérêt ; il est cependant au-dessous du respect, de la vénération, de l'attachement, de l'amitié : le retour de tous ces sentimens de moi-même rappele à mon esprit les divers traits qui les caractérisent : rapprochés du sentiment de l'estime, ils font sortir plus sensiblement ceux qui sont propres à ce dernier : j'apperçois tout-à-coup la place qu'il doit occuper dans la série des divers sentimens que mon ame éprouve, les divers degrés par lesquels les autres sentimens se rapprochent ou s'éloignent, les distances différentes par où l'estime s'éleve ou s'abaisse au-dessous de mes autres affections : de ces divers degrés partent autant d'impressions qui se joignent au premier sentiment que j'avois éprouvé, & qui augmentent ma conviction.

§. IX.

Quatrieme Exemple.

JE *ſens un penchant violent.* Soit qu'il vienne de la Nature, ſoit que je l'aie contracté par une ſuite de mes habitudes, le ſentiment de moi-même ne me permet pas d'en douter; mais ſi je voulois m'aſſurer de plus en plus de cet état de mon ame, & connoître la violence de ce penchant, je n'aurois qu'à rentrer une ſeconde fois dans moi-même, comparer le goût, la joie, la facilité avec leſquelles j'en produis tous les actes, avec le dégoût, l'averſion, la triſteſſe, la répugnance que je ſens, en produiſant tous les actes qui lui ſont oppoſés : je pourrois encore me rappeler l'agitation, l'inquiétude, les deſirs, les vœux continuels qui précedent les actes où ce penchant me porte, avec la joie, la

douceur, le contentement, le plaiſir que j'éprouve lorſque mon penchant eſt ſatisfait. Je trouve dans toutes ces ſituations de mon ame autant de nouveaux témoignages que le ſens intime rend à la force, à la violence de mon penchant; & de toutes ces impreſſions réunies, il réſulte une conviction proportionnée au nombre de ces impreſſions, & à l'attention que j'apporte pour les conſidérer.

Nous pourrions donner bien d'autres exemples : mais ceux-ci ſuffiront pour connoître la marche de la Raiſon, lorſqu'elle veut augmenter les effets du motif qui l'inſtruit, & porter la certitude où elle peut aller, ſans ſortir de ſa ſphere.

Nous trouverons les mêmes reſſources pour augmenter la force du ſens intime, dans la comparaiſon des vérités qu'il nous montre, avec les jugemens que les autres motifs de nos connoiſſances nous ont fait porter.

ARTICLE TROISIEME.

De la force qu'ajoute au Sens intime, l'accord de la Verité qu'il nous montre, avec les Jugemens que les autres motifs de nos connoiſſances nous ont fait porter.

MALGRÉ cette force impérieuſe que nous venons de remarquer dans le ſentiment de nous-mêmes, ſi ſa voix ſe trouvoit en oppoſition avec les mouvemens de notre conſcience, les lumieres de l'évidence, la force de nos ſenſations ou des ſenſations de nos ſemblables, nous aurions bien des moyens de ſuſpendre ou de refuſer notre conſentement : mais cette oppoſition n'eſt point à craindre : ce

qui ajoute à notre certitude, c'eſt l'accord qu'il eſt facile de remarquer entre tous les ſentimens que le ſens intime nous dicte & toutes les vérités que nous découvrent les autres motifs de nos connoiſſances. Par cet accord, tout prétexte de doute nous eſt enlevé; toutes nos autres connoiſſances nous ramenent vers lui; & notre eſprit ne peut pas ſe ſouſtraire à la force de ſes impreſſions. On en ſera convaincu par les principes que nous allons établir, & les exemples que nous allons donner.

PARAGRAPHE PREMIER.

Quelque région que la Raiſon parcoure, elle peut trouver dans les autres un nombre de moyens pour augmenter ſa conviction.

LA prérogative de l'homme ſur les êtres privés de raiſon ne conſiſte pas

ſeulement à pouvoir réfléchir ſur ce qui ſe paſſe dans lui-même, & ſur les rapports qu'ont entre eux les états paſſifs & actifs de ſon ame : il a de plus le pouvoir & la facilité d'appercevoir les objets hors de lui, & de ſaiſir, non-ſeulement les rapports qu'ils ont entre eux, mais encore les rapports qu'ils ont avec les idées, les ſentimens, les affections de ſon ame. Sa raiſon trouve, dans ce nombre prodigieux de relations, autant de moyens pour étendre ſes connoiſſances, pour les comparer, les appuyer les unes ſur les autres, & pour augmenter ſa conviction.

Si chacune de ſes connoiſſances n'avoit été fondée que ſur un ſentiment iſolé, ſur une ſeule idée, en perdant de vue cette idée, ce ſentiment, il auroit été privé de ſes connoiſſances. Si ſes jugemens n'avoient porté que ſur un ſeul rapport, la moindre objection l'auroit fait chan-

celer, bientôt il auroit perdu le fil de ses connoissances, sans pouvoir le retrouver : l'Auteur de la Nature a pourvu à tous ces besoins ; & comme il a donné à l'homme un nombre d'alimens différens pour soutenir sa foiblesse, & réparer les forces de son corps ; il lui a ménagé aussi mille ressources pour prévenir la légereté de son esprit, attirer son attention, & le mettre à portée de se nourrir de la vérité : de quelque côté qu'il tourne ses regards, il voit autour de lui un nombre de bases solides sur lesquelles il peut s'appuyer : tous les objets qu'il rencontre peuvent le rapprocher de ses premieres connoissances, dissiper les nuages qui s'élevent de temps en temps, & le confirmer dans les premiers jugemens qu'il a portés.



§. II.

La Raiſon trouve toutes ces reſſources dans la Région du Sens intime.

LE ſens intime n'a pour objet direct que les diverſes ſituations & actions de l'ame : mais toutes ces ſituations ont des rapports avec preſque tous les êtres diſtingués de nous. Ceux-ci ſont ou la cauſe, ou l'occaſion, ou les objets de nos idées, de nos ſentimens : nous n'éprouverions pas une ſi grande variété dans nos affections, ſi nous n'étions pas en commerce avec eux, & s'ils n'avoient pas d'action ſur nous. Ce commerce eſt ſi intime, ces liaiſons ſi ordinaires, que ſouvent nous ne pouvons pas ſéparer leur action d'avec nos ſentimens, en exprimant ce que nous dicte le ſentiment de nous-mêmes; nous affirmons, par un même acte, l'effet & les im-

preſſions des objets qui agiſſent ſur nous. De-là viennent ces jugemens du ſens intime, qu'on appele *mixtes*, par leſquels nous jugeons tout-à-la-fois, & ce qui ſe paſſe dans nous, & ce qui ſe paſſe hors de nous: tels ſont ces jugemens : *J'exiſte à Paris : Je vois la lumiere du ſoleil : Je touche une figure ronde : J'ai une douleur à la tête, &c.* Ces rapports ſi fréquens du ſens intime avec nos ſenſations, nos idées, &c., nous donnent la facilité de rapprocher les uns des autres pour les comparer & en tirer de nouvelles preuves de ce que nous ſentons au-dedans de nous, & pour ajouter encore à la conviction qu'opere en nous le ſens intime.



§. III.

Premier Exemple.

J'EXISTE. Je trouve dans moi une foule de sentimens intérieurs qui me le persuadent. Ce jugement paroît n'avoir aucun rapport aux objets séparés de mon ame : mon existence en effet n'en dépend point : je peux exister sans eux ; ils peuvent exister sans moi : mais ces objets séparés, éloignés de moi, agissant sur mon corps & par ses organes, changent l'état de mon ame : il est impossible qu'ils agissent sur ce qui n'existe point. Ainsi, chaque impression que je reçois me fournit une nouvelle preuve de mon existence : tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je touche, tout ce que je sens hors de moi, sont autant de nouveaux poids qui m'entraînent &

de nouveaux argumens qui me confirment dans le jugement que le ſens intime m'avoit d'abord fait porter ſur mon exiſtence.

Comme la plupart des hommes ſont bien plus occupés des objets ſenſibles & extérieurs, que de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de leur ame, c'eſt par cette ſuite d'impreſſions qu'ils reçoivent du dehors, que ſe forme dans eux le ſentiment habituel de leur exiſtence, qui leur eſt toujours préſent: mais, dans ceux qui réfléchiſſent ſur eux-mêmes, & qui obſervent, c'eſt de l'examen actuel de toutes ces preuves réunies, que naît en eux le ſentiment le plus vif & le jugement le plus certain qu'ils puiſſent porter ſur leur exiſtence.



§. IV.

Second Exemple.

Je raiſonne. J'ai déja trouvé, dans la ſuite des opérations de mon ame, une multitude de preuves qui ne me permettent pas de douter que cette faculté exiſte en moi : mais, en jetant les yeux ſur ce qui ſe paſſe hors de mon ame, je peux ajouter infiniment à la force de tous ces motifs, & dire ; Je raiſonne & j'entends raiſonner les autres ; ils m'entendent eux-mêmes : je les ſuis dans leurs diſcours, & ils me ſuivent : la vérité ſe préſente à eux par la même voie & ſous le même point de vue : leur maniere de procéder eſt la mienne : ils me communiquent leurs lumieres, & je leur communique les miennes : je ſens, & dans eux, & dans moi, tout l'avantage que l'on peut retirer du

raiſonnement pour découvrir la vérité : tous ceux qui me connoiſſent, peuvent dépoſer en faveur de ce don précieux que j'ai reçu de la Nature, comme je peux témoigner en leur faveur : ils laiſſent, dans leurs Ouvrages, des preuves éternelles de la juſteſſe de leurs idées, de la préciſion de leurs jugemens, comme je laiſſe dans les miens des monumens ineffaçables de l'accord & du concert de mes ſentimens, de mes raiſonnemens avec les leurs : ils dépoſeront dans tous les ſiecles en faveur de l'état de ma Raiſon, comme je rendrai, dans tous les ſiecles, témoignage à l'étendue de leur ſcience. Que pourroit-on ajouter à l'impreſſion que doit faire ſur mon eſprit la réunion de tous ces motifs & la force de tous ces témoignages ?



§. V.

Troisieme Exemple.

MON *ame est dans la douleur.* C'est malgré moi que j'éprouve un sentiment si contraire à mon bonheur. Puis-je être incertain de cet état de mon ame, quand ce sentiment attire sur lui toute mon attention? Mais je peux ajouter encore à cette malheureuse conviction : Si je jete les yeux sur ce qui se présente autour de moi, je vois la main qui m'a porté le coup : j'apperçois l'instrument qui m'a blessé, & qui reste encore dans la plaie que j'ai reçue. Mon corps est déchiré; le sang ruisséle de tous côtés : un feu cruel commence à s'alumer dans mes veines : il m'avertit du danger qui menace mes jours; si la blessure n'est pas pansée suivant les regles, n'est-ce pas de la réunion

de ces circonſtances apperçues enſemble, que naît dans mon ame, & une ſi vive douleur, & une ſi forte conviction de mon malheureux état?

---

§. V I.

Quatrieme Exemple.

J'*AI un penchant violent pour le plaiſir.* Je lis dans mon cœur ce goût, cet attrait qui me porte vers lui; mais ſi je jete mes regards hors de moi, j'y trouverai des preuves encore plus fortes de cette dangereuſe diſpoſition de mon cœur: je raſſemble autour de moi tous les objets qui peuvent enflammer mes deſirs: j'écarte de ma perſonne tout ce qui pourroit les éteindre: hors ce ſeul attrait, tout m'eſt amer, tout m'eſt inſipide; je ne reſpire que pour tout ce qui peut ſatisfaire ce penchant;

penchant : je néglige mes devoirs ; j'oublie mes amis, je brave leurs reproches, je méprise leurs sages conseils : je perds mon crédit & mon honneur ; je ruine ma fortune : je me vois au bord du plus affreux précipice, & j'y cours, emporté par la fougue aveugle de mes passions. Après ces réflexions, puis-je m'empêcher de reconnoître en moi le penchant le plus violent, la passion la plus effrénée ? C'est à cet excès que l'Auteur de la Nature a donné à l'homme une foule de moyens pour se connoître lui-même, & se retirer de l'affreux état dont tant de témoins lui montrent le désordre & le danger.

---

§. VII.

Cinquieme Exemple.

LE sentiment de la nouveauté de mon être, de son ignorance, de sa

foiblesse, de ses besoins, me persuade qu'il existe un Être supérieur au mien, de qui j'ai reçu, & je reçois encore, outre l'existence, les moyens de la conserver & d'en jouir. Quand j'existerois seul, je trouverois dans moi-même de quoi me convaincre de cette vérité : l'homme ne peut la révoquer en doute, que lorsqu'il ne se connoît pas lui-même : mais si je veux m'affermir dans ce premier jugement que la Nature seule me fait porter, toutes les autres régions de l'esprit vont m'offrir des preuves encore plus frappantes de l'existence de l'Être suprême. Le sens moral me prescrit mes devoirs ; & ces devoirs supposent une loi, un législateur qui punit le crime & récompense la vertu. Le témoignage de tous mes sens me fait connoître l'existence de mon corps & de tous ceux qui m'environnent. L'ordre constant de la Nature, la beauté de cet Univers, &

tous ces êtres qui le composent, qui le décorent, m'obligent de remonter à une premiere cause qui l'a produit & le conserve. La révélation de mes semblables m'assure du consentement universel de tous les hommes, de tous les siecles, qui ont toujours adoré un premier Être. L'Histoire Naturelle, l'Histoire Civile, l'Histoire Religieuse, l'Histoire de la Philosophie & des Philosophes, l'Histoire même de l'Impiété, me fournissent mille traits pour me convaincre : la Révélation de Dieu met le comble à ma certitude, & me persuaderoit seule, par l'éclat qu'elle répand sur toutes les vérités de la Raison. Chaque Philosophe a mis en œuvre séparément toutes ces preuves ; mais ici nous insistons principalement sur l'accord & le concert de toutes ces forces réunies pour abattre l'incrédulité, pour confondre notre orgueil, & nous contraindre

d'offrir nos hommages & de nous attacher à cette ſource de tous les biens que nous avons reçus, & que nous pouvons eſpérer. Que pourroit-on demander de plus pour opérer la plus parfaite conviction ?

---

§. VIII.

Par quel méchaniſme toutes ces forces réunies augmentent notre conviction.

SI tous ces motifs étoient en oppoſition, les impreſſions des uns affoibliroient ou détruiroient abſolument les impreſſions des autres : mais ici ces forces ont une même direction ; elles tombent ſur le même point ; elles pouſſent toutes vers le même but : leur impreſſion doit donc augmenter à proportion de la maſſe, de la vélocité, du nombre des agens qui nous frappent ; & leur effet doit répondre exactement aux degrés d'éner-

gie de chacun d'eux pris séparément. C'est par la réunion de tous ces motifs que nous voyons un si grand nombre de principes du sens commun, de maximes de la Raison, qui sont reconnues de tout le genre humain. On regarderoit comme des fous, des insensés, ceux qui oseroient en contester la vérité : par conséquent toutes les vérités qui sont appuyées sur un nombre égal de motifs également puissans, devroient être aussi généralement respectées de tous les hommes. La Providence leur a ménagé toutes ces ressources pour se mettre à l'abri des prestiges, pour les empêcher de tomber dans le doute, ou pour les en retirer, lorsqu'ils ont eu la foiblesse ou la mal-adresse d'y tomber, ainsi que nous le verrons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'origine de nos Doutes, & des causes de nos Erreurs dans les matieres du Sens intime.

IL en est de ceux qui s'adonnent à la recherche de la vérité, comme de cette foule de curieux qui assistent à un spectacle : les décorations, l'orchestre, le jeu des Acteurs, les beaux endroits de la piece frappent également les yeux & les oreilles de tous les Spectateurs : de cette uniformité d'impressions, il en devroit résulter une uniformité dans les opinions ; & cependant souvent on auroit peine à trouver deux personnes qui s'accordent dans leurs jugemens. Pourquoi ? Les uns sont accourus au Théatre,

passionnés pour l'Auteur, & déterminés, avant de connoître le mérite de la Piece, à la faire valoir par leurs applaudissemens ; les autres, prévenus par la cabale, y sont entrés, décidés à siffler les Acteurs : ceux-ci, occupés à porter leurs regards sur les personnes qui garnissent les coulisses & les loges, daignent à peine jeter de temps en temps un coup-d'œil sur le Théatre, & néanmoins ils veulent juger de la valeur de toutes les scenes. Parmi les connoisseurs les plus éclairés & les plus attentifs, les uns s'arrêtent aux endroits foibles qu'ils ont apperçus, & insistent sur les plus légers défauts, pour décrier la Piece entiere : les autres, au contraire, ne s'occupent que des beautés qui les ont frappés, & les font valoir, pour mettre ce spectacle au-dessus de tous ceux qu'ils ont vus. La prévention des uns, l'inconsidération des autres, l'illusion

dans ces derniers, font les caufes ordinaires des difputes, des conteftations, des differtations qui s'élevent fur le mérite des Acteurs & du Poëte. Voilà, en abrégé, l'hiftoire de tous les doutes, de toutes les conteftations des Philofophes, & l'origine de leurs erreurs.

Les bornes de l'efprit humain, fon ignorance, fa foibleffe, fes vices, fa légereté, fes préjugés le difpofent de loin à ces fortes d'écarts: mais les caufes qui influent immédiatement dans ces égaremens, ces refforts fecrets qui le font vaciller, cette force qui l'attache à l'erreur, qui l'engage à l'étendre & à la propager, font les mêmes que celles que nous venons de remarquer.

Nous n'avons à parler ici que des doutes, des erreurs où l'on peut tomber dans la fphere du fens intime : on a prétendu que ces phénomenes étoient inconnus dans cette

premiere région de l'esprit. C'est qu'on n'en connoissoit pas encore la juste étendue : nous sommes obligés de porter la possibilité du doute plus loin que les sceptiques : & malheureusement nous sommes en état d'en donner une infinité d'exemples. Ils sont plus fréquens encore dans ce pays que dans tous les autres.

Les uns se trompent dans la région du sens intime, en jugeant, sans avoir reçu aucune impression de lui, & par des motifs qui lui sont absolument étrangers : *Prévention.*

Les autres se trompent sous ces impressions mêmes, mais pour n'y pas donner une attention suffisante : *Inconsidération.*

Les derniers, enfin, tombent dans l'erreur, & s'y attachent en jugeant avec lui, mais contre lui-même, contre ce qu'il nous dicte, & faisant servir les propres forces de la vérité pour se précipiter dans l'erreur. *Illusion.*

C'eſt à ces trois ſources que nous rapportons les cauſes générales de nos doutes & de nos erreurs dans toutes les régions de l'eſprit, & ſpécialement dans celle du ſens intime.



ARTICLE PREMIER.

Premiere Caufe générale de nos Doutes & de nos Erreurs. On juge des divers états de l'Ame, fans avoir reçu aucune impreffion du Sens intime.

Nous allons voir, dans ce premier Article, l'ame prévenue, fortie même des bornes de la Raifon, méprifer dans la région qu'elle parcourt le guide chargé de la conduire, recourir à des moyens étrangers pour étendre fon erreur. Dans cette pofition, une téméraire curiofité s'empare d'elle; fans guide, fans lumieres, elle erre d'objets en objets;

elle saisit les plus légers rapports ; elle suit les moindres lueurs ; elle porte des jugemens d'autant plus faux, qu'ils sont toujours dictés par les préjugés de son esprit, & par la corruption de son cœur. C'est à ses passions qu'on doit imputer ses écarts, & non à la Raison qui les condamne, & qui lui fournit les moyens de s'en préserver. Pendant que son ame est sous leur joug, elle fait jouer toute sorte de ressorts, pour se tromper elle-même & pour séduire les autres. Suivons ses intrigues, & nous en chercherons ensuite le remede.

PARAGRAPHE PREMIER.

Premiere Cause de nos Erreurs.

La Prévention nous fait sortir des bornes même de la Raison.

POUR se conserver dans les sentiers de la vérité, il faudroit n'écouter que sa voix, & ne connoître point d'autres intérêts que les siens; mais un esprit prévenu n'écoute que les intérêts de ses passions; il n'adopte que les principes qui leur sont favorables, ils servent de regles pour se tromper soi-même & pour séduire les autres. Pour faire valoir ses faux préjugés, il trouve, dans son imagination, des pures possibilités qu'il affirme comme des faits notoires, de simples suppositions qu'il change en theses; & l'aveuglement est tel qu'il sort à tout moment des bornes mêmes de

la Raiſon, & qu'il débite des extravagances ſans prendre aucun ſoin de leur donner même une apparence de vérité : c'eſt ce qu'on peut remarquer, ſur-tout dans les Ouvrages de ceux des nouveaux Philoſophes qui veulent détruire la Religion.

Exemple tiré du Livre de la Nature.

L'Auteur commence ſa phyſique des eſprits, par ces paradoxes : « Les » eſprits ont exiſté dès l'inſtant de » la Création dans les germes orga- » niques humains : la préexiſtence » des germes peut être regardée » comme un fait. L'homme parfait » n'a rien qui n'ait été dans l'ho- » moncule germe auſſi complet » dans ſa petite perſonnalité que » ſous une forme plus grande. Le » germe humain eſt tout l'homme » en petit ; c'eſt-à-dire, l'eſprit & » le corps : l'eſprit uni au germe ne » ſent, ne penſe, ni ne veut ; il n'a

» pas même la conſcience intime » de ſon exiſtence ; dès la concep- » tion du *fœtus*, l'eſprit eſt ſorti de » l'inaction ſtupide où l'infeconda- » tion du germe le retenoit. La » ſubſtance intelligente ſuit unifor- » mément, dans ſes opérations, les » progrès du cerveau (1) ».

Quand tous ces faits ſeroient poſſibles, peut-on les affirmer ? Nous ne pouvons connoître la réalité de l'exiſtence des eſprits & des corps que par les impreſſions qu'ils nous font, ou qu'ils ont faites ſur nos ſemblables. La Raiſon n'a point d'autre motif pour en juger ; or ces prétendus *germes*, *ces homoncules germes*, encore moins les eſprits qu'on prétend leur être unis, n'ont jamais fait aucune impreſſion ſur aucun être vivant : pourquoi donc aſſurer

(1) De la Nature, troiſieme édit. tome 1, part. 4, chap. 2, p. 254.

qu'ils exiſtent dès le commencement de la Création, & que leur exiſtence eſt un fait ? L'exiſtence des germes paroît appuyée ſur les animalcules, qu'à la faveur du microſcope, quelques curieux ont apperçus dans des liqueurs ſpermatiques : mais qu'eſt-ce que l'exiſtence de ces animalcules a de commun avec l'exiſtence des germes depuis la Création, avec l'union des eſprits à ces germes, depuis l'exiſtence du Monde ? Pour me perſuader cette union des eſprits de toute éternité, on demande quel rôle ſingulier on leur feroit jouer, ſi on les ſuppoſoit errans depuis tant de ſiecles, toujours aux aguets pour épier le moment où la Nature leur auroit préparé un étui pour ſe loger. On nie leur exiſtence ; on n'eſt donc pas obligé de leur donner un rôle à jouer ? Ce ne ſont pas des raiſons auſſi foibles qui ont fait haſarder de pareilles extravagances ;

c'eſt le parti qu'on a pris de jeter des doutes ſur l'exiſtence de Dieu, de ne pas reconnoître ſon action, ſa providence ſur les créatures, & d'attribuer tout à la matiere, à une nature aveugle : on affecte de parler ici de création, & l'on ne reconnoît point de Créateur ; on parle de l'exiſtence des eſprits, & on ne connoît point de ſubſtance immatérielle. Dans le même endroit où l'Auteur veut bien s'aſſujétir à diſtinguer dans ſon langage l'ame d'avec le corps, après s'être demandé ſi la ſubſtance en qui réſide la faculté de penſer eſt matérielle ou immatérielle, il répond : « Qu'on n'a rien de particulier « à dire ſur cette queſtion qui devient » tous les jours plus obſcure, par la » raiſon qu'on l'a liée avec la Reli- » gion, quoiqu'elle ſemble lui être » étrangere ; qu'il ſe contente de » diſtinguer ſon eſprit de ſon corps, » ſans s'inquiéter de ce que les au-

» tres font à cet égard (1) ». Peut-on pouſſer l'aveuglement & la prévention plus loin ? Cette queſtion, ſur la ſpiritualité de l'ame, n'eſt-elle donc pas bien plus intéreſſante & plus aiſée à réſoudre que toutes celles qu'il a faites ſur la préexiſtence des germes & des eſprits depuis la Création ? Voilà les ſuppoſitions inſenſées que la prévention met en œuvre pour venir à ſes fins.

---

§. II.

Seconde Source d'Erreurs.

La Prévention abandonne le Guide que la Nature lui avoit donné, pour ſuivre des impreſſions étrangeres.

Si, dans la région qu'il parcourt, l'eſprit conſultoit le guide chargé

---

(1) *Ibid.* ch. 5, p. 265.

de le conduire, il s'arrêteroit toujours aux endroits où il se trouveroit abandonné de son conducteur, & ne donneroit jamais dans aucun écart. Cette seule réflexion suffit pour éviter mille erreurs dans lesquelles la passion veut nous entraîner; mais au milieu des préjugés qui regnent, la haine & le mépris qu'on a conçus pour la vertu, pour la Religion qui en est le véritable fondement, nous font trouver des motifs puissans qui se substituent à la voix de la Nature & au cri de la Raison. Ce sont ces Ministres injustes, ces Tyrans odieux qu'on consulte pour avancer les plus grandes absurdités. Le même Auteur va nous en fournir des exemples.

Exemple.

« *L'esprit uni au corps, n'agit que*
» *par son invention. De toutes les opé-*
» *rations de mon esprit qui me sont*

» *connues, je n'en puis assigner aucune*
» *où je n'apperçoive l'influence du corps*
» *plus ou moins immédiate. L'esprit ne*
» *se sent pas lui-même*, & ne *se sent*
» *exister que par le ministere du corps*
» *auquel il est uni : notre ame n'a le*
» *sentiment de son activité que par les*
» *desirs & les aversions qu'y excitent*
» *les objets extérieurs. La dépendance*
» *où l'ame est de son corps est aussi*
» *grande qu'elle puisse être ; il faut que*
» *le sentiment de ses modifications lui*
» *vienne de l'organique de son corps* (1) ». Nous ne dédaignons pas réfuter des faits aussi faux : ils ne peuvent être connus que par le sens intime. Est-ce donc lui qu'on a consulté ? Il nous dicte tout le contraire : 1°. La connoissance que nous avons de notre esprit & de notre corps ne nous montre point que ni le corps puisse agir sur l'esprit, ni l'esprit sur le

(1) *Ibid.* chap. 3, p. 257 & 258.

corps, ni l'un concourir, intervenir dans les opérations de l'autre. Nous ne pouvons pas douter de la correſpondance de la liaiſon des opérations de l'un avec les opérations de l'autre; mais cette correſpondance n'a point ſa ſource dans la nature des deux ſubſtances; elle eſt fondée uniquement ſur des loix établies par une puiſſance qui leur eſt étrangere & ſupérieure.

2°. Le ſentiment de nous-mêmes nous apprend encore que ſi l'eſprit eſt dépendant du corps, le corps l'eſt encore plus de l'eſprit. Si les mouvemens du corps influent quelquefois dans les ſentimens de l'ame, l'ame influe d'une maniere bien plus ſenſible dans les mouvemens du corps : l'eſprit ne ſe ſent point exiſter par l'exiſtence du corps, mais au contraire l'exiſtence du corps ne nous eſt connue que par la ſenſibilité de l'eſprit : tous les actes volontaires & libres, dont le corps eſt

l'instrument, trouvent leurs principes dans la volonté de l'ame, & jamais les volitions de l'ame ne sont une suite nécessaire des mouvemens du corps, &c. Pour avancer le contraire, il faut que la passion nous ait fait oublier ce que nous sommes, & nous fasse supposer que, comme notre ame faisoit partie du germe préexistant, elle fait encore aujourd'hui une partie de notre corps.

---

§. III.

Troisieme Source d'Erreur.

La Prévention donne le change, & nous fait prendre un objet pour un autre.

UN des moyens les plus ordinaires pour opérer l'erreur, c'est de mêler & de confondre un objet avec l'autre, sous prétexte de quelqu'affinité, de quelque dépendance : la préven-

tion fait un ufage fréquent de ce moyen, foit pour s'aveugler elle-même, foit pour féduire les autres : elle nous promet de nous conduire à un terme ; mais elle s'égare & nous mene à un autre. Elle nous préfente un objet, elle en fubftitue un autre à fa place, & elle fe flate qu'au moyen des voiles qu'elle jete deffus, nous ferons dans l'impoffibilité d'en appercevoir la différence. Le même Auteur va nous en fournir encore un exemple.

Exemple tiré du même Ouvrage.

L'Auteur annonce qu'il va expliquer l'origine & la variété de nos fenfations, la nature de l'entendement & de fes idées, leur fimplicité, compofition & décompofition ; leur liaifon, la nature du jugement & des connoiffances intuitives. Le fentiment de nous-mêmes ne nous dicte rien fur la plupart de ces objets ; il

y substitue l'anatomie, & nous donne le systême intellectuel, non pas vu dans l'entendement dans lequel seul il réside, mais vu dans l'appareil du cerveau où il est impossible qu'il ait jamais existé. « L'Anatomie, » dit-il, vient à propos nous prêter » son flambeau, & nous éclairer » dans une route si obscure, mar- » quée par tant de faux pas : elle » nous montre dans les ventricules » du cerveau & à la moële alongée, » de petits corps globuleux, oli- » vaires, cannelés, grainés, guil- » lochés, &c. Ces protubérances » sont des réunions de fibres, qui » forment des pelotes, paquets & » faisceaux différemment organisés... » Voilà le fond matériel de nos pen- » sées..... L'ame veut, & ce sont les » sens qui la décident à vouloir. Voilà » dans l'intérieur du cerveau, trois » plans de fibres bien établis ; sa- » voir, un plan de fibres sensitives ;

» un

» un plan de fibres intellectuelles,
» & le troisieme de fibres volitives,
» auxquelles répondent les trois fa-
» cultés de l'ame, la sensibilité,
» l'entendement & la volonté. Tout
» cela me fait soupçonner qu'une
» fibre sensitive, une fibre intel-
» lectuelle, & une fibre volitive,
» toutes ces trois de l'ordre cor-
» respondant de chaque plan, pour-
» roient bien être entr'elles dans
» une proportion harmonique, en-
» sorte que la fibre intellectuelle
» seroit montée ou accordée à l'oc-
» tave de la quinte, ou à la dou-
» zieme de la fibre sensitive, & la
» fibre volitive à la double octave
» de la tierce, ou à la dix-septieme
» de la même fibre sensitive.....
» Nous avons dans le cerveau trois
» fibres, dont une seule agitée, agite
» ses correspondantes; d'où vient
» que dans l'ame une sensation en-
» gendre une idée & une volition;...

» & admettant cette analogie har-
» monique, n'en concevra-t-on pas
» mieux l'enchaînement des ſenſa-
» tions, idées & volitions ?... Une idée
» ſimple eſt le réſultat du mouvement
» d'un ſeul ſyſtême de fibres.... Une
» idée compoſée de deux autres, eſt
» le fruit de l'ébranlement de deux
» ſyſtêmes de fibres : elle réſulte
» toujours des vibrations d'autant
» de faiſceaux fibreux, qu'il y entre
» d'idées compoſantes : plus on mé-
» ditera ce point, plus il ſera clair &
» vraiſemblable...... Quand l'eſprit
» juge, je ne vois dans le cerveau
» que deux mouvemens de fibres,
» & deux réſiſtances, puis le rap-
» port de deux réſiſtances égal à
» celui des deux impulſions. Le juge-
» ment dans le cerveau n'eſt ni les
» deux mouvemens, ni les deux ré-
» ſiſtances : je ſoupçonne qu'il eſt
» le rapport des deux réſiſtances
» égal aux deux mouvemens : en

» effet, si le cerveau jugeoit, ce seroit
» par le rapport des deux résistances
» des fibres qu'il jugeroit celui des
» deux mouvemens. Dans l'esprit,
» le jugement ou la perception des
» rapports des deux idées ne sera
» donc que le rapport de ces deux
» réactions sur les deux idées. Cela
» paroît fort vraisemblable ; mais
» percevoir ce rapport de ces deux
» idées, c'est juger. Donc l'esprit
» juge en réagissant sur ses deux
» idées selon leur rapport. Ce rap-
» port est-il immédiat, l'esprit le
» sent immédiatement ; ce qu'on
» nomme intuition, une perception,
» une connoissance intuitive, le fon-
» dement de l'évidence, le plus haut
» degré de la certitude (1) ».

Un seul mot suffit encore pour renverser ce pitoyable systême. Nous

(1) De la Nature, part. 4, chap. 11 & suiv.

ne pourrions connoître les états divers de notre ame que par le sentiment de nous-mêmes ; & avec ce moyen , il nous est encore impossible de pénétrer sa maniere d'agir, sa maniere de sentir, l'origine de ses idées , de ses sensations , &c. Or le sentiment de nous-mêmes ne nous a jamais rien rapporté ni de l'existence de tous ces ordres de fibres, ni de leur usage : les Anatomistes eux mêmes nient leur existence. Et quand elles existeroient , personne n'a jamais pu appercevoir ni leur ébranlement , ni leur correspondance harmonique , ni leur action, leur réaction : toutes ces conjectures sont hasardées : ces soupçons ne tombent que sur de pures occasions extérieures de nos pensées ; peuvent-ils nous en démontrer l'origine, la liaison ? Et quelles lumieres peuvent répandre sur l'activité de notre esprit des suppositions aussi gratuites , qui

ne méritent pas même qu'on y faſſe aucune attention ? Qu'on ſe rappele que l'Inventeur de ce ſyſtême, doute & veut nous faire douter, ſi l'eſprit eſt une ſubſtance diſtinguée du corps; alors on ſentira l'intérêt qu'il a de nous montrer un ſyſtême intellectuel dans le cerveau, & d'expliquer toutes les opérations de notre eſprit par l'action & la réaction de nos organes. Il a ſuivi ici la marche ordinaire aux Pyrrhoniens..... Le tableau anatomique qu'il préſente étoit bien capable d'attirer toute l'attention des curieux, de la détourner de tout ce que nous dicte le ſentiment de nous-mêmes, de nous laiſſer dans ces momens en proie à tous les doutes, & de nous diſpoſer à admettre l'erreur qu'il vouloit nous faire adopter.



§. IV.

Quatrieme Source d'Erreur.

La Prévention, la Passion, changent & dénaturent les notions véritables des choses.

LA certitude de nos connoissances dépend principalement des notions exactes des êtres & des manieres d'être, dont nous avons l'idée ou le sentiment. Si elles sont fausses, équivoques, tous nos raisonnemens le sont également. C'est encore là la source de tous ces nuages qui couvrent la Philosophie, & qui rendent si incertaine toute la métaphysique de l'esprit.

La prévention trouve des ressources inébranlables dans ces petits moyens d'autant plus efficaces, qu'on n'est pas accoutumé à les bien exa-

miner, & qu'on s'en rapporte assez ordinairement aux diverses significations qu'il a plu à nos maîtres ou à ceux qui nous ont précédé, d'attacher aux différentes expressions qui sont en usage : c'est par cette ignorance, ou cet artifice que s'accréditent ordinairement les opinions les plus fausses & les systêmes les plus absurdes : on pourroit en donner mille exemples tirés des Ouvrages de l'ancienne & de la nouvelle Philosophie. Nous nous bornerons à deux ou trois que nous fournit le Livre de l'Esprit.

Exemple.

L'esprit, si on le considere comme l'effet de la faculté de penser, n'est que l'assemblage des pensées d'un homme...... Il peut se subdiviser, dans chaque homme, en autant de parties que cet homme a d'idées (1).

(1) Discours sur l'Esprit, tome 1, p. 1 & 5.

Toutes ces définitions sont fausses, louches, obscures, &c.; jamais l'esprit n'a été considéré comme l'effet de la faculté de penser ; il a toujours été regardé & pris pour la faculté de penser : il est vrai qu'on peut juger de cette faculté de penser par ses effets, l'esprit étant la faculté de penser en tant qu'elle pense avec lumiere, avec chaleur, avec force, avec ordre ; les pensées différentes qu'on nous présente d'un Auteur nous font connoître la lumiere, la chaleur, la précision, l'ordre avec lequel il a pensé & jugé. Elles nous mettent en état de connoître les traits propres qui ont caractérisé son esprit, les objets dont il s'est occupé: mais ces pensées elles-mêmes ne sont point l'esprit qui en a été la cause productrice. Il est extravagant de dire que cet esprit peut se subdiviser en autant de parties qu'il a eu de pensées. L'Auteur vouloit faire dispa-

roître le principe qui pense : il le confond avec ses effets ; il le multiplie, il le divise en autant de parties qu'il a eu d'idées ; une idée isolée pouvoit-elle nous donner la moindre connoissance de l'esprit qui l'a reçue, ou qui l'a formée ? Nous ferons connoître l'intérêt qu'il avoit de dénaturer ainsi la véritable notion de l'esprit.

Second Exemple.

« L'esprit regardé comme la faculté de penser, n'est autre chose » que la sensibilité physique & la » mémoire, ou, pour parler plus » exactement, la sensibilité seule. » En effet, la mémoire ne peut être » qu'un des organes de la sensibilité » physique..... Nous avons en nous » deux facultés, ou, si j'ose le » dire, deux puissances passives, » dont l'existence est généralement » & distinctement reconnue ; la sen-

» ſibilité & la mémoire : je les re-
» garde comme des cauſes productri-
» ces de nos idées : elles nous ſont
» communes avec les animaux ; ſans
» une certaine organiſation, la ſen-
» ſibilité & la mémoire ne ſeroient
» que des facultés ſtériles : c'eſt
» dans la capacité d'appercevoir les
» convenances & les diſconvenances
» qu'ont entr'eux les objets, que con-
» ſiſtent toutes les opérations de l'eſ-
» prit (1), & cette capacité n'eſt que
» la ſenſibilité phyſique : tout ſe ré-
» duit donc à ſentir ».

La ſenſibilité phyſique n'exiſta jamais, parce qu'aucun de nos ſens n'eſt capable de ſentir, ainſi que nous l'avons déja montré ; ils peuvent être ſeulement l'occaſion de quelques ſentimens qui s'élevent dans notre ame, & qui nous font connoître l'exiſtence & les qualités des

(1) De l'Eſprit, tome 1, p. 2, 8 & 9.

corps ; mais ils ne font pas même l'occafion des fentimens que nous avons de nous-mêmes : font-ce mes fens qui, dans le moment préfent, me font connoître les erreurs que je releve, les fentimens de mépris & d'indignation qu'excitent en moi des affertions auffi révoltantes & des notions auffi contraires à la vérité ?

Tous les principes de la Raifon fe réuniffent pour nous faire fentir l'abfurdité de ces définitions. *Quoi, deux puiffances purement paffives* font deux puiffances productrices ? Elles ne peuvent qu'être mues, & elles produifent toutes mes idées, toutes mes opérations, toutes mes volitions ? Je ne fuis donc moi-même qu'un être purement paffif ? *Sans une certaine organifation elles feroient ftériles.* Mais fi elles font purement paffives, elles font néceffairement ftériles ; & quelle organifation pourroit donc féconder des facultés par

elles-mêmes incapables d'action ? Notre esprit est-il donc jamais plus actif, plus fécond, que lorsqu'il s'éleve au-dessus de tous les êtres sensibles, & qu'il se dérobe à leurs impressions ? Lorsque rentré dans lui-même, il s'occupe de son état, de ses sentimens, de ses propres opérations ; sentimens, opérations, invisibles, impalpables, qu'aucun organe physique ne peut atteindre, & dont il ne peut nous rappeler ni les caracteres, ni l'existence : sentimens, opérations, qui peuvent bien exciter quelque commotion dans nos sens, mais qui ne peuvent être l'effet d'une commotion dont ils sont eux-mêmes la cause ou l'occasion.

La sensibilité dans nos organes, n'est que le pouvoir d'être ébranlés ; & cet ébranlement de nos nerfs, de nos fibres, suffit-il pour opérer seulement une perception, c'est-à-dire la vue de la convenance, ou de la

disconvenance de nos idées? Au reste, les opérations de l'esprit sont-elles bornées à cette perception? La vue de ces convenances ravit notre consentement, s'attache notre esprit: il court de convenances en convenances pour découvrir de nouvelles vérités; il délibere, il choisit, il veut, il commande, il manifeste ses pensées, ses propres actions se font sentir à son ame; mais ses sentimens, quoiqu'intérieurs, ne sont pas eux-mêmes les actions qui les excitent. N'y a-t-il pas de la folie de dire que tout ce que l'esprit peut faire, c'est de sentir par ses organes matériels & physiques?

Troisieme Exemple.

« La science n'est que le souvenir » ou des faits, ou des idées d'au» trui: l'esprit distingué de la science » est donc un assemblage d'idées » neuves quelconques. Cette défini-

» tion de l'esprit est juste : elle est
» même très-instructive pour un
» Philosophe ; mais elle ne peut être
» généralement adoptée : il faut
» au public une définition qui le
» mette à portée de comparer les
» différens esprits entre eux, &
» de juger de leur force & de leur
» étendue : qui donneroit au public
» une liste exacte des idées de cet
» homme ? Et comment distinguer
» en lui la science & l'esprit (1) » ?

Si la science n'étoit que le souvenir ou des faits ou des idées d'autrui, le souvenir de nos propres pensées, de nos propres jugemens, de nos raisonnemens ne seroit donc pas la science ? Nous n'aurions donc qu'à étudier les idées & les bons mots d'autrui : c'est la méthode qu'a suivie cet Auteur : son Livre est farci d'anecdotes, de citations tirées des

(1) *Ibid.* pag. 51.

Romans, de l'Hiſtoire de la Chine, des geſtes des Maures d'Afrique, des Sauvages, &c. Ici, pour nous faire comprendre ce que c'eſt que la ſcience, il cite des réflexions d'un Maître de Danſe, des Actrices, *des Coquettes parfaites :* « Qui peut, *dit-il*, » aſſurer, lorſqu'on conſulte nos bons » Romans, que, dans les geſtes, la » parure & les diſcours étudiés d'une » Coquette parfaite, il n'entre pas » autant de combinaiſons & d'idées » qu'en exige la découverte de quel- » que ſyſtême du monde, & qu'en » des genres très-différens la *Le* » *Couvreur* n'ait eu autant d'eſprit » qu'Ariſtote & Solon (1) » ? C'eſt dans ces réflexions que cet Auteur a puiſé ſa définition de l'eſprit & de la ſcience. Il s'eſt véritablement peint lui-même ; & dans tout ſon Ouvrage nous ne trouvons que des

(1) Page 53.

idées empruntées qu'il a raſſemblées ſans ſuite, ſans ordre, ſans force, ſans raiſonnemens, ſans aucune exactitude dans ſon plan, où l'on n'y trouve que des écarts monſtrueux, & des intentions perverſes d'éteindre la Religion, & d'introduire dans nos mœurs la plus grande corruption ; il n'a pas pris la peine de diſſimuler quel étoit ſon deſſein : dès la ſeconde page du Tome Ier, il ne trouve que *dans la différence du phyſique de l'homme & des animaux, la cauſe de l'infériorité de ce qu'on appele l'ame des animaux.* Plus loin, il s'explique ainſi : « Peut-être me deman-
» dera-t-on ſi ces deux facultés de
» l'ame (la ſenſibilité & la mé-
» moire) ſont des modifications d'une
» ſubſtance ſpirituelle ou matérielle.
» Cette queſtion autrefois agitée par
» les Philoſophes, & renouvellée de
» nos jours, n'entre point dans le
» plan de mon Ouvrage. Ce que

» j'ai à dire de l'esprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces deux hypotheses. J'observerai seulement, à ce sujet, que si l'Eglise n'eût pas fixé notre croyance sur ce point, & qu'on dût, par les seules lumieres de la Raison, s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration ..... Il en seroit de ce problême comme d'une infinité d'autres, qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (1) ».

Ainsi, dans un Traité de l'Esprit, il n'entre point d'examiner ce qu'il est. Quoique la Religion ait fixé là-dessus notre croyance, on peut également supposer que l'esprit est une

(1) *Ibid.* pag. 6 & 7.

ſubſtance ſpirituelle ou matérielle. Il n'eſt point démontré que la matiere ne puiſſe pas produire nos idées, nos jugemens ; que la penſée, quoiqu'unique & indiviſible, ne peut pas exiſter dans pluſieurs ſubſtances diſtinguées, dans une multitude de petites maſſes diverſes, dans toutes les parties de nos organes ; la Raiſon, le ſens intime ont-ils dicté ces abſurdités? Elles ont paru à l'Auteur ſi révoltantes, qu'il n'a pas oſé les affirmer ; mais il a défiguré toutes les notions que la Nature nous donne elle-même de l'eſprit, de la ſcience & de toutes leurs opérations.



§. V.

Cinquieme Source d'Erreur.

La Prévention entraîne l'homme dans des contradictions, & l'oblige de recourir aux mensonges les plus grossiers.

LA vérité seule peut nous faire marcher droit, & nous contenir toujours sur la même ligne : mais, pour s'abandonner constamment aux seules impressions de la vérité, nous l'avons déja dit dans la Préface de notre Discours préliminaire ; il faut être exempt de tous ces mouvemens qui portent le trouble dans notre ame ; & détaché de tous ces intérêts qui sont opposés à ceux de la vérité : si nous sommes prévenus contre elle ; si nous nous laissons conduire par des forces qui lui sont ennemies, il n'y a plus de sûreté pour nous : à cha-

que pas que nous faisons, nous tombons dans l'erreur, & toute erreur nous met en contradiction avec la vérité : pour couvrir nos écarts, nous nous trouvons forcés de recourir à des subterfuges, de nier ce que nous avons avancé, d'affirmer ce que nous venions de nier, de parler contre notre conscience & d'employer le mensonge : d'ailleurs l'intérêt de nos passions varie sans cesse, & nos goûts, nos pensées, nos jugemens en suivent toutes les nuances, & varient avec lui. Voilà la source de ces caracteres changeans, inconstans, qui, d'un jour à l'autre, ne sont plus les mêmes, & soutiennent des sentimens tout opposés.

Dans les ames droites, l'inconsidération peut leur faire admettre une erreur ; mais elle est entourée de mille vérités qui la réfutent, la condamnent ; on voit bien qu'elle n'est que l'effet d'une distraction,

en quelque ſorte, elle fuit, elle diſparoît; mais la prévention adopte des principes faux au préjudice des regles fondamentales; on ne voit, dans ſes Ouvrages, que quelques vérités éparſes, offuſquées, étouffées par mille erreurs; ces vérités ne ſont plus apperçues; l'erreur ſe préſente ſeule & opere la ſéduction. Voilà les moyens que la prévention emploie pour s'aveugler elle-même, & en impoſer aux autres.

Premier Exemple.

Tous les Ouvrages compoſés pour décrier la Raiſon, la Religion, la Foi, les Mœurs, l'autorité, préſentent ces caracteres: il n'eſt pas difficile de les réfuter par eux-mêmes. Chacune de leurs pages fournit des armes pour les combattre: ils ſont en contradiction, non-ſeulement avec les principes de la Raiſon ou du bon ſens, avec les meilleurs Auteurs,

avec les autres Sectaires, mais avec les partisans de leur système, avec eux-mêmes. L'incohérence de leurs principes ne permet pas même à ceux qui les ont forgés, qui les ont adoptés, de s'y attacher : de-là deux phénomenes ordinaires & inévitables, dont nous sommes nous-mêmes les témoins, & qui étendent prodigieusement le regne de l'erreur. Le premier consiste en ce qu'aucune Secte ni religieuse, ni philosophique, n'a pu trouver un lien assez fort pour fixer le jugement & s'attacher le cœur de ses disciples : ils se séparent, ils se divisent à l'infini, ils se déchirent, se combattent les uns les autres, & donnent dans tous les écarts possibles. Le second phénomene consiste en ce qu'aucun Sectaire, après avoir secoué le joug de la Raison, de la Religion, de l'Autorité, n'a pu encore trouver un frein pour fixer son

propre jugement, & se conserver lui-même dans sa premiere croyance. Il vit dans le trouble & le doute; s'il n'a pas le courage de revenir aux principes qu'il a abandonnés, il finit ordinairement par ne rien croire : il en est de lui comme de tous ces séditieux qui commencent par se plaindre d'un abus de l'autorité, & qui finissent par lever l'étendard de la révolte.

Second Exemple.

Les deux Auteurs, que nous venons de citer, nous fournissent mille exemples de cette incohérence de principes, de ces contradictions que nous reprochons à tous ceux qui raisonnent par prévention. Quelles absurdités, quels mensonges dans ces assertions de J. B. Robinet ! *L'esprit uni au corps n'agit que par son intervention : de toutes les opérations qui me sont connues, je n'en puis assigner au-*

cune où je n'apperçoive l'influence du corps ; les sentimens des modifications de l'ame ne lui viennent que de l'organique de son corps, (1) &c. Remarquez qu'ici il parle de l'esprit uni au corps, & qu'il ne veut pas reconnoître de substance distinguée de la matiere.

L'Auteur du Livre de l'Esprit a copié tous ces paradoxes : mais son Ouvrage, plus inconséquent encore, nous offre bien plus d'argumens pour prouver la déraison ; il annonce, dans son Epigraphe, qu'il va examiner quelle est la nature de l'esprit : *Unde animi constat natura videndum ?* Et lorsqu'il se demande si l'esprit est une substance matérielle ou immatérielle, il répond que *cette question n'entre pas dans son plan*, &c..... Les titres de son chapitre seuls prouvent ses égaremens,

(1) Discours III, ch. 7, de la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

mens (1), & le peu d'attention qu'il donne au ſujet que ſon titre annonce. Il n'eſt occupé que de cette morale commune à toutes les Nations, même les plus dépravées, que du bien que le public doit trouver dans l'indulgence pour les penchans les plus déréglés, & dans la licence effrénée qu'il accorde à toutes les paſſions. Au reſte, il avoue lui-même qu'il ne peut répondre que de la pureté & de la droiture de ſes intentions; qu'il a trop ſouvent trouvé mauvais le ſoir, ce qu'il avoit cru bon le matin. Il prétend n'avoir cherché que le vrai. Si je m'en ſuis écarté, dit-il, je trouverai dans mes erreurs mêmes des motifs de conſolations. *Les hommes ne peuvent, en quelque genre que ce ſoit, arriver à quelque choſe de raiſonnable, qu'après avoir, en ce même*

(1) *Ibid.* chap. 8. Que l'on devient ſtupide; dès qu'on ceſſe d'être paſſionné, &c.

genre, épuisé toutes les sotises imaginables. Mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens. J'aurai marqué l'écueil par mon naufrage (1). Voilà une nouvelle regle de vérité que la prévention voudroit nous faire adopter.

---

§. VI.

Sixieme Source d'Erreur.

Pour accréditer ses paradoxes, la Prévention prend un ton d'autorité.

LA prévention emploie un autre moyen pour établir ses paradoxes, & il lui réussit auprès du public ignorant : plus ses dogmes sont absurdes, plus elle affecte un air impérieux, & elle prend un ton de commandement. C'est à ces dehors imposans

---

(1) Discours sur l'Esprit. Préface, page 3 & suiv.

que Jean-Jacques a voulu nous faire reconnoître les nouveaux Philosophes. . . . . « Sous prétexte d'expliquer la Nature, *dit-il*, ils sement
» dans les cœurs de désolantes doctrines, dont le sophisme apparent
» est une fois plus affirmatif & plus
» dogmatique que le ton décidé de
» leurs adversaires : sous le hautain
» prétexte qu'eux seuls sont éclairés,
» vrais, de bonne foi, ils nous soumettent uniquement, impérieusement à leurs décisions tranchantes,
» & prétendent nous donner pour les
» vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis
» dans leur imagination. Ils renversent, ils détruisent, ils foulent aux
» pieds tout ce que les hommes respectent, & ils s'excusent sur ce
» que la vérité ne peut jamais être
» nuisible aux hommes ». Je le crois
» comme eux; & c'est, à mon avis,
» une grande preuve que ce qu'ils

» enſeignent n'eſt pas la vérité (1).

Cette confiance préſomptueuſe, qui les monte ſur ce ton, prend ſa ſource dans les paſſions de leur cœur. Elles ſeules peuvent les égarer jusqu'à cet excès ; ſans doute l'orgueil, la vanité, l'intérêt, l'amour des nouveautés, la licence des mœurs, la haine de la Religion, ſont bien capables de leur inſpirer cette morgue, qui abat les eſprits petits & ſuperficiels, mais qui n'inſpirent que du mépris & de la défiance aux eſprits élevés & ſolides.

---

§. VII.

La Nature n'eſt point la cauſe de tous ces Egaremens.

LE Livre de la Nature entreprend

---

(1) Diſcours ſur l'Eſprit. Préface, page 3 & ſuiv.

de démontrer « *que ce bizâre assemblage* » *de vrai & de faux, que nous trouvons* » *dans les jugemens des hommes, est une* » *nécessité dans la Nature :* que l'erreur » est aussi nécessaire *à l'esprit humain* » *que la vérité ; que les sources de nos* » *erreurs, comparées avec les principes* » *de nos connoissances, ont sur nous la* » *même efficacité, le même empire, &* » *que nous sommes dans la nécessité de* » *leur obéir tour à tour* (1) ».

C'est une calomnie atroce de vouloir faire retomber sur la Nature ces erreurs grossieres dans lesquelles nos passions nous entraînent, & ces artifices que la prévention emploie pour les accréditer dans l'esprit des autres.

La Nature ne nous porte que vers ce qui peut perfectionner notre existence : elle nous éloigne de tout ce qui peut la troubler & la dégrader :

---

(1) De la Nature, part. 1, p. 98 & 99.

elle nous a donné un penchant nécessaire vers la vérité, & pour la fausseté une haine invincible ; & ce penchant est fondé sur la nature du vrai & la nature de l'esprit. S'il arrive que ces penchans aient quelque influence dans nos égaremens, c'est que, par la corruption volontaire de notre cœur ou l'inconsidération de notre esprit, nous regardons comme une vérité ce qui est une fausseté ; & ce que la Nature elle-même offre à tous les esprits comme une erreur. Avec quelle bonne foi peut-on affirmer que c'est la nature qui nous nécessite à préférer au conducteur qu'elle nous a donné, des guides étrangers, à substituer aux objets qu'elle nous présente, des objets tout différens, à dénaturer les notions de toutes les idées, de tous les sentimens qu'elle nous inspire, à employer le mensonge, la fierté, l'orgueil, pour entraîner l'homme dans d'aussi grands

abus de sa raison ? N'est il pas constant qu'un Philosophe qui prend pour base de sa doctrine des principes aussi absurdes, est convaincu, par cela seul, de s'écarter de la marche de la Nature ? Pourroit-il les accréditer, les défendre, sans avoir su résister à son instinct, & sans avoir méprisé ses lumieres ?

---

§. VIII.

Moyens pour éviter la Prévention.

Avoir fait connoître les moyens insidieux que la passion emploie pour nous entraîner dans l'erreur, c'est avoir déja indiqué le remede à tous les maux qu'elle peut occasionner : c'est ici le lieu de montrer la marche que nous devons suivre pour nous garantir nous-mêmes de la prévention, pour manifester les artifices qu'elle emploie, & réfuter les erreurs qu'elle avance.

Pour nous garantir de ces dispositions, si funestes à la vérité & à la vertu, nous devons veiller sans cesse sur tous les penchans déréglés de notre cœur, & chercher uniquement dans nos jugemens & nos actions les intérêts du vrai, & respecter, par-dessus tout, la voix de la Nature & les lumieres de la Raison.

Nous l'avons déja dit dans notre Discours préliminaire, & nous le répétons ici hardiment, nous ne pouvons faire un usage légitime & constant de notre raison, qu'autant que nous remplissons les devoirs que nous impose la Religion, en combattant, non-seulement toutes les passions, c'est-à-dire, ces penchans qui portent le trouble dans notre ame, mais en arrêtant ces inclinations douces & tranquilles, qui nous entraînent insensiblement vers les objets contraires à la Raison. Si nous les suivons au préjudice de nos lumieres, nous

tombons, par-là même, dans une premiere erreur qui peut nous précipiter dans mille autres.

C'eſt ici un de ces premiers traits qui nous font ſentir, dans les vérités fondamentales, l'union, le concert de la Religion avec la Raiſon.

---

§. I X.

Moyens pour ſe mettre à l'abri des piéges de la Prévention.

POUR nous mettre à l'abri des dangers où nous expoſent les paſſions des autres, la regle de vérité que nous avons indiquée, & que nous allons établir dans le Chapitre ſuivant, ſuffira dans toutes les circonſtances poſſibles. Nous ne devons adhérer fortement à aucun principe, que d'après le concert & l'accord qu'il forme avec les autres vérités connues : nous ne devons adopter

aucun fyftême, s'il n'eft appuyé fur un nombre de principes qui foient foutenus & appuyés fur les vérités qui les précedent, & qui foutiennent & appuient toutes les vérités qui les fuivent. Or, dans tous les procédés que garde la paffion, la prévention, on n'appercevra jamais cet enfemble, ce concert de toutes les vérités; au contraire, on y rencontrera des maximes monftrueufes, qui en fappent les fondemens, & des contradictions, qui en font fentir la difcordance.

---

§. X.

Moyens pour démafquer la Prévention.

POUR découvrir les artifices de la prévention, & réfuter fes erreurs, nous ferons d'abord remarquer qu'elle s'épuife ordinairement en hypothefes

hasardées, en suppositions gratuites, en raisonnemens futiles: elle veut que le nombre de ses écarts nous mette dans l'impuissance de les relever tous. Nous devons bien nous garder de les examiner tous : il suffit de bien saisir le principe d'où elle part, le but où elle veut nous conduire : tout l'espace, qui est entre ces deux termes, & qu'elle remplit de paradoxes, ne mérite pas notre attention. Que n'avons-nous le temps de parcourir les principaux Ouvrages de ce genre, que nous avons examinés! nous ferions toucher au doigt la foiblesse, le vuide, l'absurdité de toutes ces fausses maximes qui servent de fondement à l'irréligion, à l'incrédulité, à la licence. Mais, pour suppléer à cet ouvrage, & pour faire sentir les avantages de notre méthode, nous allons choisir l'Auteur le plus subtil, le plus adroit, qui paroît avoir eu des lumieres plus étendues, un rai-

ſonnement plus ſuivi, une méthode plus claire, un ſtyle plus ſerré que tous ſes Confreres, & l'Ouvrage qui a dû faire le plus de mécréans : nous voulons parler de Jean-B. Robinet & du Livre de la Nature.

Le but qu'il ſe propoſoit étoit d'affranchir l'homme de tous ſes devoirs. Le principe qu'il poſe pour lui procurer cette décharge, c'eſt que Dieu eſt un être néceſſité dans ſes actions, & que l'homme ne peut agir que par l'action même de Dieu. Il a compoſé quatre ou cinq volumes pour développer les conſéquences de ſon ſyſtême : nous nous garderons bien de perdre notre temps à examiner une foule de vérités qui n'ont aucune liaiſon avec ſes principes, ni un tas d'erreurs, qui, bien loin de les appuyer, en démontrent l'abſurdité : nous nous arrêterons ſeulement aux principes.

« Dieu eſt néceſſaire par ſon eſſence,

» & le Monde eſt néceſſaire par l'eſ-
» ſence de Dieu (1). Il y a un Dieu,
» c'eſt-à-dire une cauſe des phéno-
» menes, dont l'enſemble eſt la Na-
» ture. Quel eſt-il ? Nous l'ignorons,
» & nous ſommes deſtinés à l'ignorer
» toujours..... Il n'y a qu'une cauſe.
» Ce nom ne convient point aux
» inſtrumens par qui la cauſe univer-
» ſelle agit, ni aux mobiles auxquels
» elle a communiqué une portion de
» ſon activité : auſſi ces prétendus
» agens produiſent, par une force
» qu'ils n'ont pas, des effets conçus
» avant qu'ils fuſſent (2) »; c'eſt-à-dire, en deux mots : Dieu eſt une nature aveugle & inconnue; l'homme eſt un automate qu'il met en mouvement. Ces beaux principes portent-ils la lumiere dans notre eſprit ? ſont-

(1) *Ibid.* Titre du chapitre 4 de la ſixieme partie.

(2) *Ibid.* tome 1, part. 1, chap. 3 & 4.

ils dictés par aucun des motifs donnés à l'homme pour connoître? Ne sont-ils pas en opposition avec tout ce que les guides de la Nature nous inspirent? Se présentent-ils à nous accompagnés & soutenus de toutes les vérités connues? Où est ce concert, cette harmonie qui doit être la preuve de la vérité & l'unique source de notre conviction? Au contraire, ces principes ne renversent-ils pas toutes les connoissances que nous avons de nous-mêmes, de notre activité, de notre liberté? Ne sont-ils pas capables d'éteindre dans notre cœur tous les sentimens que la Nature nous inspire pour nous-mêmes, pour nos semblables, pour l'Auteur de notre être? N'ouvrent-ils pas la porte à tous les vices, à tous les crimes? Nos passions les plus honteuses peuvent-elles être reprochées à l'homme, puisque, & dans leurs effets, & dans leur origine, elles sont les actes de Dieu

même, qui, selon cet Auteur, *nous porte au mal comme au bien, n'a point eu d'autre intention que de nous faire concourir à cette variété d'événemens qui doit embellir les Annales du Monde* (1)? Peut-on porter plus loin l'impiété, l'extravagance & la déraison ?

Tels sont tous les systêmes que l'irréligion a formés, soit pour effacer de l'esprit de l'homme l'idée du vrai Dieu, soit pour arracher de son cœur tous les principes de la vertu : la passion n'a qu'une même maniere d'attaquer la vérité ; & nous venons de traiter la maniere de la démasquer, de la réduire au silence, de lui faire tomber les armes des mains, & de lui ôter jusqu'à l'envie de retourner au combat.

---

(1) *Ibid.*



ARTICLE SECOND.

Seconde Cauſe générale de nos Doutes & de nos Erreurs dans les objets du Sens intime.

l'Inconsidération.

On juge des divers états de notre Ame, ſans donner aſſez d'attention à ſes impreſſions.

Les doutes, les erreurs dont nous venons de parler dans l'Article précédent, prennent leur ſource dans les préjugés de l'eſprit & les penchans déréglés du cœur. Ceux dont nous allons parler, ne ſuppoſent ni préjugés ni paſſions : ils naiſſent uniquement de l'inconſidération, de la légéreté de notre eſprit ; ils ſont les

effets de son étourderie, de sa précipitation, de ses distractions.

Quoique la force du sens intime soit indépendante de notre volonté, si ses impressions ne sont pas apperçues; si elles ne sont pas recueillies; si elles sont aussi-tôt effacées & oubliées, leur effet est nul; & voilà pourquoi ces sortes de doutes sont si fréquens, si multipliés : ils peuvent tomber sur les connoissances physiques, métaphysiques, pratiques, sur les vérités les plus incontestables & les plus généralement reconnues.

Nous allons expliquer le méchanisme de ces doutes, en montrer toutes les sources, en donner des exemples, & en prescrire les remedes.



PARAGRAPHE PREMIER.

Analogie des forces de la Vérité, comparées avec les autres forces motrices; 1°. dans leur maniere d'agir.

IL en eſt de la force de la vérité ſur notre ame, comme de toutes les autres forces mouvantes dans le corps: celles-ci ne communiquent leurs mouvemens qu'à proportion de la maſſe qu'elles rencontrent, de la réſiſtance qu'elles éprouvent: ſi le corps vers lequel elles ſont dirigées, s'échappe à meſure qu'elles approchent; s'il ne préſente à leurs efforts qu'une petite ſurface; ſi la ligne de percuſſion eſt infiniment oblique, leur action eſt éludée, & l'effet qui en réſulte eſt nul ou preſque nul.

Quelque grande que ſoit la force de la vérité dans le ſens intime,

elle n'agit & ne se déploie sur notre âme, qu'autant que celle-ci se présente aux impressions de celles-là : en sorte que si l'ame n'y donne aucune attention, son effet est absolument nul ; son action croît & diminue, à mesure que notre attention augmente ou s'affoiblit. Elle ne frappe, dans son plus haut degré, que lorsque l'esprit attend dans le silence, se présente tout entier à ses coups, & que son attention est rassemblée & concentrée sur l'objet qui le frappe.

---

§. II.

Analogie des mêmes forces dans la mesure de leur énergie.

QUOIQUE le mouvement dans les corps puisse, par nos spéculations abstraites, augmenter à l'infini, tous les mouvemens qu'ils excitent, sont

finis, & ont un degré d'énergie déterminé, plus ou moins étendu. Il en eſt de même des forces de la vérité dans le ſens intime; & l'on ne peut pas aſſigner un degré d'impreſſion au-delà duquel nous ne puiſſions en imaginer un plus grand : cependant les forces de notre ame ont des bornes au-delà deſquelles elles ne paſſent pas ordinairement. L'eſprit humain n'a reçu qu'une certaine meſure d'énergie. Dès que cette meſure eſt remplie, elle ne croît plus : la foibleſſe de ſa nature l'arrête; il arrive ſouvent qu'il ne peut pas ſoutenir long-temps ſes premiers efforts; il en réſulte une contention d'eſprit, qui le fatigue, qui l'épuiſe, qui relâche ſes reſſorts, & ralentit ſon action.



§. III.

Analogie des mêmes forces dans le partage qui s'en fait.

Lorsqu'un corps mis en mouvement frappe une multitude de petites parties de matiere isolées & séparées l'une de l'autre, le mouvement se partage entre elles à raison de leurs masses : il diminue, & ainsi répandu, il devient presque insensible : lorsque ces diverses parties de matiere sont unies, tout le mouvement se communique en tout à l'ensemble qu'elles forment, & il est plus facile de l'appercevoir : cet axiôme se vérifie dans toute son étendue à l'égard des forces de la vérité ; à mesure que notre attention se porte sur plusieurs objets détachés, elle diminue & s'affoiblit. Les degrés d'attention que l'ame

donne aux nouveaux objets qu'elle rencontre, sont pris sur ceux qu'elle avoit donnés ; & plus ils sont dispa-rates ou éloignés les uns des autres, plus l'attention diminue, plus les impressions sont foibles : de-là cette maxime connue de tous :

Pluribus intentus, minor est ad singula sensus.

Plus vous voyez d'objets, moins vous les distinguez.

Mais lorsque cette multitude d'objets sont liés entre eux, subordonnés les uns aux autres, jusqu'à former un même tout ; alors l'attention n'est pas partagée, toutes ses parties sont vues d'un même coup-d'œil : l'esprit en saisit l'ensemble, sans fatigue, sans contention ; & les impressions qui en partent, ayant une même direction ; leurs forces réunies sont capables de forcer notre ame d'adhérer aux vérités qui lui sont présentes.

§. IV.

Premiere Cause des Erreurs qui naissent de l'Inconsidération. Les malheurs des circonstances.

Ces faits, une fois constatés, suffisent pour expliquer & les progrès de la Raison, & les doutes, les erreurs qui tirent leur origine de l'inconsidération.

Des principes que nous venons d'établir, il suit, premiérement, que notre inconsidération peut être involontaire & forcée par le malheur des circonstances qui nous condamnent à un certain genre de vie, & nous astreignant à certaines occupations, ne nous laissent le temps ni de réfléchir sur nous-mêmes, ni de prendre des leçons des autres : qu'elle est nombreuse, cette partie de la société,

que les besoins de la vie, les nécessités d'une famille mettent dans une sorte d'impuissance de sortir de l'ignorance, & de cultiver leur esprit ! Doués quelquefois d'une ame sensible, d'une sagacité supérieure, ils ne peuvent tirer aucun parti de ces talens ; des objets extérieurs, toujours les mêmes, remplissent leurs momens : ils n'ont pas le temps de réfléchir sur ce qui se passe dans leur ame. Interrogés sur les sentimens qu'ils éprouvent, sur les forces qui les mettent en action, ils ne comprendroient pas les questions qu'on leur proposeroit ; ils ne pourroient pas y répondre, ou ils n'y répondroient qu'avec beaucoup d'incertitude & de danger de se tromper. La science, la conviction ne peuvent être l'effet que de la réflexion : tous ceux qui n'ont pas le loisir de réfléchir, sont donc condamnés à vivre dans l'ignorance & l'incertitude.

§. V.

§. V.

Seconde Cause d'Erreur. La légéreté de l'Esprit & la précipitation.

IL suit encore de nos principes, que cette partie de la Société, qui a le temps & la facilité de réfléchir, mais qui ne réfléchit point, qui ne donne qu'un coup-d'œil rapide à tous les objets qui se présentent, qui court toujours d'objets en objets, sans jamais s'arrêter, qui s'attache aux simples dehors, & prononce sur les premieres apparences, sans examen, sans prendre la peine de comparer ses idées, sans examiner les fondemens de leurs relations, doit nécessairement vivre dans le doute, & donner à tout moment dans l'erreur. Est-il surprenant que des esprits aussi légers, aussi superficiels, aussi peu

attentifs, se trouvent dans des alternatives continuelles, se laissent emporter à tout vent, qu'ils donnent dans tous les piéges qu'on leur tend, & que, sur les questions les plus simples dans tous les genres de connoissances, on trouve parmi eux tant de sentimens si opposés, & des avis si différens?

---

§. VI.

Troisieme Cause d'Erreur. L'attention trop partagée.

Il suit encore de nos principes, que, pour les personnes même accoutumées à réfléchir, si elles ne savent pas se borner aux sujets dont elles entreprennent l'examen, si elles embrassent tout-à-la-fois un trop grand nombre d'objets tout différens, qui partagent également leur attention: les impressions qu'elles peuvent rece-

voir, diminueront, s'affoibliront ; leurs différences seront peu saillantes, leurs distances presque insensibles, aucune d'entre elles ne pourra être apperçue & discernée avec cette force qui assure nos jugemens ; il sera possible de les confondre les unes avec les autres, de vaciller & de se tromper dans les jugemens qu'on en voudra porter.

---

§. VII.

Quatrieme Cause de nos Doutes, de nos Erreurs. L'Attention trop concentrée.

IL suit encore de nos principes, que ces hommes trop réfléchis, & profondément savans, qui donnent toute leur attention aux objets qu'ils ont choisis pour la matiere de leurs études, peuvent ignorer tous les autres qui n'ont aucun rapport avec

les Sciences qu'ils professent. Lorsqu'ils entreprennent de sortir de leur sphere & de juger de ce qu'ils ne connoissent pas, ils sont exposés à toutes les erreurs que l'inconsidération peut nous faire admettre : on rencontre de ces génies plongés dans des méditations profondes, qui négligent le soin de leurs personnes, qui manquent à toutes les bienséances, & qui ignorent jusqu'aux devoirs de la vie civile. Ils ne connoissent ni l'état de leur ame, ni les besoins de leur corps, ni même le dérangement de leur santé, &c.

---

§. VIII.

Cinquieme Cause de ces Doutes, de ces Erreurs. Un sentiment trop vif, qui transporte l'Ame hors d'elle-même.

IL suit encore que lorsque l'ame est occupée d'un sentiment unique qui

la remplit, elle n'apperçoit point les autres ſentimens qui s'élevent; elle peut ignorer, révoquer en doute l'exiſtence même de tous ſes autres états; on pourroit en donner mille exemples: un Guerrier, dans la chaleur du combat, brûlant du deſir de ſignaler ſa valeur, & tout occupé du ſoin de ſa défenſe, reçoit pluſieurs coups, ſon corps eſt déchiré de pluſieurs plaies, ſans les ſentir. Ce n'eſt pas qu'en exécution des loix du corps & de l'ame, il ne s'éleve dans la ſienne des impreſſions douloureuſes proportionnées au dérangement des organes de ſon corps; mais toute l'attention eſt portée ailleurs: ces dernieres impreſſions ne ſeront apperçues que lorſque la fougue du courage étant ralentie, & le danger du combat moins preſſant, l'ame commencera à réfléchir ſur elle-même. Dans ce moment, les impreſſions deviendront plus ſenſi-

bles à mesure que l'âme y donnera plus d'attention, & elles peuvent croître au point qu'elle perdra entierement de vue le soin de sa propre défense.

Qu'on n'aille pas s'imaginer que les sentimens de douleur n'affectent l'ame qu'au moment qu'elle y donne son attention : outre que le méchanisme des corps étant changé notablement, l'état de l'ame doit nécessairement être troublé, dérangé ; ce n'est pas notre attention qui provoque, qui excite la douleur ; au contraire ; ce sont les sentimens douloureux excités dans notre ame, qui provoquent, qui attirent & qui fixent notre attention.



§. IX.

Sixieme Cause de ces sortes d'Erreurs. Une simple Inadvertance.

L'INCONSIDÉRATION qui nous jete dans l'erreur, peut être une simple inadvertance passagere. Pendant que nous réfléchissons avec la plus grande attention sur un objet, nous pouvons ne pas appercevoir un de ses côtés : c'en est assez pour joindre aux vérités que nous découvrons, une erreur qui laissera un louche, une obscurité dans nos jugemens ; & si cette erreur momentanée se répete & devient habituelle, elle nous conduira à d'autres écarts, qui rendront notre doctrine inintelligible, & l'exposeront à des contradictions bien fondées.

C'est ce genre d'erreurs qui faisoit dire à Descartes que les Philosophes

qui l'avoient précédé, *en tâchant d'expliquer par les regles de leur logique des choses qui sont manifestes d'elles-mêmes, n'ont rien fait que de les obscurcir :* telle est la source de plusieurs erreurs, où Descartes & ses disciples ont donné, & qui ont laissé, dans la physique de l'ame, des nuages assez épais, pour en retarder les progrès. Descartes lui-même confond quelquefois les idées avec les sentimens, & attribue à ceux-ci la clarté, l'évidence qui ne convient qu'à celles-là (1); les autres, après avoir mis en principes, que toute idée est une représentation avec image, appelent *idée* toutes les sensations les plus dépourvues d'images (2); ceux-là, après avoir établi

(1) Descartes, des Principes de la Philosophie, page 34, Discours sur la Méthode, page 38.

(2) *Est enim idea perceptio objecti cujus-*

une grande différence entre les idées & les sensations, distinguent « les » perceptions *en images & en con-* » *cepts*, *& prétendent que les con-* » *cepts nous offrent des images incorpo-* » *relles*, &c. (1) ».

§. X.

Septieme Source de ces sortes d'Erreurs. Une seule Distraction.

L'INCONSIDÉRATION qui nous jete dans l'erreur, peut n'être qu'une

dam imaginem referens. In mente excitantur occasione sensationum. Ejusmodi sunt ideæ coloris, saporis, &c. d'Alham, de Ratione rectè cogitandi, p. 25 & 26. Les impressions que nos sens éprouvent, excitent dans l'ame des idées : telles sont celles d'un plaisir, d'une douleur, d'une couleur, d'un son, &c. *Logique du Professeur de Felice, page* 4.

(1) Institutiones Philosophicæ Tulli Leucorum, tom. 1, p. 89.

ſimple diſtraction : nous ſommes dans le chemin de la vérité ; la Nature nous conduit & nous montre les diverſes routes que nous avons à parcourir, & nous marque celles que nous devons ſuivre les premieres : mais entre les divers objets qui ſe préſentent ſur ces routes, les uns nous frappent plus que les autres : notre eſprit ſe jete avec précipitation dans celle que nous aurions dû parcourir la derniere, & nous perdons de vue celle par où nous devions commencer. Nous faiſons des découvertes ; mais elles portent en l'air ; nous n'en voyons point les fondemens ; ils étoient placés dans la route que nous avons abandonnée.

Deſcartes s'étoit propoſé d'approfondir *les principes des connoiſſances humaines.* Il étoit dans le vrai chemin qui devoit le conduire à ſon terme : il avoit commencé par la phyſique

de l'ame : il éprouve toute l'énergie du ſens intime ; il eſt perſuadé intimement de l'exiſtence de ſa penſée & de ſon ame. Dans ce moment, la Nature lui montre deux manieres de conſidérer ſes penſées. La premiere, de les examiner en elles-mêmes ſans aucun rapport à leurs objets, mais ſeulement comme des états, des dépendances de ſon ame : la ſeconde, de les conſidérer par rapport à leurs objets comme repréſentant des êtres, ou des manieres d'êtres diſtingués de ſon ame (1). Si

(1) « Lorſque nous faiſons réflexion ſur les diverſes idées qui ſont en nous, il eſt aiſé d'appercevoir qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre elles, en tant que nous les conſidérons ſimplement comme les dépendances de notre ame ou de notre penſée ; mais qu'il y en a beaucoup, en ce que l'une repréſente une choſe, & l'autre une autre, & même que leur cauſe doit être d'autant plus parfaite que ce qu'elles repréſentent de leur objet a plus de

ce grand Philosophe avoit suivi l'instinct de la Nature qui lui parloit, il auroit commencé par la connoissance de lui-même. Il se seroit arrêté au premier point de vue qui s'offroit à lui ; il auroit oublié tous les êtres distingués de lui, pour connoître les différentes manieres d'être & d'agir de son ame : alors il auroit reconnu les divers actes qui caractérisent sa Raison, les diverses puissances créées pour la servir, les divers mobiles destinés à la mettre en mouvement. Il nous auroit laissé des notions justes & exactes des sentimens intellectuels, des sensations, de l'évidence de nos idées, de l'énergie de nos sentimens, de la certitude qu'ils sont capables de produire

---

perfection : car, tout ainsi que lorsqu'on nous dit que quelqu'un a l'idée d'une machine où il y a beaucoup d'artifice, &c. « *Descartes, des Principes de la Philosophie, part. 1, art. 7.*

dans nous ; tout ce qu'il auroit découvert dans la ſuite de ces recherches, auroit porté ſur les vrais fondemens de nos connoiſſances : mais, dans ce moment critique, ce grand homme ſe fourvoie ; il avoit apperçu dans Dieu & dans ſes attributs beaucoup plus de perfections & des différences qu'il croyoit plus ſenſibles ; il ne va plus s'occuper que de Dieu ; au lieu de nous faire connoître nous-mêmes à nous-mêmes, il nous parle de l'idée de cet Être ſuprême, des preuves de ſon exiſtence, de ſes perfections, de ſes attributs ; il nous dit qu'il eſt un être incorporel, qu'il n'eſt point l'auteur du péché, que ſa puiſſance eſt infinie ; qu'il faut croire tout ce qu'il a révélé ; que l'eſprit de l'homme ne doit point s'appliquer à connoître l'infini, mais l'indéfini ; qu'il n'eſt point la cauſe de nos erreurs : il revient à l'homme, il nous parle de ſa liberté, de ſes percep-

tions ; mais il continue de les examiner du côté des objets qu'elles repréfentent : il traite de *l'idée de la fubftance*, *de la durée*, *de l'ordre*, *des qualités des modes*, *ou façons de modes.* Etoit-ce là nous donner les vrais principes des connoiffances humaines? Il a éprouvé lui-même les funeftes fuites de fon écart, & débité plufieurs erreurs. Tout fon raifonnement, *Je penfe*, *donc j'exifte*, étoit uniquement fondé fur le fens intime; il paroît l'attribuer à l'évidence de fes idées; & c'eft fur la force de ce motif, fi différent de l'évidence, qu'il choifit la clarté de nos perceptions pour fa regle de vérité. Il appuie la certitude de cette regle fur la véracité de Dieu ; comme fi l'évidence tiroit l'énergie de fes forces, de nos réflexions fur la véracité de Dieu. Il définit la clarté de nos perceptions, de maniere à nous infinuer que tous les fentimens qui nous

font connoître la vérité, font toujours clairs : il nous parle de l'idée de notre ame, comme fi nous pouvions nous repréfenter cette fubftance fpirituelle, &c. Telles font les fuites d'une malheureufe diftraction qui nous a fait abandonner l'ordre de la Nature.

---

§. XI.

Huitieme Source de ces fortes d'Erreurs. Une trop grande Confiance dans les lumieres de nos Maîtres & dans les opinions reçues.

Enfin l'inconfidération, fource d'un fi grand nombre d'erreurs, naît fouvent elle-même d'une trop grande crédulité, d'une confiance aveugle dans les leçons de nos Maîtres, & dans les fentimens généralement reçus. On croiroit manquer au refpect dû

aux Savans, si l'on examinoit soi-même des principes que personne n'attaque ; & l'on trouve dans leur autorité, un motif aussi puissant que dans notre propre évidence. C'est-là un de ces préjugés qui ont apporté tant d'obstacles à la perfection des Sciences..... Depuis l'exemple de Descartes, on n'a pas encore osé secouer entiérement le joug de l'autorité magistrale : toutes les Philosophies du temps nous en fourniroient un grand nombre d'exemples.

Celle imprimée à Toul, pour l'usage des Séminaires, a paru se donner plus de liberté & prendre un nouvel essor ; & cependant nous y remarquons des traces de cet ancien asservissement aux opinions en honneur dans les Ecoles.

L'Auteur a osé choisir, pour premiere regle de vérité, dans ce qui regarde les divers états de notre ame, le sens intime. Il n'y a pas cinquante

ans qu'on a proposé cette regle de vérité comme distinguée de celle de Descartes. Mais il n'a pas osé reconnoître tout le ressort de ce premier mobile; il en borne l'usage seulement à l'état actuel & présent de notre ame; il lui enleve tous les états passés, toutes les connoissances métaphysiques, toutes les vérités abstraites concernant en général les diverses situations de notre ame, qui cependant ne peuvent être connues & rendues certaines que par le retour des sentimens de nous-mêmes que nous avons autrefois éprouvés.

Il admet une autre regle de vérité pour les connoissances de ce qui est hors de nous, il invoque le principe de Descartes, *Quidquid percipitur illud est verum;* mais, par respect pour le sentiment des anciens, qui ne reconnoissent d'objets certains que ceux qui sont immuables, il borne l'usage de cette regle aux seules essences

des choſes, comme ſi les eſſences des choſes n'étoient pas ce que les Philoſophes connoiſſent le moins; comme ſi nos connoiſſances philoſophiques n'embraſſoient pas & l'exiſtence des êtres contingens, & leurs manieres accidentelles d'exiſter.

Il rend hommage à la force inéluctable & à l'autorité infaillible de l'évidence : mais, par égard pour ces Philoſophes qui prétendent que toutes nos idées ſont claires, il ſoutient que dans toutes ces connoiſſances évidentes, la clarté eſt la même, qu'elle ne peut ni diminuer, ni augmenter, quoiqu'il ſache d'ailleurs que toutes les modifications de notre ame ſont ſuſceptibles de divers degrés d'intenſité, quoiqu'il ſoutienne que les impreſſions du ſens intime peuvent être plus foibles ou plus vives, ſuivant le degré d'attention que nous y donnons, quoiqu'ailleurs il admette des connoiſ-

ſances plus claires les unes que les autres.

Enfin nous ne pouvons attribuer qu'au reſpect pour les nouveaux Maîtres, l'inconſidération des Diſciples, qui nous donnent de la Philoſophie même la notion la plus fauſſe, la définition la moins exacte. Les anciennes Ecoles des Platoniciens, des Péripatéticiens, regardoient la Philoſophie qu'elles avoient créée, comme le recueil de toutes les connoiſſances que l'homme peut puiſer dans ſa lumiere naturelle : pour être un vrai Philoſophe, il falloit poſſéder ces connoiſſances, & avoir acquis la facilité de raiſonner, de diſſerter ſur la plupart des ſciences qu'elle renferme.

Sous prétexte de quelques termes inutiles ou obſcurs que leurs définitions ont paru renfermer, il a plu à quelques-uns de nos Profeſſeurs de

bâtir une autre définition : au lieu de ſe borner à retrancher ou expliquer ces termes prétendus obſcurs, ils ont entiérement dénaturé l'eſſence de la Philoſophie ; elle n'eſt plus aujourd'hui une ſcience, une habitude ; c'eſt un ſimple acte paſſager, un jugement, une connoiſſance, une perception acquiſe par raiſonnement ; enſorte que les hommes les plus ignorans, les plus incapables, ſont des Philoſophes : pourvu qu'ils aient fait un ſeul raiſonnement, ils ont tout ce qui fait la Philoſophie & ce qui conſtitue le Philoſophe.... Pouvoit-on donner de cet état honorable, une définition plus baſſe, plus aviliſſante ? Qu'on la compare avec les deſcriptions que Ciceron & les autres Philoſophes nous en ont laiſſée & avec celle que nous en avons donnée nous-mêmes ? en vain ils répondront qu'ils n'ont voulu définir

que l'acte qui constitue ce Philosophe. On ne leur demandoit pas la définition d'un acte philosophique; mais celle des connoissances, des talens, de la certitude qui forme l'état habituel d'un Philosophe.

---

§. XII.

Toutes ces Erreurs ne peuvent être imputées, ni à la Nature, ni à la Raison.

IL suit de tout ce que nous venons d'avancer, que ces doutes nombreux qui balancent tant d'esprits, que ces erreurs où nous tombons si souvent, ne doivent point être imputées ni aux sentimens de la Nature, ni à l'incertitude du sens intime, ni à la foiblesse de notre Raison, mais à la légéreté, à la témérité de notre esprit, à la précipitation, à l'impru-

dence de nos jugemens, à l'abus que nous voulons bien faire, & des lumieres ſûres, & des ſentimens infaillibles que les puiſſances deſtinées à ſervir la Raiſon nous fourniſſent ſi abondamment : il ſuit encore que ces doutes, ces erreurs n'étant que l'effet de l'inconſidération, ne peuvent pas être durables : au moment que nous voudrons bien examiner & réfléchir, il nous ſera très-facile d'en ſortir, ſur-tout dans les matieres du ſens intime ; puiſque rien n'eſt plus facile que d'examiner ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes, & de donner à tous les ſentimens qui s'élevent dans notre eſprit ou notre cœur, toute l'attention néceſſaire pour les appercevoir & les diſtinguer. Il ſuit enfin qu'il eſt également facile pour nous d'éviter ces erreurs, & d'en reconnoître la ſource dans les autres, puiſqu'en examinant

leurs procédés, rien n'eſt plus facile que d'appercevoir la légéreté de leur eſprit, la précipitation de leurs jugemens, leurs inadvertances, leurs diſtractions, leur attachement ſervile, &c.



ARTICLE TROISIEME.

Troisieme Cause générale de nos Doutes & de nos Erreurs, dans les matieres du Sens intime.

L'ILLUSION.

Nous jugeons avec attention aux impressions du Sens intime, mais sans discerner les côtés d'où partent ses impressions.

Nous allons décrire une nouvelle situation de l'ame agitée par les doutes, & s'attachant à l'erreur. Nous l'avons vue, dans le premier Article, sortir de sa sphere, sans guide, sans lumieres, mue & déterminée par des principes étrangers & contraires

contraires aux intérêts de la vérité. Dans le second, nous l'avons considérée se renfermant dans ses bornes, environnée de lumieres, mais distraite, inattentive : ici nous allons l'envisager, ayant déja fait des progrès dans la recherche de la vérité, guidée par des principes sûrs, faisant des efforts sinceres, & donnant une attention soutenue pour arriver à son terme ; mais, au milieu des lumieres les plus éclatantes, arrêtée dans sa course par une fausse lueur, & s'éloignant du vrai par les impressions mêmes de la vérité.

Dans le premier état, ses écarts sont monstrueux, ses raisonnemens absurdes, ses principes insoutenables : aussi elle n'y reste attachée qu'autant que dure l'intérêt de ses passions : au moment qu'elles viennent à se calmer, elle les désavoue, elle rougit de ses excès, & déteste ses erreurs passées.

Dans le ſecond état, ſes doutes ſont légers, ſes erreurs paſſageres, ſes mépriſes ſans conſéquences, ſes jugemens ſans opiniâtreté; la moindre attention la rappele aux vrais principes, & le plus léger examen ſuffit pour lui faire connoître la diſtance dont elle s'eſt écartée de la vérité.

Dans le troiſieme état, ſa ſituation eſt plus touchante; ſes erreurs paroiſſent la ſuite de ſes lumieres & de ſes réflexions, & l'effet d'une impreſſion analogue à celle de la vérité. Une force inéluctable paroît l'attacher à ſes déciſions: des partiſans de bonne foi les érigent en dogmes: les ſavans ſe partagent: des ſectes acharnées ſe livrent une guerre cruelle. L'erreur trouve des défenſeurs auſſi éclairés que ceux de la vérité. A la honte de l'humanité, ils s'accuſent réciproquement d'enſeigner des doctrines pernicieuſes,

& de porter la déraison jusqu'à l'absurdité.

C'est la cause de ces derniers écarts de la Raison, qu'il nous importe surtout de reconnoître, afin d'en trouver le remede dans les principes qui nous font illusion : nous ne désespérons pas d'arriver à cette heureuse découverte si nécessaire pour dissiper les nuages qui retardent les progrès des sciences & le triomphe de la Raison.

PARAGRAPHE PREMIER.

Des Doutes volontaires & des Erreurs réfléchies.

NOUS traitons ici d'une des situations de l'ame les plus difficiles à expliquer. Que la passion aveugle l'homme, & l'entraîne vers un objet qu'il chérit ; que l'inconsidération

l'égare, & le faſſe tomber dans un précipice qu'il n'avoit point apperçu; ce ſont des phénomenes dont tout le monde apperçoit les véritables cauſes. Mais qu'un Savant, exempt de toute paſſion, brûlant du ſeul deſir de connoître la vérité, ſe contenant dans les bornes de ſon intelligence, après avoir fait des progrès rapides dans les ſciences, ſe trouve tout-à-coup arrêté par des forces inconnues, qui mettent le trouble dans ſes connoiſſances : que, malgré l'attention qu'il apporte, il héſite, il doute de quel côté ſe trouve la vérité : qu'en prolongeant ſon examen, il ſe trouve emporté dans un ſens contraire à celui qu'il avoit ſuivi : qu'en croyant la défendre, il ſe déclare contre elle ; qu'en croyant embraſſer le vrai, il adhere à l'erreur avec la même confiance, la même ſécurité, le même attachement qu'il avoit voués à la vérité ;

& qu'une foule de disciples, après lui, lui livrent mille combats, & lui fassent une guerre éternelle ; c'est-là le problême le plus difficile à résoudre. Cependant c'est de l'éclaircissement de ce mystere que dépend la connoissance & la certitude des fondemens de la science. Pendant qu'on se contentera de nous dire que ces forces ennemies de la vérité ne sont que des ombres volatiles, de simples apparences ; qu'elles n'ont que le masque & les couleurs de l'évidence, il nous restera toujours à savoir comment ces ombres, ces couleurs peuvent exercer sur notre esprit le même empire que la réalité de nos sentimens & la vérité de nos idées ; & tandis que l'on ne nous fera pas toucher au doigt le vrai principe de ces illusions fréquentes que nous éprouvons, c'est en vain qu'on se flatera d'être arrivé à l'imperturbabilité de la science.

§. II.

L'Illusion prend sa source dans des forces analogues à celles de la Vérité.

AVANT même de connoître ces forces ennemies, nous osons affirmer qu'elles sont parfaitement analogues à celles de l'évidence de la vérité: sans les avoir beaucoup examinées, tous les Philosophes conviennent qu'elles sont une espece d'évidence; ils l'appelent *evidentia simulata*, *evidentia putata*, *fucata*, *larvata*. Il faut que la ressemblance soit bien parfaite, puisque nous y sommes trompés tous les jours: si le prétendu masque laissoit entrevoir quelque différence, quelques traits saillans, ils seroient bientôt apperçus, nous nous garantirions facilement de ses piéges, & l'on ne verroit pas un nombre de Savans

ſuivre conſtamment toutes ſes impreſſions.

Cette force, qui paroît contraire à celle de la vérité, lui reſſemble, non-ſeulement par ſa maniere d'agir ſur notre eſprit, mais encore par l'inéluctabilité de ſes impreſſions : la prétendue fauſſe évidence, comme la véritable, ravit notre conſentement malgré nous ; & pendant qu'elle paroît ſeule, elle produit la même conſtance, la même fermeté d'adhéſion : ſi nous pouvions, en portant notre attention ſur elle, nous ſouſtraire à ſes impreſſions, nous conſerverions la liberté de nos jugemens ; elle ne nous tromperoit pas, nous nous tromperions nous-mêmes, puiſque rien ne nous néceſſiteroit à juger.

§. III.

On attribue ces forces à la Vraisemblance.

CES forces qui paroissent combattre la vérité, ceux qui y adherent les nomment *les forces de la vraisemblance ;* en effet, la vraisemblance a sur notre esprit le même jeu, les mêmes ressorts, la même action que la véritable évidence : elle ne ressemble à la vérité, que parce qu'elle a toute l'énergie du sentiment qui nous conduit, ou de l'évidence qui nous éclaire. Cette force part toujours d'une proposition ou évidente, ou vraisemblable, au moins dans son principe ; parce qu'il arrive souvent qu'une proposition qui ravit notre consentement, n'est ou évidente ou vraisemblable, que par sa liaison

intime avec un principe d'où elle tire toute ſa force, & d'où partent toutes les impreſſions qu'on lui attribue.

---

§. IV.

Si les forces de la Vraiſemblance & celles de l'Evidence étoient diſtinguées & indépendantes l'une de l'autre, il faudroit douter de tout.

Si la Nature avoit mis l'homme entre deux motifs ſemblables & également puiſſans, dont l'un nous porteroit du côté de la vérité, l'autre du côté de l'erreur, ſans qu'on pût diſcerner l'un de l'autre, ni ſe ſouſtraire à leurs impreſſions, alors ce ſeroit la Nature qui nous pouſſeroit elle-même dans des ſens contraires, & qui nous attacheroit tantôt à la vérité, tantôt à l'erreur : nous ſerions

également néceſſités à l'un & à l'autre parti : la Raiſon ne pourroit plus s'aſſurer de la préſence de la vérité ; puiſque les impreſſions d'un motif anéantiroient les impreſſions de l'autre : il n'y auroit plus d'autre parti à prendre que celui de vivre dans des alternatives continuelles ; alors prévaudroient ces deux principes ſur leſquels porte tout le ſyſtême du Pyrrhoniſme : *Toute propoſition, quelque évidente qu'elle ſoit, peut être contredite par une propoſition vraiſemblable, & toute propoſition vraiſemblable a ſur notre eſprit le même poids, la même force qu'une propoſition évidente.* L'empire que ces deux maximes ont exercé ſur les Pyrrhoniens, & qu'elles exercent encore ſur l'eſprit des nouveaux Philoſophes qui les font valoir, ne vient que de l'ignorance ou de l'incertitude où ils étoient ſur la nature & le vrai principe de ces deux forces.

§. V.

Une Propoſition n'eſt vraiſemblable que parce qu'elle renferme une ou pluſieurs Vérités.

L'OBSCURITÉ & l'erreur ne peuvent jamais fonder un rapport de vraiſemblance avec la vérité & l'évidence : l'oppoſition des deux eſt trop grande & trop ſenſible pour rapprocher ces contraires qui, par leur nature, ſe combattront toujours, & ſe détruiront l'un par l'autre, &c.

Une propoſition n'eſt ſimplement évidente, que parce qu'elle ne préſente qu'une vérité également apperçue de tous ceux qui la jugent évidente.

Une propoſition n'eſt ſimplement vraiſemblable, que parce qu'elle contient une vérité qui eſt apperçue par

les uns, & une fausseté qui est également sentie par les autres : ces sortes de propositions, qui présentent des sens différens, bien analysées, présenteront toujours d'un côté une vérité apperçue seule par celui qui lui donne son consentement ; de l'autre côté, une fausseté apperçue seule par celui qui la rejete absolument. Une vérité, une fausseté apperçue ensemble par celui qui, pesant avec précision la valeur des termes, la force des expressions, jugera la proposition captieuse & équivoque.

---

§. VI.

Marche de la Raison pendant ce conflict de la Vérité avec la Fausseté.

SI l'un des deux contendans n'apperçoit que la vérité renfermée dans la

propofition vraifemblable, fans foupçonner la fauffeté qu'elle exprime, il la juge vraie : fi l'autre ne voit que la fauffeté qu'elle contient, fans foupçonner la vérité qu'elle renferme, il la juge fauffe : le jugement intérieur dans l'un & l'autre fe trouvera vrai : l'erreur & l'oppofition fe trouvera hors de l'efprit dans l'équivoque des termes. Tous deux auront raifon, parce qu'en jugeant ils ont fuivi les impreffions de la vérité : tous deux auront tort, parce qu'ils ont choifi, pour exprimer leur jugement, une propofition équivoque & ambiguë, tous deux paroîtront fe contrarier : & ne feront cependant point oppofés dans leur maniere de penfer, parce qu'ils jugent la même propofition fous des rapports tout différens. Voilà en abrégé l'hiftoire de la plupart des conteftations longues & férieufes qui divifent encore les hommes les plus favans.

Si, en appercevant la vérité contenue dans une proposition vraisemblable, les deux contendans soupçonnent la fausseté qu'elle exprime, sans pouvoir encore tracer la ligne précise qui sépare le vrai d'avec le faux : alors ils se trouveront tous les deux, tantôt entraînés par la vérité qu'ils apperçoivent, tantôt repoussés par la fausseté qui se montre : ces deux forces opposées, agissant sur eux alternativement à proportion de l'attention qu'ils donnent à l'une & à l'autre, ils se trouveront flotans dans l'incertitude d'un doute négatif : si leur examen se prolonge, sans qu'il survienne aucune lumiere, ils passeront bientôt au doute positif, & jugeront les propositions incertaines & douteuses. Voilà le vrai méchanisme par lequel s'engendrent, se perpétuent & se multiplient les incertitudes, les doutes mêmes dans les personnes les plus prudentes & les plus réfléchies.

§. VII.

La force de la Vraiſemblance part toujours des Vérités apperçues dans une Propoſition vraiſemblable.

LA fauſſeté ne peut jamais exercer ſur notre eſprit qu'une force repouſſante : il eſt impoſſible qu'elle ait pour lui le moindre attrait, & qu'elle ſollicite ſon conſentement ; comme il ne peut pas le refuſer à la vérité, il ne peut jamais l'accorder à l'erreur connue comme erreur. C'eſt une maxime adoptée par tous les Philoſophes, & fondée ſur la nature même de la vérité & la nature de l'eſprit : *Intellectus non poteſt diſſentiri vero ut vero, neque aſſentiri falſo ut falſo.* On peut bien avancer une propoſition abſurde, invraiſemblable ; mais l'eſ-

prit ne peut en aucune maniere y adhérer, à moins qu'il n'y découvre ou qu'il n'y ſuppoſe une vérité quelconque : tous nos doutes, toutes nos erreurs qui naiſſent de l'illuſion qu'opere la vraiſemblance, partent donc ou de la force du ſentiment, ou de la clarté & de l'évidence de nos idées ; & une preuve ſenſible que l'impreſſion que fait ſur nous une propoſition vraiſemblable tire toute la force de la vérité, vue ou ſentie ; c'eſt qu'au premier inſtant où l'eſprit a ſu diſcerner & ſéparer la vérité d'avec l'erreur ſous laquelle elle étoit cachée, nulle autre force n'eſt plus capable de nous donner la moindre inquiétude : le doute ceſſe, les nuages ſont diſſipés ; la lumiere ſe leve des deux côtés ; la vérité apperçue vient ſe ranger avec les principes & les vérités déja connues ; on voit la liaiſon étroite qu'elle a avec eux ; & elle nous raſſure dans

les mêmes jugemens qu'elle nous empêchoit de porter : de la part de la fausseté reconnue, on sent sa contrariété, son opposition avec les vérités qu'on vient d'appercevoir ; il en résulte pour elles une nouvelle certitude & une véritable confirmation.

---

§. VIII.

La Nature elle-même nous a fait suivre cette marche, avant d'en avoir connu les vrais principes.

TELLE est, en effet, la marche que tous les esprits doués d'une Raison éclairée ont tenue, en examinant les propositions évidentes, combattues par des propositions vraisemblables. Les plus grandes difficultés, qui ont été proposées dans tous les genres de sciences, n'ont jamais été résolues & clairement expliquées,

qu'en discernant avec précision le côté d'où part la lumiere qui nous éclaire & qui nous entraîne, de celui d'où viennent les ténebres qui nous arrêtent, & la fausseté qui nous repousse. Les esprits divisés n'ont été réunis qu'après avoir saisi le double sens que présentoit l'objection; & s'il reste encore des contestations entre les Savans sur des objets à leur portée, c'est que la lumiere n'a pas encore été séparée d'avec les ténebres : il viendra un moment plus heureux, où une main plus habile tracera la ligne de séparation qui n'a point encore été apperçue. Si ces vérités n'ont point encore été exposées dans le jour où nous les présentons, elles ont été mises en pratique, & elles ont fourni les regles que l'on a suivies pour le progrès des études : les esprits se sont toujours éclairés par la voie de discussion, au moyen des controverses ou

des disputes : quoi qu'en disent les nouveaux Philosophes, les paradoxes qu'ils entassent sans ordre, sans suite, ne pourroient pas soutenir le grand jour que répand l'ancienne méthode : rien n'est plus avantageux, pour la découverte de la vérité, que les efforts réciproques & le choc mutuel des esprits solides qui s'éclairent respectivement, & se communiquent leurs réflexions ; &, s'il est arrivé souvent que les disputes aient été un obstacle au triomphe de la vérité, c'est uniquement lorsque le combat s'est livré entre des esprits faux ou prévenus, ou légers, sans principes, sans lumieres, sans méthode.....

§. IX.

Ces Principes généraux ont leur application au Sens intime.

Les principes que nous venons d'établir sur l'origine de nos doutes médités & les causes de nos erreurs réfléchies, ont leur application à tous les motifs de nos connoissances, sans en excepter le sens intime lui-même ; quoique, dans sa région, les doutes & les erreurs réfléchies soient plus rares & plus difficiles.

Dans les autres régions, occupés de diverses sensations, de différentes idées qui s'élevent tout-à-la-fois dans notre ame, ou nous ne les appercevons pas toutes, ou nous passons sur les distances qui les séparent, sur les nuances qui les différencient ; ou nous rapportons à l'un l'impression & la conviction qui part de l'autre, ou à

tous ensemble, l'impression solitaire qui part d'un seul côté.

Dans les objets du sens intime, les causes d'erreur sont absolument les mêmes : la vraisemblance des jugemens porte les mêmes caracteres : elle ne peut nous faire illusion que par une vérité qu'elle contient unie & confondue avec une fausseté qu'elle exprime ou qu'elle insinue : les différentes faces sous lesquelles on peut considérer les sentimens que nous avons de nous-mêmes : l'équivoque des termes, le vague des expressions, l'étendue qu'on peut donner aux propositions ; les réserves, les restrictions dont elles sont susceptibles, l'ambiguité de leur arrangement, de leur construction, donnent lieu à ces diverses significations qui nous arrêtent, qui nous font douter, ou nous jetent dans l'erreur. Pour achever d'en convaincre le Lecteur, nous allons en donner divers exemples.

§. X.

Doutes, Erreurs d'illuſion dans les matieres du Sens intime.

Premier Exemple, tiré du ſentiment de nous-mêmes.

COMMENT me ſuis-je perſuadé que mes ſentimens à l'égard de mon frere n'étoient pas des ſentimens de haine? Aujourd'hui que l'illuſion eſt diſſipée, j'apperçois la ſource de mon erreur: pour me tromper moi-même, j'ai confondu d'abord la haine avec le deſir de la vengeance, avec le penchant à lui faire du mal, avec la joie maligne de le voir opprimé. J'ai bien voulu confondre enſemble le premier degré de la haine avec les autres degrés qui en ſont l'excès; & je n'ai point trouvé ceux-ci dans mon cœur. Voilà ce que je ſentois alors;

mais si j'avois mieux observé ce qui se passoit dans mon ame, j'y aurois vû ce que j'apperçois aujourd'hui : je refusois mes services à mon frere ; je fuyois sa présence ; j'éloignois de moi sa pensée : au moindre souvenir de sa personne, mon cœur s'aigrissoit, se troubloit : je ne trouvois que dans mes distractions un moyen d'arrêter le cours de ma passion : mon sentiment pour lui étoit donc une vraie aversion qui renfermoit tous les principes, les élémens de la haine, quoiqu'elle n'en présentât pas tous les excès. Ces deux propositions, *je hais*, *je ne hais pas*, qui me paroissoient opposées, ne le sont plus : elles s'expliquent, elles se confirment l'une par l'autre, depuis que j'ai apperçu & séparé ces deux sens dans lesquels je les avois entendues.

circonſtances, où, agitée par les paſſions les plus vives, elle ne reçoit des autres objets, que des impreſſions foibles & paſſageres. Auroient-ils pu avancer qu'on ne peut jamais douter de l'exiſtence de ces impreſſions? Auroient-ils pu affirmer que notre ame ſaiſit toujours, avec la plus grande préciſion & la plus parfaite certitude, toutes les nuances différentes qui les caractériſent? Toute ſon attention étant portée ſur un ſeul objet, eſt-il impoſſible qu'elle ſe trompe ſur les autres, auxquels elle ne daigne ni réfléchir ni penſer? Ces deux propoſitions, *On peut ſe tromper ſur le rapport du ſens intime; On ne peut pas s'y tromper*, qui paroiſſent ſi oppoſées, ne le ſont plus. Les vérités qu'elles expriment toutes les deux, s'expliquent & ſe confirment l'une & l'autre, au moment qu'on a ſéparé & diſtingué les deux ſignifications qu'elles pouvoient préſenter.

§. XII.

Troisieme Exemple, tiré des Essais sur l'Entendement, de Sir Hume.

UN Philosophe Anglois a donné dans une erreur toute opposée à celle que nous venons d'examiner.

Il enseigne que « les opérations de » notre ame, quoique présentes à » nous de la façon la plus intime, » paroissent se cacher dans une pro- » fonde nuit, dès que nous tournons » nos réflexions de leur côté : selon » lui, rien n'est plus difficile que de » tracer les lignes qui les séparent » les unes des autres : ce sont, *dit-il*, » des objets trop subtils pour demeu- » rer long-temps sous le même point » de vue & dans la même situation : » pour les saisir, il faut une pé- » nétration supérieure, don précieux

» de la Nature, qui se perfectionne
» par l'habitude de réfléchir (1) ».

Ces propositions prises dans toute leur étendue, nous paroissent fausses & contraires aux principes généralement reçus. Cependant elles ont paru très-vraies & très-certaines à M. *Hume*. Quelles sont les propositions vraies, cachées dans ces propositions fausses qui lui ont fait illusion ? Il est facile de les reconnoître & de les séparer.

« Les opérations de notre ame,
» quoique présentes à nous de la
» façon la plus intime, paroissent se
» cacher dans une nuit profonde,
» dès que nous tournons nos réfle-
» xions de leur côté », *pour connoître leur nature, leur origine, leur génération, composition, décomposition.* Premiere proposition vraie. « Rien n'est plus
» difficile que de tracer les lignes

(1) Essais sur l'Entendement humain. Premier Essai.

» qui les séparent », *quand nous voulons pénétrer jusqu'aux plus légeres nuances qui les font différer.* Seconde proposition très-vraie. « Les opérations » de notre ame sont des objets trop » subtils pour demeurer long-temps » sous le même point de vue & dans » la même situation ». *Lorsqu'il s'agit de sentimens ou d'opérations de notre ame, qui se succedent rapidement, & qui ne font qu'effleurer notre esprit :* « alors » il faut une pénétration supérieure » pour les saisir dans un instant sou» vent indivisible ». Troisieme proposition vraie, qui s'accorde parfaitement avec nos principes sur la différence des modifications qui affectent notre ame.

Il n'est pas étonnant que ces vérités apperçues dans les propositions vagues & générales dont il s'agit, aient mérité le suffrage & l'approbation de plus d'un Savant ; mais toutes ces conditions, ces restrictions

que nous venons d'appoſer, n'étoient point énoncées dans les propoſitions dont il s'agit. M. *Hume* affirme généralement de toutes les opérations de l'eſprit, ce qui ne convient qu'à certaines opérations particulieres, dans des circonſtances ſingulieres : ſes propoſitions n'étoient donc pas exactes. Il n'affirmoit point préciſément ce qu'il voyoit ; &, bien loin que les vérités qui le frappoient, fuſſent oppoſées aux vrais principes, elles les confirment : ce ſavant homme auroit-il oſé dire que l'eſprit humain ne peut pas appercevoir la préſence, les caracteres diſtinctifs de tous ces ſentimens qui affectent vivement notre ame, qui perſéverent dans elle ? Faut-il donc une pénétration ſi ſupérieure pour diſtinguer la joie d'avec la douleur, l'amour d'avec la haine, une action d'avec un ſentiment purement paſſif, &c. Toutes ces réflexions, qu'occaſionne l'examen d'une propo-

sition vraisemblable, n'ajoutent-elles pas un nouveau poids à la proposition évidente qu'elles sembloient combattre?

§. XIII.

Quatrieme Exemple, tiré des Moyens d'Époque, que les Sceptiques appelent le Progrès à l'infini, *ou* le Cercle vicieux.

» TOUTES nos connoissances s'acquierent par les idées ou par les » sentimens : or, on conteste la certitude de l'une ou l'autre maniere » de connoître. Il est donc indispensable de la prouver, ce qui est impossible : car, ou vous prouverez » la vérité du premier sentiment par » un second sentiment, & alors il » faudra prouver la vérité du second » par un troisieme ; & ainsi jusqu'à

» l'infini, ce qui est évidement im-
» possible : ou vous prouverez la
» vérité du premier sentiment, par
» les idées ; & alors il faudra prouver
» la vérité de vos idées par d'autres
» idées, & la vérité des secondes
» idées par de troisiemes idées ; &
» ainsi jusqu'à l'infini : ou vous prou-
» verez la vérité de ces idées par le
» sentiment, & le sentiment par les
» idées, ce qui forme un diallèle,
» ou un cercle vicieux : il est donc
» nécessaire de révoquer en doute,
» & de continuer à contester la cer-
» titude de toutes nos connoissan-
» ces (1).

---

(1) Quod est sensibile, utrùm à sensibili aut intellectuali dijudicabitur ? si enim à sensibili, quoniam de sensibus quæritur ; ipsum quoque altero ad confirmationem indigebit, & sic usque in infinitum : quòd si ab intellectuali sensibile dijudicari oportebit, quoniam & de intellectualibus controversia est, hoc quoque cùm intellectuale sit dijudicatione & confirma-

Nous avons choisi pour exemple ces moyens d'époque, bien moins pour expliquer l'illusion qu'ils sont capables de produire, & qui ne peut en imposer à personne, que pour avoir occasion de développer quelques principes fondamentaux de tous nos raisonnemens.

Si toutes les propositions contestées l'étoient, parce qu'elles sont par elles-mêmes obscures & incertaines, elles auroient besoin d'être éclaircies & prouvées par d'autres propositions qui répandroient sur elles un plus grand jour, & en les appuyant, leur communiqueroient leur certitude: mais les premiers principes eux-mêmes sont contestés par l'ignorance de ceux-ci, l'inconsidération de ceux-là, la méchanceté des autres. Or, pour faire cesser ces contestations, & rendre à

---

tione opus habebit. *Sexti Empirici Hypotiposeon.* Lib. I.

la vérité toute sa force, il n'est pas nécessaire de revenir à des démonstrations: il suffit, pour l'ignorant, de lui montrer le côté de l'objet qu'il n'a point encore apperçu; pour l'esprit léger & inattentif, de l'obliger à réfléchir sur les impressions qu'il a reçues; il en sentira toute la force.

Pour le méchant, c'est assez de lui reprocher sa mauvaise volonté, & de lui montrer sa mal-adresse: alors la vérité exercera tout son empire sur leur esprit; elle ravira leur consentement, malgré eux : on éprouve cette force victorieuse, non-seulement de la part des premiers principes de la Raison, des axiômes communs à toutes les Sciences, des maximes généralement adoptées par le genre humain, mais de toutes les propositions particulieres qui présentent quelque vérité. La Philosophie de l'Ecole est en possession de recourir aux syllogismes pour les propositions

les plus claires, les plus sensibles : mais nous avons déja fait observer que le raisonnement n'est nécessaire que lorsque les termes dont on veut nous faire appercevoir la convenance ou la disconvenance, ne pourroient pas être rapprochés l'un de l'autre.

Toutes les fois qu'on peut saisir les rapports de l'un à l'autre, un troisieme terme est inutile, & le raisonnement est superflu. Cette seule réflexion renverse les principaux argumens du Sceptique sur la nécessité des preuves & l'impossibilité de les fournir.

§. XIV.

Cinquieme Exemple, tiré du Moyen d'Époque appelé les Corrélats.

» Tous nos jugemens ont pour objet » de simples relations d'un être à » l'autre : or, ces relations n'existent

» point, & n'ont aucune réalité :
» elles présupposent une comparai-
» son. Or les comparaisons ne sont
» rien ; elles n'existent que dans l'es-
» prit qui compare ; les relations ne
» sont donc aussi que des êtres de
» raison, qui ne peuvent pas entrer
» dans la série des êtres réels : tous
» les jugemens que nous portons sur
» ces relations, ne peuvent donc
» pas nous instruire de ce qui existe
» dans la Nature, & nous conduire
» à une véritable science (1). L'es-
» pace, le temps ne sont que des
» relations, & l'esprit n'y comprend
» rien. Est-il un dogme qui choque
» plus le sens commun que la doc-
» trine d'une étendue divisible dans
» un ordre infini, de parties réelles

(1) Cùm ita esse omnia ad aliquid ostendamus ; manifestumque est nos quale sit unumquodque naturâ suâ & purè non posse dicere, sed quale appareat in relatione ad aliquid. *Id. Ibid.*

» de temps, qui se succedent & s'épuisent l'une après l'autre ? Si ces » conclusions géométriques, mathé» matiques, sont absurdes, que se» ront donc tous nos autres juge» mens dans des matieres encore » plus abstraites que les nombres & » les grandeurs ? Il faut donc révo» quer en doute la vérité de tous les » jugemens que nous portons.

Nous avons déja posé les principes qui servent de réponse à ce moyen de doute. Un simple rapport n'est point un être, ni une maniere d'être. Il ne peut pas être apperçu en lui-même ; mais il l'est dans les objets ou les côtés des objets qu'on rapproche l'un de l'autre, & qui en sont les fondemens. Tous les jugemens que nous portons de ces relations, sont appuyés sur les qualités ou les quantités des objets que nous comparons : or ces qualités & quantités sont réelles : elles d écident de

diſtinction ou de l'unité, de l'égalité ou de l'inégalité, de la reſſemblance ou de la différence, de la dépendance ou de l'indépendance des êtres, ou de leurs notions & de leurs idées : c'eſt connoître tout ce qui, dans la Nature, eſt à la portée de notre eſprit, que d'appercevoir dans les êtres, tout ce qui les unit ou les diſtingue, ce qui les approche ou les éloigne les uns des autres, &c.

Tous ces termes, qui déſignent les diverſes relations d'un objet à l'autre, ne font qu'exprimer ce que nous voyons ou ce que nous ſentons dans les objets comparés. Or ce que nous voyons dans les objets viſibles ; ce que nous ſentons dans les objets inviſibles eſt certain pour nous : nous ne pouvons pas en douter ; puiſque la ſenſation de la vûe & l'évidence de nos idées, les impreſſions actuelles de nos ſens intérieurs ou extérieurs & le retour des ſentimens qui y

correſpondent, raviſſent notre conſentement, malgré nous : ainſi, quand je juge que Pierre reſſemble à Paul, c'eſt que je reconnois les mêmes traits dans le viſage de l'un & de l'autre : quand je juge que la joie n'eſt pas la douleur, c'eſt que le retour de ces deux ſentimens m'offre une différence ou une oppoſition bien marquée, &c. A l'égard des relations des diverſes parties de l'eſpace ou du temps, quand, dans un même lieu, j'appercevrai des points à une diſtance les uns des autres, ou dans une durée, des époques qui ſe ſuccedent, je pourrai en juger avec la plus grande aſſurance & la plus grande facilité : mais tout ce qui eſt infini en perfections, en grandeur, en nombre, en qualité, en durée, paſſe la portée de l'eſprit humain : nous nous garderons bien de nous en occuper ; & nous avons remarqué que tous les Philoſophes qui ſe ſont appliqués aux

calculs des parties infinitiemes, & des divers ordres de l'infini, jugeoient sur de simples conjectures, & qu'ils supposoient des nombres infinis ou indéfinis, sans en avoir aucun sentiment distinct, ni aucune idée claire: par conséquent, sans pouvoir s'élever à aucune certitude. Cette difficulté ne vient pas de la nature des relations en général, mais du défaut d'idées & de sentimens pour connoître tout ce qui est infini ou qui approche de l'infini.

---

§. X V.

Sixieme Exemple, tiré du Principe fondamental des Sceptiques.

Le principe fondamental du Scepticisme est la source de toutes les illusions que les Auteurs du doute universel ont faites à leurs premiers disciples, & que ceux-ci ont continué

d'employer à l'égard de tous ceux qu'ils vouloient engager dans leur parti.

On peut réduire tout leur systême à deux propositions :

1°. « Toute proposition, quelque » évidente qu'elle soit, peut être » contredite par une proposition de » même poids, & qui aura une » même force sur notre esprit (1) ».

2°. « Toute proposition, quelque » vraie qu'elle paroisse, renferme » plusieurs faussetés, si bien unies & » confondues avec la vérité, qu'il ne » reste à l'homme aucune regle pour » discerner la vérité d'avec l'er- » reur (2).

(1) Principium autem id Scepticæ, quo ea nititur, est præcipuè hoc : orationi omni orationem æqualis ponderis & momenti adversari : ex hoc enim videmur deludi, ut dogmata nulla statuamus. *Idem ibid.*

(2) Omnibus veris quædam adjuncta esse dicimus tantâ similitudine, ut in iis nulla insit

Avant de dissiper l'illusion que ces propositions sont capables de faire, exposons ici les principes fondamentaux de notre certitude.

1°. La vérité est nécessairement une; & toute proposition qui la contredit, dans le sens qu'elle la contredit, est nécessairement fausse.

2°. La vérité seule peut solliciter notre consentement, & la fausseté nous oblige à le refuser.

3°. Toute proposition où l'esprit attentif & réfléchi hésite, & doute s'il doit y adhérer ou la rejeter, dans les matieres qui sont à sa portée, ne présente donc ni une vérité seule, ni une fausseté seule, mais une ou plusieurs vérités mêlées avec une ou plusieurs erreurs.

4°. L'origine de nos doutes réfléchis, dans les objets qui sont à notre portée, vient donc uniquement, ou

certa judicandi & assentiendi nota. *Cicero, de Naturâ Deorum*, lib. 1.

de propositions équivoques & ambiguës, qui présentent des significations différentes, ou de propositions univoques auxquelles nous attribuons différentes significations qu'elles ne présentent pas.

5°. Toute la science & l'art de ceux qui nous engagent dans le doute, consiste donc à choisir des propositions captieuses, des termes équivoques, ou à attacher à des termes clairs & précis, des significations, qui, dans le sens qu'elles contredisent la vérité, lui sont étrangeres & nécessairement fausses.

6°. La cessation de tous nos doutes dans les matieres à notre portée, dépend donc uniquement de notre attention à discerner les différens sens qu'une proposition présente, ou que, par notre faute, nous attribuons à une autre proposition.

Appliquons ces principes aux fondemens du Scepticisme; & l'illusion

qu'ils ont faite jusqu'à présent s'évanouira.

Qu'on compare d'abord la suite, l'ensemble & la force de nos principes avec l'obscurité, l'incohérence, & la fausseté des propositions fondamentales du Scepticisme; ce premier coup-d'œil suffira pour nous prévenir contre toutes leurs attaques.

Voulons-nous renverser de fond en comble leur systême? séparons les vérités renfermées dans leurs principes d'avec les faussetés qu'ils expriment: *L'esprit humain peut douter de tout, dans des momens de distraction, d'inattention, d'imprudence, d'ignorance, de témérité & de folie.* Premiere vérité.

L'esprit humain peut douter de toutes les vérités en général, lorsque leurs impressions ne viennent pas jusqu'à nous, lorsqu'elles sont trop foibles ou trop passageres pour être apperçues; lorsqu'étant assez fortes, nous refusons, par une suite de nos préventions & de nos préjugés, d'y

donner une attention suffisante. Seconde vérité.

L'esprit humain peut douter de toutes les vérités qui se trouvent combattues & contredites par des propositions de même poids & de même force, jusqu'à ce qu'il ait apperçu & démêlé dans celles-ci les différens sens qu'elles présentent, & qu'il ait reconnu que toutes les vérités qui faisoient une impression de conviction sur lui, s'accordent avec ses principes, & que toutes les erreurs qui suspendoient son jugement & combattoient la vérité, sont de véritables erreurs. Troisieme vérité.

L'esprit humain peut encore éprouver des inquiétudes, des incertitudes même, en présence de plusieurs vérités qui le frappent, mais dont il n'a pas encore apperçu la progression, l'union, le concert & l'ensemble : c'est ce point de vue, cette perception seule qui le met à l'abri de tout doute, & qui l'éleve à l'imperturbabilité de la science. Quatrieme vérité.

L'esprit humain, pour démêler les différens sens d'une proposition, & séparer l'erreur d'avec la vérité, n'a aucune regle, aucun caractere distingué & séparé des impressions que font sur lui & l'erreur & la vérité. Cinquieme vérité.

Toutes ces vérités, renfermées dans les principes des Sceptiques, & qui leur donnent leur vraisemblance, s'accordent parfaitement avec les principes de notre certitude, avec les fondemens que nous donnons à la science humaine ; & ces exceptions, que nous admettons ici volontiers, ne font que les confirmer & les rendre plus certains.

Examinons à présent les erreurs cachées sous ces vérités dans les mêmes propositions qui paroissent attaquer nos principes.

1°. L'esprit humain peut douter de toutes les vérités qui se présentent à lui, même dans les matieres les plus

à sa portée, & qu'il a le mieux approfondies. *Premiere erreur.*

2°. L'esprit humain peut douter de toutes les vérités qui se présentent, même dans les momens où il en reçoit les impressions les plus vives, où il donne à ces impressions toute l'attention dont il est capable, & où la passion, le préjugé ne troublent en aucune maniere sa raison. *Seconde erreur.*

3°. L'esprit humain peut & doit douter de toutes les propositions qui sont combattues & contredites par d'autres impressions de même force, après même qu'il a saisi tous les sens renfermés dans ces propositions, & pendant qu'il apperçoit l'union de toutes les vérités qu'elles expriment, & leur opposition avec toutes les erreurs qu'elles insinuent. *Troisieme erreur.*

4°. L'esprit humain peut & doit douter de tout, non-seulement lors-

qu'il apperçoit des vérités isolées, qui ne tiennent à rien; mais encore lorsqu'il saisit avec la plus grande évidence & les impressions les plus vives, l'ordre que gardent entre elles ces vérités, leur progression, leur union, leur ensemble, l'appui qu'elles se portent l'une à l'autre, le concert & l'harmonie qu'elles forment avec toutes les autres vérités connues. *Quatrieme erreur.*

5°. L'esprit humain, non-seulement n'a point de regles & de mesures distinguées des impressions qu'il reçoit de la vérité pour la connoître; mais les impressions qu'il reçoit & de la vérité & de l'erreur, quelque vives qu'elles soient, ne suffisent pas pour l'assurer de la présence de la vérité & de sa distance avec l'erreur. *Cinquieme erreur.*

C'est jusques-là que le Sceptique doit porter l'absurdité de ses assertions : ce n'est que par ces erreurs

qu'elles contrediſent la certitude de nos principes. Nous ne différons d'avec eux que par ces côtés : leur ſyſtême apperçu ſous ce point de vue, quelle illuſion pourroit-il faire ? diſons mieux, quel mépris ne nous doit-il pas inſpirer ? Le Sceptique lui-même n'eſt-il pas obligé de l'abandonner ? Oſeroit-il ſe ſervir encore d'armes auſſi foibles, qui procurent tant d'avantage à leurs adverſaires, & qui ſuppoſent, dans tous ceux qui s'en ſervent, autant d'ignorance, de maladreſſe ou de méchanceté ?

Nous avons inſiſté ſur ce fondement univerſel du Scepticiſme, 1°. afin de donner une connoiſſance de notre méthode pour réſoudre tous les doutes qu'enfante l'illuſion ; 2°. pour en indiquer & en faciliter le remede ; 3°. pour démontrer à tous les Philoſophes anciens & nouveaux, que nos doutes ne prennent pas ordinairement leur ſource dans la foibleſſe ou les

bornes

bornes de la Raiſon, mais dans la corruption de notre cœur, dans la légéreté de notre eſprit, dans l'obſcurité du langage, & dans les ruſes, le manege que met ſi ſouvent en œuvre la haine & l'oppoſition pour la vérité.

---

§. XVI.

Tous ces motifs de doute peuvent ſe réunir pour nous attacher de plus en plus à l'Erreur.

QUOIQUE nous ayons aſſigné trois ſources différentes de nos doutes & de nos erreurs, nous n'avons pas prétendu qu'elles agiſſent toujours ſéparément : il en eſt, à cet égard, des motifs de douter, comme des motifs de juger : ſouvent tous les motifs capables de nous éclairer, ſe réuniſſent pour nous attacher de plus en

plus à la vérité : de même tous les motifs de douter agiſſent ſouvent enſemble ſur notre eſprit, pour nous précipiter dans une même erreur : elle peut naître tout-à-la-fois, & de la témérité avec laquelle nous nous élançons hors de notre ſphere, & du peu d'attention que nous donnons, & aux objets qui ſe préſentent, & à ceux de leurs côtés qui nous frappent. L'intérêt de nos paſſions nous détermine à fermer les yeux, pour ne pas appercevoir la lumiere : nous nous épuiſons en recherches pour imaginer des prétextes & pour trouver des vraiſemblances qui excuſent nos réſiſtances, & qui couvrent nos écarts : de-là tant de diſputes interminables, tant d'ouvrages de controverſes, où l'on ne fait qu'entaſſer difficultés ſur difficultés : mais ſi l'erreur raſſemble tous ſes preſtiges, elle fournit à la vérité autant de moyens de la démaſquer

& de la confondre. Plus les difficultés paroiffent frappantes, plus elles fervent à la Raifon pour fe confirmer dans fes premiers jugemens : nous venons d'en donner quelques exemples. Nous ofons défier tous les ennemis de la vérité d'attaquer nos principes par des objections férieufes, qui ne puiffent pas nous fervir à répandre un nouveau jour fur notre doctrine ; & nous finirons ce Chapitre par cette derniere réflexion : Tout ce qui, dans les matieres connues, paroît mettre plus d'obftacles aux progrès de la Raifon, à la certitude de nos connoiffances : en fuivant notre méthode, nous fait avancer plus avant dans la connoiffance de la vérité, & nous éleve à un plus haut degré de certitude.



CHAPITRE CINQUIEME.

Des Principes de notre Certitude, & des Fondemens des divers degrés de notre Science.

APRÈS avoir reconnu l'origine de nos doutes, les causes de nos erreurs, il ne nous reste plus qu'à découvrir les principes de notre certitude, & à nous assurer des solides fondemens de notre science. Nous considérons ici le savoir comme un état de notre ame. C'est au sens intime à nous révéler la génération de cette parfaite conviction qui fait le savant, de quelque source qu'elle naisse : en nous démontrant en quoi consiste cette imperturbabilité qui rend toutes nos connoissances scientifiques, il nous

instruira notamment dans quels sentimens consiste l'imperturbabilité qui lui est propre à lui-même.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, ne sont que des pierres jetées dans les fondemens de l'édifice de la science; il s'agit à présent de l'élever, d'en marquer les différens étages, & de porter la perfection de la science dans l'homme au plus haut point où elle puisse arriver.

L'esprit de l'homme trouve-t-il dans lui-même une regle de vérité? connoît-il bien les moyens de s'en servir, de maniere qu'elle le mette à l'abri de toute crainte, de toute inquiétude, de toute erreur? Cette question a été agitée depuis que l'homme s'est adonné à la recherche de la vérité. L'existence de la Philosophie, que les Pyrrhoniens ont attaquée avec tant de chaleur, n'est autre chose que l'existence des sciences qui en font partie: mais cette

queſtion fondamentale n'a point été traitée avec cette exactitude & cette précision qui devoit mettre une vérité auſſi importante pour toujours à l'abri de toute attaque.

Les preuves des Dogmatiſtes ſe réduiſent à ces trois aſſertions : *Il exiſte un objet certain : ce ſont les eſſences des êtres : elles ſont immuables :* il exiſte un motif certain ; c'eſt l'évidence ; ſa force emporte notre conſentement, malgré nous : il exiſte un objet certain ; c'eſt l'eſprit de l'homme : il eſt capable d'adhérer fortement aux jugemens qu'il a portés : donc la Philoſophie, qui n'eſt qu'une connoiſſance fondée ſur le raiſonnement, exiſte.

Cette prétendue démonſtration nous offre une foule de ces notions, que Bacon nous ordonne de refondre & de rectifier. Nous allons ſuivre ſes ordres. 1°. On défigure ici la notion véritable de la Philoſophie ; on nous

la repréſente comme un ſeul acte paſſager : les uns comme un jugement, les autres comme une perception ; ceux-ci, comme une connoiſſance dont toute la certitude dépend d'un raiſonnement : *cognitio diſcurſiva.* Rien n'eſt plus éloigné de la vraie définition de la Philoſophie : les Péripatéticiens, les Platoniciens nous la peignoient bien autrement : elle eſt naturellement une ſcience qui comprend toutes les autres ſciences ; par conſéquent ce n'eſt pas un acte, mais une habitude acquiſe par pluſieurs actes, une facilité de connoître & de porter des jugemens certains ſur tous les objets qu'éclaire la lumiere, & que rend ſenſibles l'inſtinct de la Nature. La Philoſophie, telle qu'elle exiſte dans les Ouvrages des Philoſophes, eſt un recueil de principes, de concluſions, d'obſervations, de regles & de préceptes ſur tous les objets que la Nature a

mis à notre portée : par conséquent la Philosophie, telle qu'elle existe dans l'esprit du Philosophe, est donc la connoissance habituelle de tous ces principes, ces conclusions, ces regles, &c.

L'ancienne Ecole avoit eu soin d'exprimer les qualités que devoit avoir cette connoissance, & d'en indiquer les objets : *Cognitio vera, certa & evidens rerum naturalium.* En supprimant ces deux circonstances essentielles à la Philosophie, l'Ecole nouvelle a-t-elle rendu sa définition plus claire ?

2°. Les essences des êtres sont immuables ; mais ce n'est pas leur immutabilité qui décide de la certitude de nos connoissances ; c'est la maniere & le motif par lesquels cette immutabilité nous est connue. D'ailleurs les premieres essences des êtres sont ce que nous connoissons le moins dans la Nature : elles ne sont pas l'objet

de nos connoiſſances ſcientifiques : & à quoi ſerviroit l'immutabilité des eſſences pour juger des qualités, des propriétés & manieres d'être de tout ce qui exiſte dans la Nature ? ce qui fait le principal objet de la Philoſophie.

3°. L'évidence eſt quelquefois un motif certain & infaillible ; mais l'eſt elle dans toutes les circonſtances où elle ſe préſente à notre eſprit ? Le rend-elle ferme & aſſuré dans ſes jugemens, lorſque ſes impreſſions ſont foibles, paſſagères, inapperçues, mal rapportées ? Il falloit donc aſſigner les circonſtances où ſon infaillibilité ſe fait ſentir : d'ailleurs l'évidence n'éclaire que les objets que nous connoiſſons ou que nous avons connus par la ſenſation de la vue ; peut elle être le ſeul fondement de toutes nos aſſertions philoſophiques ?

4°. L'eſprit de l'homme eſt capable d'adhérer fortement à la vérité con-

nue; mais n'eſt-il pas capable auſſi d'adhérer fortement à l'erreur? Il ne peut donc être un ſujet certain, qu'autant qu'on lui fournira des moyens ſûrs pour reconnoître tous les cas où ſon attachement à ce qu'il a jugé, n'eſt que l'effet d'une pure opiniâtreté d'avec ceux où il eſt le fruit d'une véritable conviction ou d'une certitude inébranlable? Et a-t-on ſeulement penſé à nous mettre en état de faire ce diſcernement?

Nous comprenons bien ce qu'ont voulu dire ſur ces objets les Philoſophes qui nous ont précédés : les mêmes impreſſions qui nous décident ont été par eux apperçues ; mais parce qu'elles n'ont pas été rendues avec cette préciſion, avec cet éclat qui exclut toute inquiétude : les uns ont continué de s'élever contre les forces de la Raiſon, & de les décrier; les autres, plus raiſonnables, ont ſuivi ſon inſtinct, ſans en connoître

la valeur ; & ils ont mieux aimé en supposer la certitude, que de prendre la peine d'en reconnoître par eux-mêmes les vrais fondemens.

Pour détromper les uns, pour rassûrer les autres, nous allons ouvrir une nouvelle route : c'est la Nature qui l'a tracée ; c'est elle qui nous a ménagé cette pente douce qui nous éleve insensiblement à la perfection de la science. Observons les différens pas qu'elle nous fait faire ; familiarisons-nous avec ces opérations successives qui caractérisent ces trois diverses stations, où le Savant, en s'arrêtant, peut trouver & donner à ses connoissances trois divers degrés d'imperturbabilité. Voilà tout ce qui nous reste à examiner avant de sortir de cette premiere Région.

Cette division de la science en trois divers états n'est pas si arbitraire qu'elle pourra le paroître : elle est fondée, 1°. sur les trois divers degrés

de force que nous avons fait remarquer dans tous les motifs de nos connoissances, & spécialement dans le sens intime : 2°. dans les divers effets qui résultent de ces divers degrés, & qui rendent tous les vrais Savans plus ou moins imperturbables : les uns sont imperturbables, seulement dans l'enceinte de la science qu'ils ont étudiée, ou qu'ils professent : les autres sont imperturbables dans toutes les sciences qui dépendent ou appartiennent à la région qu'ils ont parcourue : les autres enfin, dans quelque région qu'on les conduise, jouissent d'une imperturbabilité absolue : ils voient l'union, la liaison ; ils entendent le concert & l'harmonie de toutes les vérités qu'on leur propose : une nouvelle objection, un nouvel examen ne fait qu'ajouter à leur conviction, ou la renouveler : leur état exclut toute inquiétude dans les momens qu'ils consacrent à la recherche

de la vérité : ces trois états, ſi différens, vont nous donner les trois Articles de ce dernier Chapitre.

C'eſt ici ſur-tout que nous avons lieu de faire remarquer la marche véritable de la Raiſon & le méchaniſme de ſes forces : nous nous livrons d'autant plus volontiers à ce dernier travail, qu'il en réſultera un nouveau plan d'étude, une nouvelle maniere d'enſeigner, qui, par ſa clarté, ſa facilité, obtiendra les ſuffrages du Public, & remplira les vœux d'un nombre de perſonnes qui, depuis long-temps, ſollicitent une réforme dans la maniere d'enſeigner & d'étudier.

ARTICLE PREMIER.

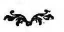
Principes de notre Certitude, & fondemens de notre Science, au premier degré.

Nous avons, dans le troisieme Chapitre de ce Traité, examiné les forces du sens intime pour nous convaincre ; nous avons montré les sources d'où elles empruntoient leurs poids, leur énergie : ici nous allons nous en occuper, afin de connoître clairement les effets différens qu'elles produisent sur notre ame. Nous voulons rendre sensibles ces divers sentimens qui se succedent les uns aux autres, & qui, après avoir chassé nos doutes & fait cesser toutes nos inquiétudes, nous rendent fermes,

conſtans, inébranlables dans tous les jugemens que nous avons portés.

Il ne s'agit plus que de tracer ces lignes qui ſéparent la ſimple certitude d'une ſécurité ſupérieure, & de fixer les vraies diſtances, & toutes les démarches par leſquelles le Savant peut s'élever du premier degré au ſecond, du ſecond degré au faîte de la Science.

La marche que nous allons ſuivre ici, eſt celle qu'il faudra déſormais tracer & faire ſuivre par tous les amateurs qui voudront s'élever à une ſcience univerſelle, ſublime & profonde; & ce n'eſt que par l'étude & la pratique des regles que nous allons donner, qu'on pourra tirer de l'Ouvrage ſur la Raiſon, tout l'avantage que nous en avons promis.



Paragraphe Premier.

Des diverses forces qui concourent également à nous élever à un état de Certitude.

Les impressions de la vérité sont l'unique source de toutes nos connoissances, & de notre attachement pour elle : elles parviennent toutes à notre ame par la force du sentiment ; & soit que ce sentiment soit accompagné de lumieres & d'images, soit qu'il en soit dépourvu, soit qu'il vienne des sens extérieurs ; soit qu'il vienne des sens intérieurs ; soit qu'il naisse dans nous, de nos propres sentimens, ou sensations ou idées, soit qu'il vienne des sentimens, des sensations, des idées que nous avons reçus des autres êtres raisonnables ; si leurs forces nous sont également appliquées, elles produi-

ront dans notre ame une même certitude. L'Auteur de notre être a attaché une même énergie à tous les moyens de connoître qu'il nous a ménagés. Leur action résulte & de la nature de la vérité & des dispositions naturelles de notre ame pour le vrai. Les impressions de la vérité exercent donc sur notre ame un même empire de quelques parts qu'elles nous soient envoyées. Je ne suis pas moins certain de l'existence de mon ame que je sens, sans la voir, que de l'existence d'une montagne que je vois sans la sentir. Je suis aussi assuré que la douleur n'est pas la joie, comme je suis sûr que le cercle n'est pas le quarré. Je suis aussi convaincu de l'existence de Rome que je n'ai jamais vue ni touchée, comme de l'existence de Paris que je vois & que je touche. L'évidence de mes idées n'a, à cet égard, aucun avantage sur tous les autres motifs

par rapport aux objets qu'ils ſont chargés de nous faire connoître. Si elle eſt ſuſceptible de divers degrés de clarté, tous les autres ſentimens ſont également ſuſceptibles de divers degrés de force; & ſi, juſqu'à préſent, on paroît avoir attribué à nos perceptions toutes nos connoiſſances certaines; c'eſt que chez les anciens Philoſophes la perception ſe faiſoit également & par le ſentiment ſans aucune repréſentation, & par le ſentiment accompagné d'images & de repréſentation. Ainſi, dans toutes les régions de l'eſprit, tous les motifs de connoiſſances peuvent nous élever à un même état de certitude & à un même degré de ſcience. Ainſi il eſt facile de reconnoître dans toutes les régions un nombre de principes, & de conſéquences généralement reçues & accréditées, qui excluent également le doute, & qui ſont marqués au même coin de

certitude & des suffrages publics. Aussi, malgré le préjugé qui rapporte à l'évidence de nos pensées toutes nos connoissances certaines, il est avoué & reconnu aujourd'hui qu'il y a encore plus de vérités de sentimens que de vérités apperçues par l'évidence.

---

§. II.

Circonstances où ces diverses forces ne peuvent pas nous élever à un état de Certitude.

Les impressions de la vérité, soit qu'elle parvienne à notre ame par le sentiment ou par l'évidence, &c. sont quelquefois foibles & languissantes, rapides & passageres, interrompues & confuses : lors même qu'elles sont vives & profondes, durables & permanentes, saillantes

& distinctes, l'ame qui les reçoit peut être préoccupée & distraite, inattentive & précipitée, dans le trouble, &c. Dans toutes ces circonstances, soit qu'elles soient réunies, soit qu'elles soient séparées; les impressions de la vérité sont nulles, ou presque nulles; à peine sont-elles senties, elles se mêlangent, elles se confondent : l'esprit ne peut pas toujours les discerner l'une de l'autre; alors le doute est possible : suspendre son jugement, c'est prudence : il est démontré que ni le sentiment, ni l'évidence dans de pareilles circonstances ne peuvent jamais être ni le principe de notre certitude, ni la regle de vérité, ni le fondement de la science : pourquoi? parce qu'elles n'exercent point cette force, cette énergie seule capable de nous assurer de la vérité des jugemens que nous avons à porter.

§. III.

Autres circonstances où toutes ces forces sont le principe de notre Certitude.

Il est d'autres circonstances où les impressions de la vérité apperçue, soit par le sentiment, soit par l'évidence, sont vives & profondes, durables & permanentes, saillantes, les unes hors les autres à des distances assez grandes pour ne les pas confondre, & cela dans des momens où l'ame calme & tranquille, attentive & réfléchie, imbue & toute pénétrée, saisit avec vivacité toute l'action & l'énergie de ces impressions, & les conserve long-temps : ces sortes d'impressions recueillies de cette maniere, sont les seules qui peuvent nous attacher fortement à la vérité. C'est alors

ſeulement que le ſentiment ou la vue raviſſent notre conſentement, & produiſent dans notre ame cette adhéſion ferme & inébranlable dans laquelle conſiſte tout état de certitude.

---

§. IV.

Ces dernieres impreſſions ſont faciles à diſcerner des premieres.

CES circonſtances ſi favorables, où les impreſſions de la vérité agiſſent ſur l'ame qui les reçoit avec toute leur énergie, ſont très-faciles à appercevoir & à diſcerner de ces impreſſions foibles, languiſſantes, & même de ces impreſſions profondes, mais à peine apperçues : parce que rien n'eſt plus facile à une ame attentive & réfléchie, que de connoître tout ce qui change notable-

ment sa maniere d'exister, & fait une révolution très-sensible dans son état. Or toutes ces impressions dont nous parlons, se trouvent dans une ame attentive & réfléchie ; nous les supposons vives & profondes, durables & permanentes : elles font partie de l'ame elle-même ; elle ne peut donc pas trouver la moindre difficulté à s'assurer de la plus vive & de la plus sensible de ses situations, qui l'attire, qui la captive, comme elle ne peut pas en rencontrer, lorsqu'il s'agit de distinguer une douleur profonde d'avec une douleur foible & légere, une passion vive d'avec un simple penchant, une force qui l'entraîne malgré elle d'avec une force qui l'ébranle & lui laisse toute sa liberté.



§. V.

Caracteres qui distinguent tous les principes de notre Certitude.

LA voix du sentiment, la clarté de nos idées ne peuvent donc devenir le principe de notre certitude que lorsque ces trois circonstances se trouvent réunies.

La vérité doit frapper l'ame avec assez de force ; l'ame doit donner assez d'attention aux impressions de la vérité ; il en doit résulter une force qui l'entraîne, & une espece d'impuissance de refuser son consentement. Pour se convaincre de cette maxime que nous avançons ici, on n'a qu'à se rappeler ces premiers momens où nous avons été fermement persuadés & pleinement convaincus d'une vérité nouvellement découverte,

découverte, & l'on connoîtra qu'alors notre ame se trouvoit dans l'heureuse situation que nous venons de décrire. On n'a qu'à se rendre raison à soi-même de toutes les connoissances auxquelles nous sommes le plus inviolablement attachés, & l'on trouvera qu'en derniere analyse nous ne pouvons alléguer d'autres Raisons solides que la réunion de ces trois circonstances, qui ne nous permettent pas de douter un instant de tous les jugemens que nous avons portés de la sorte.

---

§. VI.

Effets sensibles de la réunion de ces trois Circonstances.

Ces trois circonstances, impression vive, attention concentrée, penchant invincible, excluent l'état d'erreur & d'égaremens, l'état d'entêtement &

d'opiniâtreté, l'état de doute & d'inſcience. Nous ſuppoſons préſentes les impreſſions de la vérité les plus vives, par conſéquent l'ignorance & l'erreur ſont impoſſibles : nous exigeons une attention concentrée ſur ces impreſſions ; il n'y a donc pas lieu de ſoupçonner l'entêtement, ni l'opiniâtreté. Le conſentement ravi malgré nous, on ne peut donc pas admettre le moindre doute.

L'Auteur de la Nature devoit à l'homme un premier mobile qui mît en action ſes facultés, une regle ſûre & infaillible pour faire un uſage légitime de ſa Raiſon ; mais il devoit auſſi lui conſerver la liberté de ſes jugemens, d'où devoit dépendre la liberté de ſes actions ; il devoit donc lui accorder un moyen de ſe ſouſtraire, s'il le vouloit, aux impreſſions de la vérité. L'effet & l'action de ce premier mobile devoient, en quelque ſorte, dépendre de lui ; ils en dépendent

réellement ; puiſque, maître de ſon attention, il peut, quand il veut, la porter ailleurs, la fixer ſur des objets qui rendroient nulles ou douteuſes les impreſſions qu'il avoit reçues : par ce moyen, les efforts qu'il fait pour connoître la vérité, ſont méritoires, ſes ſuccès ſont le fruit de ſes peines, & l'abus qu'il fait volontairement de ſa Raiſon eſt toujours un crime. Nous indiquons ici, avec le principe de certitude de nos connoiſſances, la vraie ſource de la liberté de l'homme ſous les impreſſions les plus efficaces, & nous en développerons les conſéquences lorſque nous conſidérerons ſa volonté ſous les impreſſions du bien moral ; mais l'attention une fois concentrée ſur ces impreſſions, nous ne pouvons plus refuſer notre conſentement, & il n'eſt plus libre que dans ſon principe, parce que l'attention que nous lui donnons a été l'effet de notre liberté.

§. VII.

Différence marquée entre la Certitude & la Science.

ON a toujours mis une grande diſtance entre l'état ſimple de certitude & l'état de la Science. La certitude peut tomber ſur un ſimple jugement, une ſeule propoſition, & n'être le fruit que de la vue claire de la convenance d'une idée avec une idée, d'un jugement avec un jugement: mais l'état de ſcience ſuppoſe la vue claire, ou le ſentiment de pluſieurs vérités, de pluſieurs propoſitions, liées & aſſorties, pour ne former enſemble qu'un même tout; & c'eſt la connoiſſance de tous les rapports qu'ont enſemble ces vérités, qui ajoutent à notre certitude cette conſtance, cette immua-

ble fermeté qui caractérise la science. Ecoutons Ciceron : « La science, » disoit-il, n'est pas seulement une » connoissance quelconque ; nous » ne donnons ce beau nom qu'à » celles de nos compréhensions qui » sont stables, irrévocables, immua- » bles : une proposition qui ne por- » teroit que l'empreinte d'une seule » vérité, ne suffiroit pas pour satis- » faire un Savant. Il faut qu'elle » présente encore les preuves d'une » vérité constante, arrêtée, recon- » nue, & qu'aucune objection ne » puisse en altérer la certitude (1) : » or cette constance d'où peut-elle » partir, sur quoi peut-elle être

(1) Maximè cognitio virtutum confirmat percipi & comprehendi multa posse, in quibus solis inesse etiam scientiam dicimus, quam nos non comprehensionem modò rerum, sed etiam stabilem atque immutabilem censemus. *Quæst. Acad. lib. 2.*

» appuyée, si ce n'est sur un nom-
» bre d'idées & de sentimens (1) » ?

§. VIII.

État de Certitude séparé de la Science. Prémier Exemple.

IL est un nombre de personnes qui, sans prétendre à aucune science, s'appliquent à respecter la Raison, & à suivre ses avis ; des occasions fréquentes leur rappelent leurs obligations & leurs devoirs ordinaires ; l'ame, dans ces hommes raisonnables, toujours occupée d'elle-même, reçoit, dans le plus grand recueillement, toutes les impressions qui s'élevent & la frappent. Quoique toutes ces vérités se présentent sans

(1) Sapienti non satis est decretum non esse falsum, sed etiam stabile, fixum, ratum esse debet quòd movere nulla ratio queat. *Ibid.*

beaucoup de suite, &, pour ainsi dire, détachées les unes des autres, elles pénetrent l'ame, elles la convainquent ; il en résulte un état d'assurance qui la met dans l'impossibilité de douter : de-là cette multitude de principes, de maximes, de faits & de raisonnemens communs à toutes les Nations, sur lesquels tous les hommes reglent leurs jugemens & leur conduite, & dont l'ensemble forme ce qu'on appele les premiers principes de la Raison, du bon sens, du sens commun, les lumieres naturelles, &c.; mais à quelque degré d'assurance que ces hommes respectables soient parvenus, ils ne touchent point encore au premier degré de la science, quoiqu'ils en aient apperçu les premiers principes; parce que la certitude qui part de la science, doit sortir d'un certain nombre de vérités liées, assorties & dépendantes, pour nous en faire

connoître tous les rapports, & non d'une multitude de premiers principes indépendans & détachés les uns des autres.

---

§. IX.

Des Idées innées & Connoiſſances infuſes.

IL a plu à un grand nombre de Philoſophes d'appeler toutes ces premieres connoiſſances, dont nous venons de parler, des idées naturelles, des lumieres infuſes, des principes innés. La facilité avec laquelle la plupart des hommes ſaiſiſſent ces ſortes de premieres vérités, a ſervi de prétexte pour affirmer que toutes ces connoiſſances étoient créées dans nous, & qu'elles faiſoient la totalité des lumieres que nous recevons de Dieu avec notre exiſtence; mais cette

opinion n'a aucun fondement. Ce qui est inné dans tous les hommes, ce que Dieu nous a donné en nous créant, c'est le pouvoir de sentir & de mesurer les impressions de la vérité : celles qui sont les plus anciennes, les plus fréquentes & les plus profondes se sont comme naturalisées avec nous, & elles n'exigent plus la même attention de notre part : l'impression la plus légére suffit pour en rappeler le sentiment : après les avoir si souvent apperçues & jugées, nous les retrouvons, pour ainsi dire, écrites & gravées dans nos cœurs ou dans nos esprits. Voilà tous les mysteres de la prétendue infusion des principes, & de la création de nos premieres connoissances : elles ne different que par-là de toutes les autres : leur jeu, leur action part du même principe : leur principe de certitude est le même ; & si aujourd'hui leurs impressions sont si faci-

lement apperçues, c'eſt que dès leur premiere origine nous y avons donné toute l'attention néceſſaire, & que notre ame en a ſi ſouvent reçu les impreſſions qu'elles exiſtent, & qu'elles ſont ſenſées perſévérantes.

§. X.

État de Certitude ſéparé de la Science. Second Exemple.

LES autres vérités, qui ne ſont point partie de nos premiers devoirs, de nos beſoins ordinaires, demandent plus d'attention de notre part & de contention d'eſprit; elles ne ſeront parfaitement connues que de ceux qui les auront choiſies pour l'objet de leurs études, & qui auront apporté des talens, & une application proportionnée aux difficultés qui ſe préſenteront. Quoique ces connoiſ-

ſances ſoient réunies en corps de doctrine, tous ceux qui parviendront à un état de certitude, ne peuvent pas toujours s'élever même au premier degré de la ſcience. Ils auront beau ſe familiariſer avec les termes propres de cette ſcience, ou étudier les notions, les définitions, les diviſions: ils auront beau ſentir la force des preuves, la frivolité des objections, pénétrer la vérité des principes & l'utilité des préceptes les uns après les autres, ils ne ſont pas encore arrivés à l'état de ſcience. Pourquoi? parce que s'ils ont ſaiſi l'ordre général que leurs Maîtres ont mis entre les queſtions qu'ils ont traitées, ils n'ont pas reconnu par eux-mêmes l'ordre que la Nature a établi elle-même entre ces divers objets; s'ils ont ſenti la vérité des principes & la force des preuves ſucceſſivement les unes après les autres, ils n'ont pas apperçu les rapports des unes aux

autres, ni la force & le ſoutien mutuel qu'elles ſe prêtent, & la certitude qu'ils éprouvent n'eſt pas encore fondée ſur la liaiſon, l'accord & le concert de toutes ces vérités qui forment le corps de doctrine qu'ils ont étudiée : c'eſt une nouvelle carriere qui leur reſte à parcourir.

---

§. XI.

Autres Exemples d'un état de Certitude ſéparé de la Science.

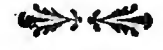
TELLE eſt & telle ſera toujours l'état d'un grand nombre de ſujets ſtudieux, mais bornés, dont l'eſprit petit & étroit ne peut pas embraſſer un auſſi grand nombre d'objets qui doivent fonder la ſcience, & qui n'ont pas le tact aſſez fin pour en ſaiſir tous les rapports. Un travail long & opiniâtre a meublé leur tête

d'une suite de principes auxquels ils se sont attachés : ils ont acquis un nombre de connoissances, & ils ont éprouvé cette conviction intime que produit la vérité : mais ils seront toujours incapables de s'étendre & de discerner tous ces points de comparaison qu'offre un si grand nombre d'objets, d'en recueillir avec précision tous les liens, tous les rapports, & de résoudre toutes les difficultés qui peuvent naître d'un si grand nombre de comparaisons. Tel est encore l'état de plusieurs Auteurs Logiciens, Métaphysiciens, &c. qui nous ont laissé des Ouvrages volumineux, & des cours complets des sciences qu'ils professent : ils n'ignorent rien de ce qu'ont pensé tous les Philosophes qui les ont précédés ; mais asservis à leur marche, appuyés uniquement sur leur autorité, ils n'ont pas osé donner le moindre effor à leur génie ; ils répandent de

nouveaux nuages ſur les queſtions qu'ils s'étoient engagés d'éclaircir; & l'on voit bien, par la foibleſſe de leurs réponſes, qu'ils n'ont jamais ſenti la force des objections: contens de nous tranſmettre la doctrine des autres, ils n'ont jamais penſé à mettre de l'union & de l'accord dans les connoiſſances qu'ils ont acquiſes, ni porter leurs regards ſur les fondemens de ces ſciences qu'ils enſeignent.

Tel eſt encore l'état de pluſieurs grands Littérateurs de notre ſiecle que la nouvelle Philoſophie regarde comme ſes chefs, & qui, auprès de gens vraiment éclairés, paſſeront à peine pour des demi-ſavans: bien plus occupés du ſoin de plaire & de polir leur ſtyle, que d'aſſurer leurs jugemens; l'attention qu'ils donnent pour répandre, ſur les objets de leurs connoiſſances, un coloris brillant, ne leur permet pas d'en étudier la véri-

table ſituation : ils ne les apperçoivent qu'avec les yeux de la paſſion & de la prévention : en liſant leurs Ouvrages , on voit bien qu'ils ont été dictés par les penchans & la dépravation du cœur , par d'injuſtes préjugés contre la religion : de-là tant de variations dans les principes, tant de contradictions groſſieres, tant de paradoxes inſoutenables, tant d'aſſertions hardies & ſéditieuſes qui laiſſeront, ſur la réputation de tous ces Auteurs, une tache honteuſe & ineffaçable : ils auroient évité cet écueil, où toute la gloire de leurs talens eſt venue ſe briſer, ſi, dans le calme des paſſions, ils avoient donné plus d'attention aux impreſſions de la vérité, & pris le ſoin de mettre plus d'ordre, de liaiſon & d'accord dans les principes qu'ils ont adoptés.



§. XII.

Premier Degré de la Science.

D'APRÈS les principes que nous venons d'établir & les exemples que nous venons de donner, il eſt facile d'appercevoir comment le principe de notre certitude devient le fondement du premier degré de la ſcience. Tandis que les impreſſions de la vérité ne partent que d'une multitude d'objets détachés d'un nombre de raiſonnemens iſolés, qui ne font point vus former aucun enſemble, ou qui n'ont entre eux qu'un ordre arbitraire & factice qui ne part pas de la Nature ; la certitude qui en réſulte n'eſt point celle de la ſcience: mais au moment que les impreſſions de la vérité feront apperçues partir d'une ſuite de principes liés & aſſor-

tis par la Nature pour former un tout, un recueil de dogmes & de préceptes inséparables les uns des autres; dès-lors le principe de notre certitude devient encore le fondement de notre science par deux caracteres faciles à saisir : du côté de l'objet, il est vu sous un nouveau jour. Toutes les parties qui le composent sont liées ensemble; & si l'Art en a perfectionné le lien, c'est la Nature elle-même qui l'a formé & qui le fait appercevoir : du côté du sujet, il devient encore plus certain, plus imperturbable dans l'enceinte où il se tient renfermé : le sentiment, ou la vue de l'ordre, des liaisons, des rapports naturels entre toutes les parties d'une science qui se soutiennent, ajoute infiniment à la sécurité qu'il tiroit de sentimens isolés & des premieres idées détachées.

§. XIII.

Sentiment de Bacon sur ce premier Degré de la Science.

BACON avoit fait ces obſervations avant nous : « Les ſciences, diſoit-il, » reſſemblent à ce faiſceau de ba-» guettes, qu'un vieillard montroit à » ſes enfans : la force qu'elles exer-» cent ſur notre eſprit ; l'état d'im-» perturbabilité où elles nous éle-» vent, ne vient point de leurs » dogmes vus & conſidérés ſépa-» rément l'un de l'autre ; mais de » l'union de toutes les vérités qu'elles » nous enſeignent, adaptées l'une » à l'autre & raſſemblées ſous un » même lien : la ſymmétrie, dans » les ſciences, fait leur force & leur » beauté : elle naît des juſtes pro-» portions de leurs parties qui s'uniſ-

» ſent, s'approchent & ſe ſoutien-
» nent les unes les autres ; & c'eſt
» la vue de cette ſymmétrie qui nous
» met en état de réfuter & de ré-
» ſoudre toutes les objections de ces
» eſprits médiocres qui les combat-
» tent. Au contraire, ſi vous con-
» ſidérez leurs axiômes ſéparés l'un
» de l'autre, ils ne ſe ſoutiendront
» plus ; il ſera très-facile de les
» affoiblir, de les faire fléchir, &
» même de les rompre (1) ».

Tous ceux qui ſe chargent d'en-
ſeigner les ſciences, doivent donc

(1) Scientiarum omnium robur inſtar faſcis illius ſenis, non in ſingulis bacillis, ſed in omnibus vinculo conjunctis conſiſtit. Etenim ſymmetria ſcientiæ, ſingulis ſcilicet partibus ſe invicem ſuſtinentibus, eſt & eſſe debet vera, atque expedita ratio refellendi objectiones gentium minorum : contrà, ſi ſingula axiomata tanquam baculos faſcis ſeorſim extrahas, facilè erit ea infirmare, & pro libito erit flectere aut frangere. *Baco.*

se faire un devoir, non pas simplement de parcourir les divers objets qu'elles embrassent, & de les montrer l'un après l'autre sans aucun ordre, ou dans un ordre qui contrarie celui de la Nature, dans des distances arbitraires qui cachent leurs rapports véritables, & ne permettent pas d'appercevoir leur dépendance mutuelle; mais de les présenter dans la place où la Nature les a rangés, & de montrer dans leur vrai jour tous les côtés qui les rapprochent & qui les font dépendre les uns des autres, tous les liens qui les resserrent, & d'où dépendent toutes leurs forces.

Il est également nécessaire que tous ceux qui prétendent acquérir la science après avoir connu les parties dont elle est composée, portent leur attention sur l'ensemble qu'elles forment, sur la force de ces liens qui rendent toutes ces vérités insé-

parables, ſur cet augment de forces qu'elles empruntent les unes des autres, & ſur l'impuiſſance où ſe trouve l'erreur de faire fléchir, ou de rompre un auſſi grand nombre de vérités auſſi étroitement liées & auſſi bien aſſorties.

Ce n'eſt encore là que le premier degré de la ſcience : ce que nous allons dire des fondemens des degrés qui ſuivront va répandre un nouveau jour ſur ce premier état que nous venons de décrire.



ARTICLE SECOND.

Fondemens du ſecond Degré de la Science dans les Jugemens dictés par le Sens intime.

Du premier degré de la ſcience pour arriver au ſecond, il reſte encore bien des démarches à faire : cette entrepriſe demande de l'application, du travail, des efforts généreux : elle ne peut réuſſir que pour des eſprits ſtudieux & réfléchis, des ames grandes & élevées, des facultés douées de la plus grande préciſion : c'eſt dans cette claſſe d'hommes que nous allons obſerver les progrès ſucceſſifs de la Raiſon.

PARAGRAPHE PREMIER.

Premier Écueil à craindre dans cette nouvelle carriere.

SI la Raiſon déja éclairée ſur l'union & l'enſemble des principes d'une ſcience veut s'élever plus haut, elle a un premier écueil à redouter : c'eſt de ſe détourner du chemin où elle eſt entrée pour courir après les ſyſtêmes ; elle s'écarte toujours des ſentiers de la vérité, dès que, pour aller à la découverte de nouveaux objets, elle ne s'appuie que ſur de ſimples poſſibilités, de pures ſuppoſitions, ſur des conjectures : combien d'habiles Auteurs ont paſſé toute leur vie à nous donner, au lieu de vrais principes, les rêves de leur imagination ? Pour éviter cet écueil, il eſt néceſſaire d'avoir toujours devant

les yeux, les bornes qui resserrent de part & d'autre la route que nous avons à parcourir. On doit les connoître, ces bornes, d'après les principes que nous avons établis : elles commencent toujours à paroître dans ces lieux où nos idées cessent de nous éclairer, & où la force du sentiment ne peut plus nous conduire.

---

§. II.

Second Écueil à craindre.

SI, dans le cours de ces combinaisons, il s'éleve des nuages ; si la Raison soupçonne quelque dissonnance entre les vérités qui se présentent ; ou si elle rencontre des objections capables de répandre dans son ame le moindre trouble, elle doit s'arrêter, & ne pas passer outre jusqu'à ce qu'elle ait démêlé le vrai

d'avec le faux, & tourné au profit de la vérité les forces de l'objection qui paroissoient la combattre. Nous avons donné les moyens de réussir dans cette opération. Lorsqu'elle aura discerné avec précision la vérité cachée dans l'objection d'avec l'erreur qu'elle insinue, ou qu'elle exprime ; l'accord de la vérité avec la vérité, l'opposition de ces deux vérités avec l'erreur reconnue, ajouteront à ses connoissances une certitude plus marquée, une assurance plus sensible que celle même qu'elle avoit tirée de la force des preuves qui l'avoient persuadée.

---

§. III.

Description du premier Degré d'où il faut partir.

POUR connoître l'espace que nous avons à franchir, il faut ici donner

une notion exacte de celui que nous avons parcouru, il faut observer le point précis d'où nous devons partir.

Dans la premiere région de l'esprit, c'est le sens intime qui est chargé de se faire connoître lui-même, & de nous dicter la maniere dont ses propres forces s'exercent sur nous : il est tout-à-la-fois l'objet, le motif & la mesure de la certitude & de la constance que nous éprouvons.

De ses impressions actuelles naissent les connoissances physiques : du retour de ses impressions naissent les connoissances métaphysiques ; de ces connoissances spéculatives de l'un & l'autre ordre naissent les connoissances pratiques.

Pour posséder au premier degré une science quelconque, il faut premiérement avoir saisi les vérités physiques, afin de pouvoir comprendre les rapports qu'elles ont de l'une à

l'autre, & discerner ceux sur lesquels sont fondées les vérités métaphysiques : il faut secondement avoir saisi les vérités métaphysiques, afin de comprendre les rapports qu'elles ont de l'une à l'autre, & par lesquelles elles portent, & sont soutenues par les vérités physiques : il faut troisiémement avoir saisi & comparé ces vérités spéculatives de l'un & l'autre ordre, afin de comprendre les relations d'un ordre à l'autre, & de discerner celles qui servent de fondement à toutes les vérités pratiques, c'est-à-dire, à toutes les regles, tous les préceptes qui dirigent l'entendement dans les opérations propres à cette science.

Ce n'est que d'après ces opérations que nous pouvons comprendre l'ensemble que forment toutes ces connoissances, l'accord & le concert de toutes ces vérités. Ce n'est que par la réitération fréquente de tous

ces actes que nous pouvons contracter l'habitude & la facilité de juger & de prononcer sur l'harmonie de toutes ces connoissances : cette habitude, cette facilité est le premier degré de la science, & le point précis d'où il faut que parte le Savant pour s'élever au second degré.

---

§. IV.

Premier Pas à faire pour sortir du premier Degré de la Science.

DANS la science que j'ai déja acquise, je trouve un nombre de connoissances qui peuvent me servir de termes de comparaison : ces nouvelles comparaisons me découvrent l'ordre qui regne entre toutes les vérités de la même région. La premiere réflexion sur cet ordre me fait appercevoir celles qui sont la

fource d'où les autres découlent : je m'éleve pas à pas vers ces premieres vérités : à mefure que j'avance, je fens ma fécurité augmenter, ma conviction devient plus forte : mon ardeur pour la vérité me porte à parcourir toutes les fciences qui précedent celles que j'ai acquifes. De la Logique artificielle, par exemple, je remonte à la Logique naturelle : de la Logique naturelle à la Métaphyfique du fens intime, à la Métaphyfique de l'efprit, & enfin à la Phyfique de l'ame ; c'eft dans cette premiere fcience que je retrouve les fondemens, & la preuve des principes & des préceptes de toutes les fciences de cette région : j'en reconnois l'union, la concordance & l'harmonie, & ce fentiment exquis me donne un nouvel état : j'ai déja un pied dans le fecond degré de la fcience de la Logique.

§. V.

Second Pas pour entrer dans le second Degré.

Il ne ſuffit pas de connoître dans la région de la Logique toutes les ſciences qui la précedent, & dont l'art de penſer n'eſt qu'une conſéquence : il faut encore examiner les Sciences, les Arts, les Talens qui les ſuivent, & qui tirent d'elles leur certitude & leurs principes : elle eſt appuyée ſur les connoiſſances des premieres ; mais elle appuie toutes les maximes de celles qui viennent après elle ; & leurs liaiſons, leur accord, leur dépendance de ces principes ajoutent infiniment à la certitude & au ſecond degré de la ſcience. Comme on peut des dernieres conſéquences remonter aux principes,

on peut également des premiers principes descendre jusqu'aux dernieres conclusions ; & c'est dans la connoissance de tous ces rapports d'ordre & de dépendance que consiste le second degré & la perfection de notre science : ainsi, après avoir considéré dans la Logique, sa descendance, sa filiation des sciences qui lui sont supérieures, nous devons encore travailler à appercevoir, dans les sciences qui lui sont inférieures, leur descendance, leur filiation de la Logique : nous en avons déja donné un apperçu, & nous avons tracé la ligne par où il falloit procéder pour sentir les liaisons, les rapports, les accords & le concert de toutes les Sciences, Arts & Talens de cette premiere région. Nous n'avons donc pas besoin de citer ici d'autres exemples de ce degré de certitude où nous pouvons nous élever dans chacune des sciences que

nous étudions, & des régions que nous visitons.

---

§. VI.

Premier Avantage de cette maniere de procéder.

Arrêtons-nous à considérer les avantages que l'homme trouve lorsqu'il a le bonheur de s'être élevé au second degré de la Science : une seule impression de la vérité auroit suffi pour rendre la Raison certaine dans les jugemens qu'elle porte : quelle ampliation de certitude n'est pas capable de produire une multitude d'impressions vives, frappantes ensemble, dirigeant leurs efforts vers le même point, & entraînant l'ame malgré elle vers ces mêmes vérités auxquelles, depuis long-temps, elle étoit déja très-attachée !

Jufqu'à préfent tous les Philofophes Dogmatiftes ont trouvé, dans la comparaifon de deux termes avec un troifieme, un moyen de démonftration : *Quæ funt eadem uni tertio funt eadem inter fe.* Combien donc de démonftrations & de moyens de conviction la Raifon doit trouver dans la comparaifon de deux termes non pas avec un troifieme, mais avec cent termes, deux cens autres termes, dont les réfultats feront toujours les mêmes ? C'eft-là la fource de l'imperturbabilité propre à cet état.

---

§. VII.

Second Avantage dans cette maniere de procéder.

CET état, d'une conviction fupérieure, eft d'autant plus conftant & plus affuré,

que de toutes les connoiſſances que l'ame a acquiſes dans cette région, il ne peut plus s'élever aucun nuage capable d'inſpirer la moindre défiance, & de donner la plus légere inquiétude. Nous avons ſuppoſé toutes les vérités de cette région, examinées, apperçues, toutes les objections réſolues : de leur ſolution il en eſt ſorti de nouvelles connoiſſances qui ont confirmé la Raiſon dans les premiers jugemens qu'elle a portés : de ces examens réitérés & multipliés, il en eſt réſulté une facilité habituelle de démêler tous les ſophiſmes, & l'ambiguité des termes ; de placer chacune des vérités apperçues dans le rang & le degré que la Nature leur a elle-même aſſignés ; enſorte qu'elles ne peuvent plus ſe nuire ou s'offuſquer les uns les autres : toute vacillation, tout doute eſt donc impoſſible. Seconde ſource d'imperturbabilité.

§. VIII.

Troisieme Avantage dans cette maniere de procéder.

CET état nous raſſure également contre nos inadvertances & nos plus légeres mépriſes : s'il nous en étoit échappé quelques-unes, une ſeconde opération ſur les mêmes termes auroit ſuffi pour découvrir notre erreur : à plus forte raiſon des rapports multipliés à l'infini, des comparaiſons ſans nombre qui donnent toujours le même réſultat, produiront dans notre ame la plus ferme perſuaſion, en nous inſpirant un ſentiment vif & délicieux de la juſteſſe, de l'ordre & de l'harmonie qui unit & enchaîne toutes les ſciences du même ordre, & qui rapporte aux mêmes principes, à la même maniere d'agir de la vérité,

toutes les connoiſſances analogues. Dans d'autres occaſions, les mépriſes ſont aſſez fréquentes, aſſez faciles : elles deviennent impoſſibles dans celles que nous ſuppoſons ici réunies. Troiſieme ſource d'imperturbabilité.

---

§. IX.

Ces Avantages réunis, forment le vrai Savant.

TEL eſt le degré de ſavoir qui conſtitue le véritable Savant. Le premier degré ne nous donne qu'un Savant dans une ſeule ſcience, un ſavant Logicien, un ſavant Dialecticien, Rhétoricien, &c.; mais le ſecond degré nous donne un Savant, qui réunit toutes les ſciences qui appartiennent à une même région, & qui dépendent du même motif : il ne met point au nombre de ſes

connoiſſances ſcientifiques celles qui ne lui paroiſſent appuyées que ſur quelques vérités détachées, ni celles qui ne portent que ſur l'enſemble des vérités qui forment une ſeule & même ſcience : il ne repoſe pleinement & parfaitement que ſur celles dont il perçoit les rapports avec toutes les ſciences du même genre, avec toutes les connoiſſances fondées ſur le même motif : c'eſt des actes qu'il a ſi ſouvent répétés qu'eſt née l'habitude & la facilité de ſaiſir l'accord, le concert, l'harmonie d'un ſi grand nombre de vérités, & d'en juger avec cette aſſurance qui fait le vrai ſavant. Ce titre glorieux n'eſt dû qu'à ceux qui ſe ſont familiariſés avec cette multitude de rapports, & dont les jugemens ſont fondés non-ſeulement ſur le ſentiment intérieur de la vérité, mais ſur le ſentiment intérieur de toutes les vérités qui appartiennent à une ſcience, ſur toutes

les vérités des ſciences qui la précedent & lui ſervent d'appui, ſur celles qui en dérivent & dont elle devient elle-même le fondement.

C'eſt à ces traits qu'on reconnoît les Ouvrages qu'il donne : ils ſont tracés d'après l'étendue de ſes connoiſſances : ils doivent prouver au Public, que leur Auteur a acquis cette facilité de juger, d'ordonner ou de réſoudre, qui fait partager au Lecteur l'état d'imperturbabilité où il s'eſt élevé lui-même : c'eſt d'après ces vues mêmes que nous devons apprécier tous les Ouvrages dont nous entreprenons de juger : qu'il ſeroit à ſouhaiter que, dans les matieres propres aux ſciences, on ne publiât d'autres Ouvrages que ceux qui auroient été calqués ſur ces principes ! quels progrès la Raiſon n'auroit-elle pas faits parmi nous, ſi jamais elle n'avoit rencontré que ces ſortes de Savans pour ſes Maîtres ?

§. X.

Exemple tiré de ce même Traité.

SI, pour faire comprendre tous nos principes, on avoit besoin de quelque exemple, ce premier Traité pourroit en servir : il a été conçu & exécuté d'après les vues que nous nous proposions d'accréditer, & avant même d'être achevé, il peut être cité comme une preuve frappante de notre doctrine. Nous nous persuadons que ceux de nos Lecteurs qui sont instruits, auront déja remarqué l'ordre qui regne entre ses diverses parties, la liaison qui en unit si étroitement tous les principes, l'appui qu'ils se prêtent ; & s'ils ont déja fait toute leur impression, on n'aura pas manqué d'observer que l'excès de certitude & de conviction où ils

vent insensiblement, & la conduisent au terme que nous avons assigné comme un des derniers où elle puisse parvenir.

Nous avons défini la folie, l'état d'une ame privée d'idées & de sentimens, ou frappée d'une foule si prodigieuse d'idées ou de sentimens, qu'il lui est impossible d'en discerner les objets ou d'en comprendre les rapports : par conséquent la sagesse est un état où l'ame tranquille a toute la présence d'esprit nécessaire pour distinguer les objets, & appercevoir les rapports de ses perceptions : par conséquent la suprême sagesse de l'homme est un état où il a acquis la facilité de distinguer tous les objets, de saisir tous les rapports de toutes ses perceptions, & de connoître les liens qui les unissent, les justes proportions qu'elles gardent, & l'ensemble qui résulte de cet ordre & de ces propositions. Qu'on exa-

mine les divers états intermédiaires que nous avons indiqués entre la plus haute folie & la plus haute ſageſſe ; & l'on verra que ce ſont les divers étages où la Nature, à ſon gré, & l'art, par ſes efforts, ont marqué la place de tous les hommes, & qu'ils approchent d'autant plus des derniers périodes de la ſcience qu'ils s'éloignent plus du dernier degré de la folie.

Tout ce que nous avons avancé ſur les bornes de notre eſprit, ſert à expliquer l'origine de nos doutes, & les cauſes de nos erreurs à diſcerner les progrès & les divers degrés de notre ſcience : qu'on confronte tous nos principes ſur ces divers objets ; & l'on verra que ces divers états ſuivent les uns des autres : que c'eſt aux bornes de notre eſprit que nous devons imputer l'illuſion, la prévention, l'inconſidération qui nous jetent dans l'erreur ; que c'eſt à la

découverte de ces forces qui nous ſont illuſion, qui laiſſent notre eſprit en ſuſpens, que nous ſommes redevables des forces qui font ceſſer nos doutes, & qui déterminent nos jugemens; & que c'eſt aux diverſes forces qui s'y joignent, que nous devons rapporter & les divers degrés qui nous rapprochent du comble de la ſcience, & tous les principes qui ſervent de fondement à toutes les ſciences que nous pouvons acquérir.

---

§. XI.

D'où part l'augmentation des forces du Sens intime dans le ſecond degré de la Science.

On ne peut plus ignorer comment les principes généraux de notre certitude, après avoir été les fondemens du premier degré de la ſcience, deviennent les fondemens du ſecond.

Du côté de l'objet, dans le premier degré, les impreſſions ne partoient que d'une ſuite de propoſitions aſſorties pour former un ſeul corps de doctrine, détaché & conſidéré ſéparément de tout autre : dans le ſecond, les impreſſions de la vérité partent de pluſieurs corps de doctrine de la même région, conſidérés comme unis, aſſortis les uns aux autres, ne formant qu'un même tout, dont les différentes parties s'appuient, ſe ſoutiennent & ſe portent les unes & les autres, d'où réſultent cette liaiſon, cette dépendance qui les unit & les enchaîne, ce concert, cette harmonie qui font qu'elles ſe démontrent les unes par les autres, &c.

Du côté du ſujet, dans ce paſſage, ſa certitude, ſon imperturbabilité augmentent à proportion du nombre, de la qualité & de la durée des impreſſions qu'il reçoit. Un ſi grand nombre d'objets ſubordonnés, liés,

& appuyés les uns ſur les autres doit naturellement produire un degré de conviction & d'imperturbabilité bien ſupérieur à tout ce que l'ame avoit éprouvé avant d'arriver à ce terme.

---

§. XII.

Caracteres qui conſtituent le fondement du ſecond Degré de la Science.

LE ſens intime devient donc le fondement du ſecond degré de la ſcience, lorſqu'il frappe avec toute ſon énergie, lorſque ſes impreſſions ſont recueillies avec toute notre attention, lorſqu'elles nous montrent l'enſemble & l'accord de toutes les ſciences humaines qui dépendent du même motif, lorſqu'elles produiſent dans notre ame ce ſentiment précieux de l'harmonie qui réſulte de tous les rapports qu'ont enſemble les diverſes

parties de chaque ſcience, & toutes les ſciences de la même région. C'eſt d'après ce principe qu'on doit juger de tous les Ouvrages publiés dans ce genre, & que nous prions d'examiner celui que nous donnons aujourd'hui au Public. Enfin, c'eſt ſous ce même point de vue que les Maîtres chargés de l'enſeignement public, doivent, dans toutes les ſciences, dreſſer leur plan, & faciliter à leurs Eleves les moyens d'arriver juſqu'à ce terme, lorſque, rendus à eux-mêmes, ils auront le loiſir & la facilité de ſe livrer tout entiers à la recherche de la vérité.



ARTICLE TROISIEME.

Fondemens du troisieme Degré de la Science, dans les Jugemens dictés par le Sens intime.

IL eſt aſſez ordinaire que ceux qui s'adonnent à l'étude d'une ſcience, bornent là tous leurs efforts; le goût naturel ne les fait pencher que de ce côté; leurs facultés ſe trouvent remplies; & la briéveté du temps ne leur permet pas d'aller plus loin: ils n'en ſont pas moins précieux à la Société: par la ſolidité de leurs connoiſſances, ils la dédommagent de ce qui manque à l'étendue de leurs lumieres.

Il eſt d'autres eſprits, que des circonſtances plus favorables, des diſ-

positions plus heureuses ont rendu propres, les uns à l'étude de plusieurs sciences, les autres à l'étude de toutes les sciences : ceux-ci, dans toutes les routes que leur ouvre le génie, trouvent une égale facilité. L'étude d'une science particuliere, loin de les remplir, semble les rendre plus propres à l'étude de toutes les autres : ces esprits supérieurs les parcourent les unes après les autres : ils les rapprochent; ils observent leur dépendance, leur consonnance mutuelle; &, en étendant ainsi leurs vues, ils s'élevent à un nouveau degré de certitude, d'où résulte la plus parfaite imperturbabilité.

Par ce mot *Science*, nous n'entendons point ces corps de doctrine dont les principes sont arbitraires, & les préceptes seulement de goût ou de pure convention. Nous n'entendons point ces systêmes qui portent sur des suppositions gratuites & de pure

pure poſſibilité. Nous ne comprenons pas même, dans les ſciences véritables & les mieux démontrées, ces parties adventices, inventées pour l'ornement, chargées de détails minutieux, d'épiſodes inutiles, de recherches trop ſubtiles, qui préſentent des ombres qui échappent au ſens & à l'évidence. Tous ces objets de curioſité ou de pur agrément, ne peuvent ni ébranler les fondemens de nos connoiſſances, ni les appuyer : nous ne voulons nous occuper ici que des forces de la Raiſon ; que de ce torrent qui nous entraîne, des divers embranchemens qu'il s'eſt ouverts lui-même, des eſpaces qu'il parcourt par un effet de ſa pente naturelle : nous ne jeterons les yeux, ni ſur ces divers canaux que l'Art a ouverts pour laiſſer perdre ſes eaux, ni ſur ces plantes exotiques, qu'il a plantées pour orner ſes bords, ni ſur ces calculs minutieux, dreſſés

pour meſurer ſes plus légeres diſtances, &c.

Le concert qui peut ajoûter à notre conviction, c'eſt celui que forment les principes généraux, les vérités fondamentales & les aſſertions importantes qui compoſent le corps de doctrine & le fonds de nos connoiſſances. Voyons par quels degrés ſucceſſifs l'eſprit de l'homme peut encore s'élever.

PARAGRAPHE PREMIER.

Premier Pas à faire pour ſortir du ſecond Degré.

A LA ſcience que l'homme ſtudieux poſſede au ſecond degré, il peut joindre l'étude de toutes les autres ſciences : quand il ne retireroit de ſon travail qu'une notice générale des

objets qui leur sont propres, dans ces nouvelles notions, il trouveroit de nouveaux termes de comparaison, avec lesquels il pourroit confronter les connoissances qu'il a acquises : il en résulteroit de nouvelles vues, de nouvelles preuves, & une augmentation de certitude & d'imperturbabilité, qui le feroit avancer vers la perfection de la science, sans néanmoins l'élever jusqu'au dernier degré.

---

§. II.

Second Pas.

A CETTE notice générale des objets propres à toutes les autres sciences, quelques Savans peuvent joindre une étude profonde de quelques sciences, dans toutes les autres régions, & s'élever à leur égard jusqu'au second degré de certitude. De ces progrès résulteront nouveaux termes de com-

paraiſon, nouveaux rapports apperçus, nouveaux degrés de certitude & d'imperturbabilité, qui les approchent d'autant plus du dernier, qu'ils poſſéderont plus parfaitement un plus grand nombre de ſciences.

---

§. III.

Troiſieme Pas pour arriver au comble de la Science.

ENTRE les diverſes ſciences des différentes régions, il n'y a jamais eu aucune diſſonance, aucune contrariété : les principes les plus diſparates ne détonnent jamais ; au contraire, un lien commun les rapproche & les unit : dans toutes les ſciences, pluſieurs connoiſſances ſont analogues, ſe correſpondent, & dépendent les unes des autres. L'action des différens motifs étant la même ſur notre eſprit, la conviction qu'ils

produiſent eſt notable, & la certitude des uns tourne en preuve de la certitude des autres.

Si des talens ſupérieurs, un travail opiniâtre & aſſidu avoient élevé l'eſprit de l'homme à une connoiſſance profonde des principes de toutes les Sciences; ſi ſon ardeur pour perfectionner ſa Raiſon, le portoit à rapprocher tous ces grands principes les uns des autres; ſi l'étendue de ſes vues lui fait appercevoir l'ordre, la liaiſon, l'enſemble des rapports de toutes les parties qui ſont correſpondantes l'une à l'autre, ſon état devient bien différent de ceux où nous l'avons déja vu paſſer : la chaîne des objets prolongée, ſes regards ſe portent bien plus loin : dans les nouveaux objets qu'il compare, il trouve de nouveaux points d'appui ſur leſquels portent tous ſes jugemens : l'accord d'un ſi grand nombre de vérités éclaire l'ame, la ſubjugue, produit dans elle un feu,

une chaleur qui la transporte : c'est l'effet du sentiment de l'harmonie qu'elle entend, & du concert qui se forme entre un si grand nombre d'objets dont elle avoit senti graduellement la vérité, la lumiere & la force, en entrant dans le second degré.

---

§. IV.

Existence de ce troisieme Degré de la Science.

QUE l'on ne dise pas que ces divers degrés ne sont que des suppositions hasardées & des rêves de notre imagination? Tous ceux qui, jusqu'à présent, ont eu, dans l'étude des Sciences, les plus grands succès, quoiqu'ils n'aient peut-être pas parlé de ces diverses graduations, les ont parcourues : ils ont été conduits par les

moyens que nous indiquons ici ; & lors même qu'ils n'ont point entendu ce concert, cette harmonie ſur laquelle nous inſiſtons, ils en ont ſenti les effets : leurs ouvrages, leurs diſcours n'ont été approuvés & eſtimés, & ne ſont encore admirés aujourd'hui, que parce qu'ils ont été tracés d'après les regles que nous venons de donner : toute la différence qui ſe trouve entre eux & nous, c'eſt que, parmi les Savans qui nous ont précédé dans cette carriere, les uns ont ſuivi cette marche de la Raiſon, ſans en parler & ſans la connoître ; les autres l'ont connue & ſuivie, ſans en parler ; au lieu que nous voulons la ſuivre, la faire connoître, & inviter toute la terre à ne jamais s'en écarter.



§. V.

Ciceron & Bacon ont reconnu ces divers Degrés.

Dans ces momens où Ciceron ſuivoit l'inſtinct de la Nature, il a remarqué ces diverſes graduations qui nous élevent au véritable état de la ſcience.

« La Raiſon, *diſoit-il*, eſt un ſen-
» timent de nous-mêmes : quelque-
» fois elle a des idées ſi claires,
» qu'elle s'y attache ſur le champ ;
» d'autres fois, elle raſſemble ces
» connoiſſances, & elle en fait un
» fonds pour ſa mémoire : ailleurs,
» elle rapproche toutes ſes idées pour
» s'en former des notions ; & lorſ-
» qu'elle réfléchit ſur tous ces objets
» enſemble, qu'elle en tire des con-
» cluſions, & qu'une multitude de

» perceptions se joignent aux pre-
» mieres connoissances : alors la Rai-
» son se perfectionne à mesure qu'elle
» parcourt ces divers degrés ; & c'est
» ainsi qu'elle arrive à la plus haute
» sagesse (1) ».

Le célebre Bacon n'ignoroit pas une vérité aussi importante pour l'avancement des Sciences ; & c'est d'après ce grand homme qu'on nous entend si souvent parler de concert & d'harmonie.

---

(1) Mens ipsa, quæ sensuum fons est, atque ipsa sensus est, naturalem vim habet quam intendit ad ea quibus movetur : itaque alia visa sic arripit, ut his statim utatur. Aliqua sic recondit è quibus memoria oritur. Cætera autem similibus constituit ex quibus efficiuntur notitiæ rerum. Eò cùm accessit ratio argumentique conclusio rerumque innumerabilium multitudo, cùm & perceptio eorum omnium apparet, & eadem ratio perfecta his gradibus ad sapientiam pervenit. *Quæstion. Academ. lib. 2.*

Il avoit remarqué cette excellente penſée de Parménide & de Platon : » *Tous les êtres ſont ſubordonnés* : ils » s'élevent les uns ſur les autres pour » ne former qu'une même échelle (1).

Il lui paroiſſoit que « l'accord de » tous ces objets, & l'ordre dans » lequel ils ſe trouvoient claſſés, for- » moient, pour la ſcience de Dieu, » comme pour celle de l'homme, » une eſpece de muſique & d'har- » monie (2) ».

Ailleurs il dit : « Toutes les par- » ties de la Philoſophie vues enſem- » ble, ſe ſoutiennent les unes les » autres : leurs dogmes rapprochés

(1) Speculatio illa Parmenidis & Platonis (quamvis in illis nuda fuerit ſpeculatio) excelluit tamen. *Omnia per ſcalam quamdam ad unitatem aſcendere.* Baconus de Augm. lib. 3, cap. 4.

(2) Duplex videtur eſſe harmonia & quaſi muſica, altera ſapientiæ divinæ, altera rationis humanæ. *Ibid. lib. 7.*

» ſe prêtent mutuellement de la force » & de la lumiere : lorſqu'on interrompt cet accord, ce concert, les » vérités ne donnent plus que des » ſons durs & ſauvages (1).

» Il faut éviter avec grand ſoin » tout ce qui pourroit ſéparer & » éloigner les ſciences les unes des » autres, & nous empêcher de voir » leur ſuite & leur continuité ; il » faut les conſidérer dans cette ſource » commune, d'où partent les forces » qui les appuient & les lumieres » qui les éclairent : dès qu'on ne » voit plus leur enſemble, qu'on les » étudie ſéparément, toutes les connoiſſances deviennent ſtériles ; elles » ne produiſent plus leur effet ; elles

(1) Quævis Philoſophia integra ſeipſam ſuſtentat, atque dogmata ejus ſibi maturè lumen & robur adjiciunt : quòd ſi diſtrahantur, peregrinum quid & durum ſonant. *Idem*, *ibid.*

» deviennent inutiles ; on n'en tire » plus aucun avantage ; elles deviennent érronées : au lieu de nous » conduire à la vérité, elles nous » jetent dans l'erreur (1) ».

§. VI.

Autre Réflexion de Bacon.

Pourquoi le même Auteur a-t-il apperçu, dans la fable d'Orphée, l'hiſtoire véritable de la Philoſophie ? » Dans cet homme admirable, ce

(1) Hoc pro regulâ generali ſtatuatur, quòd omnes ſcientiarum partitiones ita intelligantur & adhibeantur, ut ſcientias potiùs ſignent & diſtinguant, quàm ſecent aut divellant : perpetuò evitetur ſolutio continuitatis in ſcientiis. Hujus etenim contrarium particulares ſcientias ſteriles reddit, inanes & erroneas, dùm à fonte & fomite communi non aluntur, ſuſtentantur & rectificantur. *Idem ibid. lib. 4, c. 1.*

» Chantre divin, qui, par la force, » la douceur & l'harmonie de ses » sons, attiroit après lui les forêts, » les montagnes, les animaux privés » de raison : il ne voyoit que les » miracles de la Philosophie. C'est » elle seule, *disoit-il*, qui, par l'éner- » gie de ses expressions, la douceur » de ses sons, l'harmonie de sa lyre, » a soumis les hommes à ses pré- » ceptes, les a réunis en société, a » construit des villes, bâti des édi- » fices, décoré leurs demeures : c'est » dans ce sens qu'il a transporté au- » tour de lui les arbres, les rochers, » & adouci le caractere féroce de ces » hommes sauvages. Les passions hon- » teuses pouvoient seules empêcher » les effets prodigieux de cette divine » harmonie : on nous les présente » sous la figure de ces Bacchantes, » qui, par leurs clameurs & le spec- » tacle de leurs folies & de leurs » fureurs, empêchoient les hommes

» de donner leur attention aux leçons
» du divin Orphée (1) ».

---

(1) Fabula de Orpheo vulgatæ Philosophiæ universæ imaginem referre videtur. Persona enim Orphei viri admirandi & planè divini, & omnis harmoniæ periti, & modis suavibus cuncta vincentis & ad se trahentis, ad Philosophiæ descriptionem facili transitu traduntur. Hoc si omninò effici detur; certè non aliter effici potest quàm per debita & exquisita Naturæ temperamenta, tanquam per harmoniam lyri & per modos accuratos.

Philosophia in animos hominum suasu & eloquentiâ virtutis & æquitatis & pacis amorem insinuans, populorum cœtus in unum coire facit, & juga legum accipere, & imperiis se submittere, & affectuum indomitorum oblivisci, dùm præceptis & disciplinæ auscultant & obtemperant; undè paulò post ædificia extruuntur, oppida conduntur, agri & horti arboribus conseruntur, ita ut lapides & sylvas non abs re convocari & transferri dictum sit. Thraciæ mulieres stimulis Bacchi percitæ primo cornu raucum & immane sonans inflarunt, ex eo propter strepitum, musicæ sonus ampliùs audiri non potuit. *Baconus*, *de Sapientiâ Veterum*, *art. 11.* Orpheus.

§. VII.

Analyse du Sentiment que produit cette harmonie.

Analysons ce sentiment exquis, que produit en nous le concert de tant de vérités réunies : Il est bien différent de celui qu'occasionne la vue successive & graduée de quelques vérités solitaires : il est analogue à ce sentiment qu'excite en nous l'harmonie des sons, l'harmonie des couleurs, &c. : les mêmes causes les font naître : justesse dans les idées, précision dans les accords, régularité dans les mesures, énergie dans les expressions, beauté dans les tableaux, ressemblance dans les portraits, &c. : tous les moyens capables d'agir sur notre esprit, se réunissent pour le toucher ensemble : aux forces réunies

de tant de vérités apperçues ſous un même point de vue, ſe joignent d'autres intérêts. Celui du cœur, qui trouve un bien ſolide, une joie pure dans un ſi grand nombre de découvertes qui le tirent de l'ignorance, & qui le garantiſſent pour toujours & du vice & de l'erreur. Celui du goût, qui ſe trouve pleinement ſatisfait par le ſentiment & l'aſſurance d'un ſi grand nombre de parties ſi bien liées & ſi bien diſpoſées enſemble, pour former de toutes ces vérités une ſeule vérité, & de toutes les images de ces êtres un ſeul tableau : ébranlée par toutes ces forces, avant même de les connoître & de les diſcerner, l'ame éprouve une ſorte d'enthouſiaſme raiſonnable, qui l'attache inviolablement aux vérités qu'elle apperçoit, & qui la force de payer le juſte tribut de ſon approbation, de ſon attachement, de ſon admiration.

§. VIII.

Imperturbabilité de ces ſortes de Connoiſſances. *

S'IL exiſte un Savant aſſez heureux pour s'être élevé à ce degré de ſavoir, que nous venons d'analyſer, pour s'être accoutumé à ce ſentiment délicieux que nous venons de décrire; dès-lors il eſt abſolument imperturbable dans ſes connoiſſances : nul trouble ne peut plus s'élever dans ſon ame : pour peu qu'elle réfléchiſſe, elle n'apperçoit plus de ténebres que dans ces eſpaces qu'il n'eſt pas donné à l'homme de parcourir : tous les objets qui fixent ſon attention, elle les pénetre : elle les voit toujours à leurs places; elle en ſaiſit parfaitement tous les rapports; elle les voit toujours appuyés ſur les vérités qu'elle

a découvertes, fur tous les motifs donnés à l'homme pour s'affermir dans fes connoiffances : elle ne peut plus fe tromper fur leur véritable valeur : elle voit tous ces rapports oppofés directement aux erreurs de l'humanité, & elle s'y attache d'autant plus fortement, qu'elle fent, & plus facilement & plus vivement l'oppofition & la contrariété avec l'erreur : fon état eft celui du vrai fage, qu'on nous repréfente comme parvenu à la connoiffance des objets les plus fublimes par les méditations les plus profondes & les principes les plus relevés. *Sapientia eft fcientia rerum altiffimarum per altiffima principia.* Que pourroit-on ajouter à fa fcience, à fon imperturbabilité ?



§. I X.

Comparaiſon du troiſieme Degré de la Science de l'homme avec la Science de Dieu.

OSERONS-NOUS comparer la ſcience de l'homme avec celle de Dieu? « Son » eſprit, *dit Ciceron*, ne peut être » comparé qu'avec ce premier Être »; & ſi ces comparaiſons nous font voir la diſtance infinie qui ſe rencontre entre Dieu & l'homme, elles nous font connoître auſſi combien l'homme eſt au-deſſus de tous les autres êtres.

Pourquoi nous enſeigne-t-on que l'Auteur de la Nature eſt la vérité, la ſouveraine vérité? Pourquoi dit-on qu'il eſt incapable de tromper & d'être trompé? Pourquoi n'a-t-il rien à craindre ni de l'obſcurité des objets, ni de la diſtraction de ſes penſées,

ni de la témérité de ſes jugemens ? c'eſt que, par la néceſſité de ſon être, il voit tous les objets intelligibles, & dans eux tous, ſans contention, ſans efforts, il apperçoit l'identité qui les unit, les propriétés qui les diſtinguent, les intervalles qui les ſéparent, les nuances qui les rapprochent ou les éloignent, &c.

Sans doute la ſcience de Dieu n'eſt pas celle de l'homme ; mais ſi, avec les dons que celui-ci a reçus de ſon Auteur, avec les efforts qu'il a faits pour en tirer parti & ſe les rendre utiles, il étoit parvenu, dans l'enceinte où il ſe trouve renfermé, à connoître, entre les objets à ſa portée, les mêmes rapports, les mêmes intervalles, les mêmes nuances : ſa ſcience, toute bornée qu'elle eſt, ne porteroit-elle pas ſur les mêmes fondemens ſur leſquels eſt appuyée l'imperturbabilité de Dieu même ?

§. X.

Comparaiſon du troiſieme Degré de la Science de l'homme avec la Viſion intuitive.

SI Dieu favoriſoit quelque eſprit d'une partie de ſa ſcience; s'il le douoit d'une intelligence ſublime, dont les vues étendues lui feroient embraſſer ſans effort, ſans le ſecours du raiſonnement, par une viſion intuitive, tous les êtres, leurs manieres d'exiſter, leurs rapports, l'ordre & la liaiſon qu'ils ont les uns avec les autres, il ne ſeroit pas infaillibe par ſa nature; il le ſeroit par ſon état: ſa ſcience ne ſeroit pas celle de Dieu; elle ne ſeroit pas non plus celle de l'homme privé de la vue intuitive; mais elle nous fournit un terme de comparaiſon pour juger de celle où

l'homme peut parvenir. Ses progrès ne peuvent être que ſucceſſifs : Dieu lui a mis à la main un flambeau pour l'éclairer : il faut qu'il conſidere à pluſieurs repriſes les faces différentes que lui préſente chaque objet ; qu'il ſe ſerve des unes pour s'élever à la connoiſſance des autres ; qu'il revienne ſouvent ſur ſes pas ; qu'il employe ſon temps, qu'il épuiſe ſes forces, pour comparer & combiner tous les objets qui ſe préſentent : de ce côté, ſa ſcience eſt bien différente de celle que nous venons de décrire ; mais, à force d'avoir vu & conſidéré la nature, l'ordre, la liaiſon, les rapports des objets permis à ſes regards, une longue habitude de les contempler, de les pénétrer, ſupplée à la viſion intuitive ; s'ils ne ſont pas toujours préſens à ſon eſprit, leurs impreſſions, tant de fois apperçues, ſont facilement renouvelées : ils ſe préſentent toujours dans le même

ordre, avec les mêmes rapports : quelque multipliés qu'ils ſoient, ils ne forment qu'un tout; l'eſprit en ſaiſit l'enſemble. Il en réſulte un ſentiment qui le ravit : plus il donne d'attention aux impreſſions qu'il reçoit, plus le ſentiment qu'il éprouve eſt vif & pénétrant, plus il ſe préſente de motifs pour le fixer invariablement dans ſes jugemens : il voit les objets tels qu'ils ſont en eux-mêmes : tels que la lumiere de Dieu pourroit les préſenter elle-même; les jugemens qu'il en porte pourroient-ils être différens? Sa ſcience eſt parvenue au ſuprême degré : il n'eſt pas infaillible par ſa nature, par ſon état; il le devient par ſon travail, par la force toute-puiſſante de la vérité, qui le remplit, qui le néceſſite, & qui l'entraîne, comme elle fait, dans les circonſtances d'une viſion intuitive.

§. XI.

Premier Apperçu des rapports d'où part le troiſieme Degré de Certitude.

Nous l'avons déja fait entendre : nous ne pourrons montrer toutes les forces de la vérité que par l'enſemble de tous nos Traités ſur la Raiſon. Cependant, dès ce moment, nous pouvons donner un apperçu de ces rapports harmoniés, d'où part cet excès de certitude qui nous éleve au troiſieme degré de la ſcience. D'abord le rapprochement de la Région où nous nous trouvons avec les autres que nous avons parcourues, nous donne une infinité de rapports, de reſſemblances qui nous affermiſſent, nous fortifient dans tous les jugemens que nous portons : la ſeule analogie des forces motrices qui agiſſent & dominent

nent dans ces contrées, nous raſſure & nous convainc : tout y paroît ſemblable : l'étendue des points de vue, les bornes qui nous arrêtent, les pas que nous avons à faire, les impreſſions que nous devons recueillir, les divers points de correſpondance ou de dépendance, les divers degrés que nous devons monter : s'il exiſte des connoiſſances certaines dans une région, il faut néceſſairement en reconnoître d'auſſi certaines dans les autres : chacune des régions appuie l'autre, l'éclaire ou la ſoutient, &c.

---

§. XII.

Second Apperçu des rapports d'où naiſſent les nouveaux degrés de Certitude.

NOUS venons de voir les régions appuyer les régions, les forces appuyer les forces, &c. : après qu'on aura

parcouru les régions, on verra toutes les vérités d'une régio n appuyer celles des autres, & en être appuyées & soutenues. Nous ne pouvons pas, dans ce moment, recevoir & goûter ensemble les impressions de toutes ces vérités; mais nous pouvons nous borner à une seule : la porter successivement dans toutes les régions, pour y être confrontée avec toutes les vérités qui y correspondent ; &, par l'augment des forces qu'elle y trouvera, juger de celles que nous pouvons procurer à toutes les autres vérités, après leur confrontation.

Le sentiment de la nouveauté de mon être, de sa foiblesse, de sa dépendance, me conduit nécessairement à la connoissance d'un Être supérieur, qui m'a donné l'être, de qui je dépends, & pour la conservation de mon existence, & pour la jouissance du bonheur. Cette vérité est une des premieres que nous puisons dans le

ſentiment de nous-mêmes, & qui, ſans ſortir de ſa ſphere, ſe trouve appuyée ſur toutes les vérités de cette premiere région. Nous ne pourrions pas expliquer un ſeul des états de notre ame actifs ou paſſifs, ſans recourir à la toute-puiſſance de cet Être, pour ſuppléer à la foibleſſe & à l'impuiſſance du nôtre.

Reportons cette premiere vérité dans la ſeconde région, pour y être confrontée avec toutes les vérités du ſens moral : dès la premiere notion que nous avons de Dieu, le ſentiment moral nous inſpire l'amour, la reconnoiſſance, la vénération, l'obéiſſance qui lui ſont dûs. Les loix qui preſcrivent nos devoirs, les ſentimens qui nous en montrent l'obligation, ſont appuyés ſur cette premiere vérité, & en forment autant de preuves : s'il n'exiſtoit pas un Être ſupérieur à l'homme & dont il fût dépendant, aucune de ces loix ne

pourroit obliger, aucune infraction de ces loix ne pourroit être vengée; & nous n'éprouverions aucuns de ces sentimens qui nous reprochent nos désordres, & qui nous font craindre les peines dues à nos crimes.

Passons à la troisieme & à la quatrieme région : l'existence des corps visibles ou invisibles, leurs propriétés, les loix de leurs mouvemens, l'ordre qu'ils gardent entre eux, la beauté de cet univers, le cours si bien réglé de toute la Nature peuvent-ils s'expliquer & se comprendre sans l'existence d'un Être tout-puissant, auteur de leur être, de leurs actes, & de tous leurs effets & mouvemens ?

Dans la cinquieme région, tous les événemens les plus anciens que nous raconte l'Histoire, ne nous confirment-ils pas dans le sentiment de l'existence d'un Dieu ? Ne nous expliquent-ils pas la croyance du genre

humain, les hommages qu'il a rendus à ſon Auteur ? L'idolâtrie elle-même, & tous les autres égaremens dans leſquels l'homme s'eſt laiſſé entraîner, ne ſuppoſent-ils pas l'exiſtence du vrai Dieu, & n'ajoutent-ils pas aux ſentimens que la Nature nous en donne un nouveau degré de certitude & de conviction ?

Dans la ſixieme région, toute la doctrine de Jeſus-Chriſt qu'eſt-elle autre choſe que les ſuites de l'exiſtence de Dieu, le développement de ſa puiſſance, la preuve de ſon autorité, & la manifeſtation de ſes deſſeins, le plan du culte religieux qu'il exige, des récompenſes qu'il prépare à l'innocence, & des peines qu'il réſerve aux méchans, &c. ?

Ainſi, dans toutes les régions, nous trouvons de nouveaux points d'appui pour nous confirmer dans nos jugemens : comment pourrions-nous douter un inſtant d'une vérité que

nous voyons ſoutenue de tant de manieres ? Nous ne craignons pas de le dire : il eſt impoſſible à l'homme qui fait attention au concert, à l'harmonie d'un auſſi grand nombre de vérités, de concevoir la moindre inquiétude ſur aucune de celles dont il entend la mélodie, & dont il voit ſi clairement la concordance.

---

§. XIII.

Défis donnés à l'Erreur, à l'Impiété.

Dès le moment de la publication de notre *Proſpectus*, nous nous ſommes flatés de pouvoir fermer la bouche à l'impiété, & de lui arracher des mains les armes dont elle s'eſt ſervie juſqu'à préſent pour combattre contre la Religion. On ne nous a peut-être pas compris : nous n'avons jamais oſé eſpérer faire taire les ignorans,

les sots & les méchans : mais nous nous promettons encore de leur ôter le pouvoir de nuire, d'empêcher que tous les coups qu'ils essaieront de porter à la Religion, puissent atteindre aucun de ses dogmes, & de mettre généralement tous ses ennemis, quelque savans qu'ils soient, dans l'impuissance de se présenter au combat avec les mêmes armes que nous employons pour les repousser.

Nous défions les uns & les autres, 1°. de donner la moindre notion de leur fausse doctrine, sans rendre ces tons faux, rauques, durs & sauvages, dont parle Bacon, qui déchirent les oreilles & dégoûtent l'ame d'y donner aucune attention.

Nous les défions tous, 2°. de montrer l'accord de leurs principes erronnés, avec toutes les vérités qui dépendent du même motif & de la même région.

Nous les défions, 3°. non-seulement

d'appuier aucun de leurs paradoxes ſur les vérités contenues dans les autres régions, mais de les placer dans un point de vue où ils ne répandent pas des ténebres, & où ils n'affoibliſſent pas la certitude de toutes nos autres connoiſſances.

---

§. XIV.

Preuves de l'impuiſſance où ſe trouve l'Impiété de répondre à ce Défi.

ENTRE tous les paradoxes de l'impiété, choiſiſſons le dogme des Matérialiſtes, & voyons ce qu'il pourroit gagner à être confronté avec toutes les vérités des ſix régions de l'eſprit; rapprochons l'idée de l'étendue, du ſentiment, de nos penſées, de nos actions; ne s'excluent-elles pas l'une & l'autre? ne forment-elles pas enſemble une diſſonnance, une cacophonie qui révolte?

Dans la premiere région, que l'on confronte l'idée de la matiere, de ſon inertie, de ſon indifférence pour le mouvement ou le repos, avec les ſentimens de l'activité de notre ame, de la vivacité de ſes idées, de la célérité de ſa mémoire, de la continuité & de la profondeur de ſes réflexions, de la liberté de ſes deſirs & de ſes actions, &c.; qu'on compare les mouvemens & l'action de l'une & l'autre ſubſtance : nous ne voyons dans le corps qu'une impulſion, qu'un changement de lieu : ce paſſage, d'un eſpace à l'autre, peut-il ſervir à expliquer nos penſées, à développer & à faire connoître nos actions ?

Dans la ſeconde région, peut-on dire que nous n'y voyons que de la matiere ? Tous ces beaux ſentimens qui nous portent à la vertu, qui nous montrent nos devoirs, qui nous éloignent du vice, qui nous reprochent

nos égaremens, & qui souvent nous forcent au repentir, peuvent-ils être l'effet & les suites de quelques parties de matieres subtiles ou grossieres qui s'agitent pour changer de lieu ?

Dans la troisieme & quatrieme région, où tout est matiere, l'étendue, le mouvement de ses parties suffiroient-ils pour en expliquer tous les phénomenes ? Le bel ordre qui y regne, le cours réglé des astres, la constance, la durée, les révolutions de ce globe dépendent-ils donc uniquement de la nature, de la matiere, & d'une substance incapable d'agir & de penser ?

Dans la cinquieme région, sont-ce des portions de matieres qui ont conservé tous les événemens qui nous ont été transmis, qui ont composé toutes les Histoires, & qui nous donnent encore aujourd'hui l'intelligence de tous ces textes, de toutes ces Lan-

gues dans lesquels tous ces faits ont été consignés ?

Enfin, dans la sixieme région ; est-ce la matiere, sont-ce les atômes, les mondes qui ont composé, ordonné le systême de la doctrine de Jesus-Christ, qui l'ont rendue si consonnante avec tous les dogmes de la Raison, & qui font encore aujourd'hui que des vérités si sublimes, s'allient, s'unissent & s'amalgament les unes avec les autres pour ne faire qu'un même tout, & se prêter les unes aux autres un même appui ? Les impies pourroient-ils s'entendre eux-mêmes, si, par une contradiction frappante, à ce mot *matiere*, ils n'avoient pas attaché la notion d'une substance qui ne peut être étendue, & qui exclut nécessairement toute composition de parties ? Mais dans quelles ténebres ne doivent pas les jeter des notions aussi fausses, des suppositions aussi absurdes ?

§. XV.

Tableau de la Religion, formé d'après toutes ces Connoissances.

POUR faire sentir dès ce moment combien la Raison laisse loin derriere elle l'erreur & l'impiété; comme nous avons parcouru nous-mêmes les six régions de l'esprit, & qu'on nous témoigne beaucoup d'empressement pour s'assurer des avantages que la Religion pourra retirer de nos principes, nous allons donner une esquisse de cette doctrine sublime, telle qu'elle s'est déja présentée à nous toutes les fois que nous avons voulu connoître toutes ses forces. Déja nous nous en sommes servis avec fruit, pour faire cesser les doutes de quelques esprits religieux, mais ébranlés & devenus chancelans

par les chicanes & les sophismes de l'impiété.

Tous ceux qui voudront éprouver la vertu de ce remede, en sentiront également l'efficacité.

Le Philosophe, parvenu au troisieme degré de la science, s'il fixe son attention sur les vérités de la Religion, bientôt il reconnoît le doigt de Dieu dans la beauté du tableau qui lui est montré : il voit d'abord tous ses dogmes s'accorder ensemble, & avec toutes les autres vérités qu'il a connues : il les voit appuyer, étendre, perfectionner les lumieres de la Raison, & en être réciproquement soutenues & éclairées. Tous les motifs donnés à l'homme, pour le rendre imperturbable dans ses jugemens, concourent également à le rendre inébranlable dans la confiance qu'il a à la révélation de son Dieu ; s'il jete un coup-d'œil sur les Religions que l'ignorance ou les paf-

ſions ont accréditées, il ſaiſit d'abord le vuide du culte que l'aveugle ſuperſtition a introduit, & la ſource des erreurs qu'elle leur a fait embraſſer ; il ſent vivement que les ténebres qui accompagnent les myſteres de la Foi, ſont abſolument les mêmes que l'eſprit de l'homme rencontre dans les myſteres de la Nature ; & que les égaremens de l'impie naiſſent des mêmes cauſes que les erreurs du Philoſophe : plus il réfléchit ſur le nombre des connoiſſances qui lui ſont révélées, ſur les deſſeins que Dieu lui découvre, ſur les devoirs qu'il lui impoſe ; plus il ſe convainc que ſi le don précieux de la Foi peut d'un ignorant faire un Chrétien éclairé, ferme & aſſuré dans ſa croyance ; il a la même force ſur un Chrétien ſavant, dont Dieu veut rendre la ſoumiſſion méritoire : il adore la providence de ſon Dieu, qui ſemble n'avoir ménagé à l'homme

tant de moyens différens de connoître, que pour rendre sa Foi, sa confiance plus inébranlables, & la Science sacrée du salut plus ferme, plus assurée que toutes les Sciences profanes.

Que l'impie essaye de nous montrer ses dogmes sous le même point de vue; qu'il nous fasse entendre le même concert & la même harmonie, ou qu'il cesse de se présenter au combat : quand il pourroit arriver que quelqu'un de ses paradoxes conservât un air de vraisemblance, dont nous aurions peine à le dépouiller, son opposition avec un si grand nombre de vérités qu'il faudroit renverser pour l'admettre, ne suffiroit-elle pas pour nous avertir du peu de cas que nous devons faire de la lueur équivoque & de l'apparence trompeuse d'une proposition obscure & ambiguë?

§. XVI.

Ce dernier Degré de la ſcience eſt le plus haut point de perfection où l'Eſprit humain puiſſe s'élever.

L'HOMME arrivé ainſi au troiſieme degré de la ſcience, ne peut pas pénétrer plus avant : ſa carriere eſt finie. Pour cultiver tous ces talens, il n'a plus qu'à reſter dans le même état, & s'exercer « à appliquer cette regle » deſcendue du ciel, dont parle Ciceron, ſur laquelle tous *nos jugemens*, de quelqu'ordre qu'ils ſoient, » doivent ſe trouver fondés : avec » une regle auſſi ſûre, il n'eſt » point d'objections qui puiſſent faire » la moindre impreſſion ſur notre » eſprit, & y cauſer le moindre » trouble (1).

(1) Si ſtabilem ſcientiam rerum tenebimus,

» Ces recherches d'une aussi grande
» étendue, qui embrassent toutes les
» sciences, sont indispensables pour
» tous ceux qui veulent trouver les
» vérités qu'ils ignorent, défendre
» celles qui leur sont connues, &
» se mettre en état d'écrire pour
» ou contre ceux qui les soutien-
» nent ou les combattent (1).

» Lorsque l'esprit de l'homme se
» trouve cultivé avec autant de soin,
» & éclairé jusqu'à ce degré ; lors-
» que les plaies qu'il a reçues d'une
» foule de faux préjugés, ont été

---

seu servatâ illâ quæ quasi delapsa è cœlo est ad cognitionem omnium regulâ ; ad ipsam omnium judicia dirigentur. Nunquam ullius ratione victi sententiâ desistemus. *Cic. de Fin. lib. 1.*

(1) Si singulas disciplinas percipere magnum est, quantò magis omnes, quod facere iis omninò necessum est, quibus propositum est veri reperiendi causâ, & contra omnes Philosophos, & pro omnibus dicere. *Ibid.*

» aussi bien guéries, & qu'il est arrivé à cet état de sécurité, où il ne peut plus être trompé par les prestiges & le mensonge; son entendement est arrivé à sa perfection: de tous les côtés & dans tous les sens, son intelligence est devenue une Raison parfaite, & cette Raison n'est plus qu'une même chose avec la vertu & la sagesse (1) ».

La passion, la déraison honteuse de leurs écarts, bien loin d'élever la voix contre elle, n'oseront plus soutenir sa présence; & si l'erreur osoit encore lever l'étendard contre la vérité; ce ne seroit pas contre les dogmes placés sous un si beau

(1) Humanus animus, si est excultus, & si ejus acies ita curata est ut nec cæcetur erroribus sit perfecta; id est absoluta ratio, quæ idem est quòd virtus. *Tusculan. Quæst. lib. 5.*

jour, précédés de preuves aussi nombreuses, & soutenues de démonstrations aussi triomphantes.

---

§. XVII.

On doit donc enseigner & étudier la marche nécessaire pour passer par tous ces Degrés.

LA plupart des Maîtres se sont contentés jusqu'à présent d'appuier d'une ou de deux preuves chacune des propositions qu'ils vouloient enseigner. Quelques-uns même ont mis en these, qu'une seconde, une troisieme, une quatrieme preuve n'ajoutoient rien à la certitude de l'évidence..... Voilà un des articles de la Philosophie dont nous demandons la réforme.

Comme une multitude de Soldats, d'Officiers, même de Régimens sans aucun ordre, sans aucune correspondance, ni dépendance, ne forment

pas une armée : un nombre, quel qu'il ſoit, de principes, de preuves, de concluſions, ne peuvent pas former une ſcience, à moins qu'elles ne ſoient rapprochées, liées enſemble, ſoutenues, appuyées & dépendantes l'une de l'autre.

Comme nous ne pouvons pas connoître les forces d'une armée, à moins qu'on ne ſoit parfaitement inſtruit de l'ordre de bataille, des poſitions reſpectives de chacun des corps qui la compoſent, de la réſiſtance qu'ils peuvent oppoſer, des ſecours qu'ils peuvent apporter, des armes dont ils peuvent faire uſage; nous ne pouvons pas non plus connoître les forces, la certitude d'un corps de doctrine, ſans connoître les principes, les propoſitions, les concluſions dont il eſt compoſé, l'ordre qu'ils gardent, le ſoutien & l'appui qu'ils ſe prêtent, la dépendance qui les rend inſéparables, &

tous les rapports qu'ils ont ensemble, & avec toutes les vérités de tous les ordres qui les soutiennent, ou qui en sont soutenues. Il est donc nécessaire absolument que tous les Maîtres qui veulent nous élever à la science, non-seulement parlent & s'expliquent sur toutes les matieres qui lui sont propres, mais qu'ils s'appliquent à mettre entre tous ces matériaux le plus bel ordre, le plus facile à saisir, que cet ordre soit fondé sur la Nature elle-même, & 1°. sur les rapports d'union & de dépendance que toutes les parties d'une science ont ensemble : 2°. sur le rapport d'union, de support, de dépendance que les parties d'une science ont avec toutes les autres connoissances scientifiques dépendantes de la même région : 3°. sur les rapports d'union, de support & de dépendance de toutes les parties de cette science avec les connoif-

ſances ſcientifiques propres aux autres ſciences de chacune des ſix régions.

Il eſt également néceſſaire que tous les Diſciples qui aſpirent à devenir ſavans, s'efforcent non-ſeulement de connoître ſéparément & diſtinctement les diverſes parties d'une ſcience; mais que, par des actes ſouvent répétés, ils faſſent tous leurs efforts, & tournent toute leur attention ſur l'ordre & les rapports des diverſes parties d'une ſcience entre elles; ſur l'ordre & les rapports de cette ſcience, avec toutes celles qui dépendent du même motif, & qui appartiennent à la même région; & enfin ſi des talens ſupérieurs lui permettent d'aſpirer au faîte de la ſcience, avec toutes les autres vérités connues & dépendantes de chacune des ſix régions que la Raiſon peut parcourir.

§. XVIII.

Cette marche peut s'observer dans toutes les sciences de chacune des six Régions.

Nous avons déja fait observer que les six régions de la Raison, malgré la diversité des objets, & la différence de ses guides & des impressions que l'esprit y reçoit, sont d'ailleurs toutes semblables. On y trouve par-tout les mêmes bornes, les mêmes obstacles, les mêmes facilités, des points de vue analogues, les mêmes forces, les mêmes appuis, les mêmes moyens d'étendre ses connoissances, & d'augmenter sa certitude. Le plan que nous avons présenté à cette occasion, est le plus simple, le plus uni.

Toutes les connoissances de la Raison, dans quelques régions qu'elle s'arrête, lui arrivent, ou par des sen-

timens, des sensations, des idées qui lui sont propres, ou par des sentimens, des sensations, des idées des autres qui lui sont révélées.

Les quatre premieres régions sont occupées par les sentimens, ou les sensations, ou les idées qui nous sont propres; les cinquieme & sixieme régions sont occupées par les sentimens, ou les sensations, ou les idées qui nous ont été révélées, ou par nos semblables, ou par des êtres supérieurs. A tous ces moyens & motifs de connoître, l'Auteur de la Nature a attaché une même force pour ravir notre consentement, & nous fixer inviolablement dans nos connoissances: cette force, la même dans toutes les régions & sur tous les objets de nos connoissances, peut, par notre faute, ou n'être point du tout apperçue ni sentie, ou n'être que foiblement apperçue ou sentie; ou par une suite de notre applica-

tion,

tion, elle peut nous frapper avec toute ſon énergie, & nous mettre dans l'impuiſſance de refuſer notre conſentement.

Cette force, dans toutes les régions intrinſéquement la même, peut recevoir des additions, des ampliations d'un nombre plus ou moins grand d'objets & de connoiſſances analogues ou ſemblables, avec leſquels on peut comparer & rapprocher les premieres connoiſſances acquiſes : de ces comparaiſons, ſoit de toutes les parties d'une ſcience entre elles, ſoit de toutes les parties d'une ſcience avec les ſciences de la même région, ſoit de toutes les parties d'une ſcience avec les vérités de toutes les autres régions, il réſulte un concert, un accord qui produit dans notre ame un ſentiment proportionné au nombre des impreſſions reçues & aux degrés d'attention donnés ; & dans toutes les régions, ce concert, cet

accord, cette harmonie, & le sentiment de conviction qui en résulte est le même, & dépend précisément des mêmes causes : par conséquent, toutes les sciences sont susceptibles du même degré de certitude ; & la Raison, en les étudiant, peut s'élever, par les mêmes moyens, à la même imperturbabilité.

Nous prions d'observer ici que notre assurance, notre conviction ne naît point de la nature des objets ; mais de la force des impressions que fait sur nous la vérité : or, cette force étant la même par-tout, pouvant être appliquée également à tous les genres de nos connoissances, étant susceptible des mêmes degrés d'ampliation ; toute la différence qui peut se rencontrer entre une connoissance & l'autre, ne part pas de la différence des régions auxquelles elles appartiennent, mais uniquement de la différence des impressions quelcon-

ques, & de la maniere dont ces impressions sont recueillies.

§. XIX.

Solution du Problême proposé par l'Académie Royale de Prusse.

L'Académie de Berlin demandoit : « Si les » vérités métaphysiques en général, & en » particulier, les premiers principes de la Théo- » logie naturelle & de la Morale, sont sus- » ceptibles de la même évidence que les vé- » rités géométriques ; &, au cas qu'elles n'en » soient pas susceptibles, quelle est la nature » de leur certitude ; à quel degré elle peut » parvenir ; & si ce degré suffit pour la con- » viction » ? *Journal Encyclopédique*, 1er *Juillet* 1761.

CE problême se trouve clairement résolu par les principes que nous venons d'établir, & le plan que nous venons de donner. On n'auroit pas daigné proposer la question, si l'on

avoit ſeulement entrevu ces principes.

La Géométrie eſt une partie des Mathématiques : toutes les Mathématiques enſemble ſont une partie de la Métaphyſique, qu'on appele *la Métaphyſique des quantités, des grandeurs :* d'après ces notions exactes pourroit-on demander ſi les vérités géométriques étoient plus certaines que les vérités métaphyſiques ? Si l'on veut approfondir cette queſtion, nous prions le Lecteur de comparer la beauté, la ſimplicité, la netteté de notre plan, avec la réponſe de l'Auteur qui fut couronné par l'Académie.

Nous ne pouvons pas juger de l'Ouvrage en lui-même, puiſqu'il a été écrit en Langue allemande; mais, d'après l'Extrait & la Traduction d'un Membre de la même Académie, nous ne craignons pas d'avancer :

1°. Que le problême à réſoudre

concernoit des vérités fondamentales : que l'incohérence & le peu de liaiſon entre les aſſertions de l'Auteur démontrent ce que nous avons oſé avancer ſur l'état d'imperfection où ſe trouvent les ſciences, le beſoin & d'un nouveau corps de doctrine, pour apprendre même à l'homme ſavant les forces & la marche de la Raiſon, & d'une nouvelle regle de vérité pour fixer & l'état de certitude & les divers fondemens de la ſcience à laquelle nous voulons aſpirer.

2°. Que l'incohérence de ces aſſertions vient des notions fauſſes ou incorrectes dont ſe ſont ſervis, & l'Auteur qui a rédigé ce problême, & le Diſſertateur qui l'a réſolu ; ils oppoſent les vérités mathématiques aux vérités géométriques : celles-ci, aux vérités métaphyſiques ; ils ſuppoſent pluſieurs ſortes d'évidence, & paroiſſent appeler de ce nom toutes

les forces qui subjuguent nécessairement notre entendement ; ils mettent en contraste *les principes de goût avec les principes de la Raison.* Nous avons rectifié toutes ces notions : nous ne connoissons qu'une sorte d'évidence, qui est également le motif propre d'une partie des Mathématiques, de la Géométrie & de la Métaphysique, & de toutes les sciences qui ont pour objets les qualités & quantités des corps visibles. Entre ces diverses connoissances, on appele *Métaphysiques* toutes celles qui contemplent leurs objets, sans examiner s'ils existent ou s'ils n'existent pas, &c.

3°. Le Dissertateur paroît ignorer les divers motifs sur lesquels sont appuyées nos diverses connoissances : il donne *pour fondement des connoissances mathématiques le principe* de contradiction, qui est un terme de comparaison, & non pas un motif : il assigne

à la Métaphysique, pour *son motif, des expériences sensibles ; & la Morale étant*, dit-il, *bâtie sur la Métaphysique, ne peut être plus évidente que la Science qui lui sert de base ; au contraire, la lumiere qu'elle en emprunte doit nécessairement s'affoiblir dans ce passage*, &c.

4°. Il tombe dans plusieurs dissonnances & contradictions. En voici quelques exemples : « Les vérités » principales de la Métaphysique » sont susceptibles de la plus grande » certitude, & sont aussi incontes- » tables que les principes mathéma- » tiques. . . . Elles n'ont point l'évi- » dence : il leur manque ce trait de » lumiere qui pénetre l'entende- » ment, & qui ne laisse aucune » ombre ». S'il manque aux vérités métaphysiques un trait de lumiere ; s'il leur reste quelque ombre, elles ne sont donc pas également incontestables.

Autre contradiction. « Les Mathé-
» matiques & la Métaphysique se
» réfléchissent leurs lumieres ». Si ces
deux Sciences se réfléchissent leurs
lumieres, elles sont donc susceptibles
de la même évidence ; « & l'on voit,
» sur-tout, que la Géométrie ne peut
» pas se passer du secours de la Mé-
» taphysique ». La Géométrie n'est
donc pas plus certaine.

Autre contradiction. « Dans les pré-
» ceptes particuliers de la Morale,
» on ne peut régler sa conduite sur
» un principe infaillible ». Le prin-
cipe, c'est-à-dire le motif, est le
même dans les préceptes particuliers
comme dans les généraux, quoique
différemment appliqué. « Nous som-
» mes guidés par ce sens intime, ce
» goût spirituel qui nous donne une
» vue immédiate de la vérité morale,
» & nous met, du premier coup-
» d'œil, au terme où la Raison ne

» se traîne que par des gradations » lentes, &c. ». On oppose ici la Raison au Sens intime, au Sens moral; comme si ces deux motifs ne devoient pas déterminer la Raison autant que l'évidence. Pourquoi prendre l'évidence pour la Raison?

On sera sans doute surpris de trouver tant de défauts dans un Ouvrage qu'une aussi célebre Académie a couronné. Si l'on nous demandoit ce qui a pu, dans cette Dissertation, mériter l'estime de cette illustre Compagnie; nous répondrions que les inconséquences, les écarts que nous venons de relever, étoient une suite des notions qui prévaloient alors; que le Juif de Berlin nous a paru fort au-dessus des Métaphysiciens ordinaires, par une foule d'idées neuves, de réflexions savantes, qu'il a mêlées de temps en temps aux principes reçus & accrédités.

Que, dans sa quatrieme section, où il traite de l'évidence des principes de la Morale, il s'éleve au-dessus de tous les Moralistes de son temps, par la clarté, la beauté de ses raisonnemens & de quelques-uns de ses principes :

Que, dans un moment où la vérité se fait sentir à lui, il se surpasse lui-même : il apperçoit ce guide fidele, qui doit nous conduire dans la région des mœurs : il marque tous les pas que l'homme doit faire dans cette contrée, les divers degrés qu'il y doit parcourir, & les secours qu'il doit s'y procurer : il leve le même plan que nous en avons tracé ; & s'il s'étoit expliqué aussi clairement sur toutes les autres régions, nous lui rapporterions très-volontiers l'honneur de toutes nos découvertes. Ecoutons-le : il va nous indiquer la route que nous devons tenir dans le Traité

suivant. Lorsqu'il s'agit des mœurs, » nous nous trouvons souvent dans » des circonstances très-compliquées; » alors on a rarement le pouvoir & » encore moins le loisir d'entrer dans » de longues discussions, & d'aller » jusqu'aux premieres sources de ses » devoirs : ce seroit négliger nos de- » voirs même, que de raisonner & » de démontrer, lorsqu'il faut agir.

» Quel est donc ici notre guide? » c'est la conscience, c'est ce sens in- » terne, ce goût spirituel qui nous » donne une vue immédiate de la vé- » rité morale, & nous met, du pre- » mier coup-d'œil, au terme où la » Raison ne se trouve que par des gra- » dations lentes : c'est ici l'assentiment » du cœur, comme la conviction est » l'assentiment de l'esprit; & il ne faut » pas croire qu'il soit vague & indé- » terminé : il opere selon des prin- » cipes invariables, que l'usage nous

» a rendus familiers, & qui se sont, » pour ainsi dire, convertis en notre » substance : sans cet assentiment, » la science des mœurs n'est qu'une » science morte, une stérile théorie : » c'est lui qui fait germer & forti- » fier les semences de la vertu ; c'est » de cette source riche que l'on voit » émaner les belles & toutes les » grandes actions.

» La Morale nous fournit les » moyens d'entretenir un heureux » accord entre ce sens intime & la » Raison, & de leur soumettre les » facultés inférieures : *ils consistent à* » *accumuler dans notre esprit tous les* » *motifs qui peuvent nous porter à la* » *vertu, à y attacher le sentiment agréa-* » *ble, en les embellissant du charme des* » *beaux Arts, & nous proposer l'insti-* » *tution des meilleurs exemples & les* » *modeles les plus parfaits.*

» Ce sont-là des secours dont la

» foiblesse humaine semble avoir
» besoin : s'il est quelque génie fa-
» vorisé du ciel, dont la vue intel-
» lectuelle soit assez étendue & assez
» perçante pour embrasser d'un coup-
» d'œil, & pour pénétrer jusques
» dans ces derniers ressorts, tout le
» systême des mœurs, celui-là seul
» peut se passer de ces secours, &
» sentir *l'enthousiasme de la Raison* :
» mais c'est-là un phénix qui ne
» paroît que bien rarement, & que
» peut-être on n'a jamais vu dans le
» champ de la Philosophie (1) (2) ».

(1) Extrait de la Dissertation rapportée dans le Journal Encyclopédique, du 15 Février 1764, pages 53, 54 & 55.

(2) Un autre Auteur (*Alexandre Gerard*) donna, en 1766, un Essai sur le Goût, où il paroît avoir eu des vues encore plus étendues & plus justes que le Juif de Berlin : il paroît qu'il vouloit faire consister la perfection du goût dans les mêmes moyens auxquels nous

CONCLUSION.

NOTRE tâche eſt remplie : nous avons montré les connoiſſances que,

---

avons attaché l'imperturbabilité de la Science. On pourra lire ſon Ouvrage. Nous n'en citerons ici qu'un petit Extrait. « Le vrai goût » pénetre dans toutes les qualités de ſes objets, & eſt vivement affecté de tout ce qu'il » apperçoit...... Comme le goût n'eſt pas » une faculté ſimple, mais un composé de » pluſieurs facultés qui, par la reſſemblance » de leur énergie & l'analogie de leurs ſujets » & de leurs cauſes, s'aſſocient & ſe combinent aiſément les unes avec les autres ; la » derniere qualité qui conſtitue la perfection » du goût, réſulte de la juſte proportion de » ſes différens principes, & de l'accord régulier de tous ſes ſentimens, ſuivant leur juſte » valeur ; en ſorte qu'aucune ne rempliſſe notre » eſprit, au point de le rendre inſenſible pour » les autres ; &c. (1) ».

(1) Journal Encyclopédique, 1. Décembre 1766, pages 44 & 45.

dans l'étude de lui-même, l'homme peut acquérir, & les bornes qu'il ne doit & qu'il ne peut pas passer.

Nous avons indiqué le guide qu'il doit choisir, l'accueil qu'il est obligé de lui faire, & la compagnie qu'il a intérêt de lui donner, pour ajouter à sa conviction.

Nous avons montré l'art de dissiper les nuages dont l'erreur s'enveloppe pour nous en imposer, & de tourner au profit de la vérité tous les obstacles que l'ignorance oppose à notre avancement.

Enfin, nous avons tracé la ligne que l'homme doit suivre, compté les degrés qu'il doit monter, assigné les forces qu'il doit rassembler, pour, sous la direction du Sens intime, arriver jusqu'au comble de la science. Que pourroit-il manquer à la perfection de sa raison, lorsque, sous la conduite des autres guides, elle aura

parcouru toutes les autres Régions, avec les mêmes ſecours, le même zele & les mêmes ſuccès ?

Fin du Premier Traité, & du Tome Quatrieme.

TABLE
DES MATIERES
DU TOME QUATRIEME.

SUITE
DU PREMIER TRAITÉ.

CHAPITRE SECOND.
Bornes du Sens intime.

ARTICLE PREMIER.
Premieres Bornes du Sens intime.

Objets hors de sa portée.

Paragraphes.

Paragraphes.

ARTICLE SECOND.

Bornes du Sens intime.

Dans les Objets propres au Sens intim
Côtés impénétrables.

Paragraphes.

Article Troisieme.

Troisiemes Bornes du Sens intime.

Dans les Côtés de l'Ame apperçus Points, Passages imperceptibles.

Paragraphes.

CHAPITRE TROISIEME

De la force du Sens intime pour op[...]
notre conviction.

ARTICLE PREMIER.

De la force primitive & intrinſeque [...]
Sens intime pour opérer notre convictio[...]

Paragraphes.

Article Second.

De la force qu'ajoute à celle du Sen intime, l'accord de la Vérité qu' présente, avec les autres Jugemens qu' nous a fait porter.

Paragraphes.

ARTICLE TROISIEME.

De la force qu'ajoute au Sens intime, l'accord de la Vérité qu'il nous montre, avec les Jugemens que les autres motifs de nos connoissances nous ont fait porter.

Paragraphes.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'origine de nos Doutes, & des causes de nos Erreurs dans les matieres du Sens intime.

ARTICLE PREMIER.

Premiere Cause générale de nos Doutes & de nos Erreurs. On juge des divers états de l'Ame, sans avoir reçu aucune impression du Sens intime.

ARTICLE SECOND.

Seconde Cause générale de nos Doutes & de nos Erreurs dans les objets du Sens intime. L'Inconsidération. *On juge des divers états de notre Ame, sans donner assez d'attention à ses impressions.*

ARTICLE TROISIEME.

Troisieme Cause générale de nos Doutes & de nos Erreurs, dans les matieres du Sens intime. L'Illusion. *Nous jugeons avec attention aux impressions du Sens intime, mais sans discerner les côtés d'où partent ses impressions.*

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Principes de notre Certitude, & des Fondemens des divers degrés de notre Science.

ARTICLE PREMIER.

Principes de notre Certitude, & Fondemens de notre Science, au premier degré.

ARTICLE SECOND.

Fondemens du second Degré de la Science. Dans les Jugemens dictés par le Sens intime.

Paragraphes.

Fin de la Table des Matieres.





